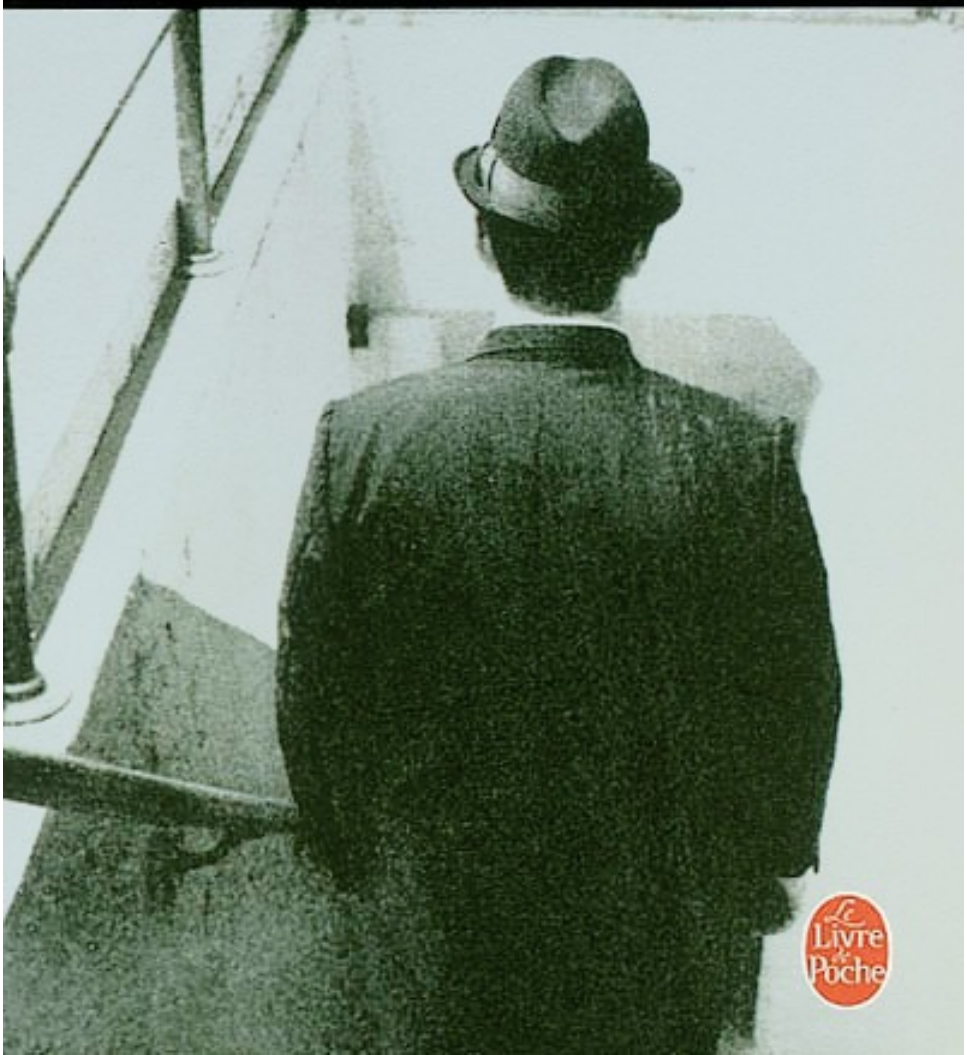
Maigret

Simenon

Pietr le Letton



Le Livre de Poche

Georges Simenon

Pietr le Letton

Maigret I

Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved -
eBook diffusé en DOC, HTML, PDF, EPUB et MOBI
Team AlexandriZ
teamalexandriz.org

I

« Age apparent 32, taille 169… »

CIPC à Sûreté Paris.

Xvzust Cracovie vimontra m ghks triv psot uv Pietr-le-Letton Brême vs tyz btolem.

Le commissaire Maigret, de la première Brigade mobile, leva la tête, eut l'impression que le ronflement du poêle de fonte planté au milieu de son bureau et relié au plafond par un gros tuyau noir faiblissait. Il repoussa le télégramme, se leva pesamment, régla la clé et jeta trois pelletées de charbon dans le foyer.

Après quoi, debout, le dos au feu, il bourra une pipe, tirailla son faux col qui, quoique très bas, le gênait.

Il regarda sa montre, qui marquait quatre heures. Son veston pendait à un crochet planté derrière la porte.

Il évolua lentement vers son bureau, relut le télégramme et traduisit à mi-voix :

Commission internationale de police criminelle à Sûreté générale, Paris :

Police Cracovie signale passage et départ pour Brême de Pietr-le-Letton.

La Commission internationale de police criminelle (CIPC) siège à Vienne et dirige, en somme, la lutte contre le banditisme européen, se chargeant plus particulièrement de la liaison entre les diverses polices nationales.

Maigret attira vers lui un second télégramme, rédigé lui aussi en polcod, langage international secret utilisé dans les relations entre tous les centres policiers du monde.

Il traduisit à vue :

Polizei-proesidium de Brême à Sûreté de Paris : Pietr-le-Letton signalé en direction Amsterdam et Bruxelles.

Un troisième télégramme, émanant de la Nederlandsche Centrale in Zake Internationale Misdadigers, le GQG de la police néerlandaise, annonçait :

Pietr-le-Letton embarqué compartiment G. 263, voiture 5, à 11 heures

matin dans l'Etoile-du-Nord, à destination Paris.

La dernière dépêche en polcod émanait de Bruxelles et disait :

Vérifié passage Pietr-le-Letton 2 heures Etoile-du-Nord à Bruxelles compartiment désigné par Amsterdam.

Au mur, derrière le bureau, se déployait une carte immense devant laquelle Maigret se campa, large et pesant, les deux mains dans les poches, la pipe au coin de la bouche.

Son regard alla du point qui figurait Cracovie à cet autre point désignant le port de Brême, puis de là à Amsterdam et à Bruxelles.

Une fois encore, il regarda l'heure. Quatre heures vingt. L'Etoile-du-Nord devait rouler à cent dix à l'heure entre Saint-Quentin et Compiègne.

Pas d'arrêt à la frontière. Aucun ralentissement.

Dans la voiture 5, compartiment G. 263, Pietr-le-Letton était sans doute occupé à lire ou à regarder le paysage qui défilait.

Maigret se dirigea vers une porte qui s'ouvrait sur un placard, se lava les mains à une fontaine d'émail, passa un peigne dans ses cheveux drus, d'un châtain sombre, où se distinguaient à peine quelques fils blancs autour des tempes, puis rajusta tant bien que mal une cravate qu'il n'était jamais parvenu à nouer correctement.

On était en novembre. La nuit tombait. Par la fenêtre, il aperçut un bras de la Seine, la place Saint-Michel, un bateau-lavoir, le tout dans une ombre bleue qu'étoilaient les uns après les autres les becs de gaz.

Il ouvrit un tiroir, parcourut des yeux une dépêche du Bureau international d'identification de Copenhague.

Sûreté Paris.
Pietr-le-Letton 32 169 01512 0224 0255 02732 03116 03233 03243 03325 03415 03522 04115 04144 04147 05221… etc.

Cette fois, il se donna la peine de traduire à voix haute, et même de répéter à plusieurs reprises, comme un écolier qui récite une leçon :

— Signalement de Pietr-le-Letton : âge apparent trente-deux ans, taille 169, sinus dos rectiligne, base horizontale, saillie grande limite, particularité cloison non apparente, oreille bordure originelle, grand lobe, traversé limite et dimension petite limite, antitragus saillant, limite pli inférieur vexe, limite forme, rectiligne, limite particularité sillons séparés, orthognate supérieur, face longue, biconcave, sourcils clairsemés blond clair, lèvre inférieure proéminente, épaisseur grande inférieure pendante, cou long, auréole jaune moyen, périphérie

intermédiaire verdâtre moyen, cheveux blond clair.

C'était le portrait parlé de Pietr-le-Letton, aussi éloquent pour le commissaire qu'une photographie. Les grands traits s'en dessinaient d'abord : un homme petit, mince, jeune, aux cheveux très clairs, aux sourcils blonds et rares, aux yeux verdâtres, au long cou.

Maigret connaissait en outre les moindres détails de l'oreille, ce qui lui permettrait, dans la foule, et même si Pietr-le-Letton était maquillé, de le repérer à coup sûr.

Il décrocha son veston, l'endossa, revêtit un lourd pardessus noir et mit sur sa tête un chapeau melon.

Un dernier regard au poêle, qui semblait sur le point d'éclater.

Au bout d'un long couloir, sur le palier servant d'antichambre, une recommandation à Jean :

— N'oublie pas mon feu, hein !

Dans l'escalier, il fut surpris par le vent qui s'engouffrait, et il dut s'enfoncer dans une encoignure pour allumer sa pipe.

Malgré la verrière monumentale, les quais de la Gare du Nord étaient balayés par des bourrasques. Plusieurs vitres avaient dégringolé du toit et s'étaient écrasées parmi les voies. L'électricité marchait mal. Les gens étaient enfoncés dans leurs vêtements.

Devant un guichet, des voyageurs lisaient un avis peu rassurant :

« Tempête sur la Manche ».

Et une femme, dont le fils s'embarquait pour Folkestone, montrait un visage bouleversé, des yeux rouges. Jusqu'au dernier moment, elle lui fit des recommandations. Gêné, il dut promettre de ne pas rester un instant sur le pont du bateau.

Maigret était debout près du quai 11, où la foule attendait l'Etoile-du-Nord. Tous les grands hôtels, sans compter l'Agence Cook, étaient représentés.

Il ne bougeait pas. D'autres s'énervaient. Une jeune femme, emmitouflée de vison, les jambes, par contre, gainées de soie invisible, allait et venait en martelant le sol de ses talons.

Lui restait là, énorme, avec ses épaules impressionnantes qui dessinaient une grande ombre. On le bousculait et il n'oscillait pas plus qu'un mur.

La lumière jaune du train pointa au loin. Puis ce fut le vacarme, les cris des porteurs, le piétinement laborieux des voyageurs vers la sortie.

Il en défila deux cents avant que le regard de Maigret cueillît dans le flot un petit homme vêtu d'un manteau de voyage vert à grands carreaux, dont la coupe comme la couleur étaient de style nettement nordique.

L'homme ne se pressait pas. Il était suivi de trois porteurs. Le

représentant d'un palace des Champs-Elysées lui frayait obséquieusement un passage.

« Age apparent 32, taille 169… sinus du nez… »

Maigret ne s'agita pas. Il visa l'oreille. Cela lui suffit. L'homme en vert passa très près de lui. Un des porteurs heurta le commissaire d'une de ses valises.

Au même instant, un employé du train se mettait à courir, lançait quelques mots en hâte à son collègue qui se tenait au bout du quai, près de la chaîne permettant de barrer le passage.

Cette chaîne fut tirée. Des protestations éclatèrent. L'homme en manteau de voyage était déjà à la porte.

Le commissaire fumait, par petites bouffées précipitées.

Il s'approcha du fonctionnaire qui avait tendu la chaîne.

— Police ! Qu'est-ce que c'est ?

— Un crime… On vient de découvrir…

— Voiture B ?…

— Je crois…

La gare vivait sa vie habituelle. Seul le quai 11 avait un aspect anormal. Il restait cinquante voyageurs à sortir. Et on leur barrait le passage. Ils s'impatientaient.

— Laissez passer… dit Maigret.

— Mais…

— Laissez passer…

Il regarda s'écouler ce dernier flot. Le haut-parleur annonçait le départ d'un train de banlieue. On courait quelque part. Devant un des wagons de l'Etoile-du-Nord, un petit groupe attendait quelque chose. Trois hommes, en uniforme de la compagnie.

Le chef de gare arriva le premier, important mais inquiet. Puis une civière roula dans le hall, traversa les groupes où les gens, mal à l'aise, la suivaient des yeux, surtout ceux qui allaient partir.

Maigret remontait le train, de son pas lourd, sans cesser de fumer. Voiture 1. Voiture 2… Il atteignit la voiture 5.

C'était là qu'il y avait un groupe devant la portière. La civière s'arrêtait. Le chef de gare écoutait les trois hommes qui parlaient à la fois.

— Police !… Où est-il ?

On le regarda avec un évident soulagement. Il poussait sa masse placide au milieu du groupe agité et, du coup, les autres n'étaient plus que des satellites.

— Au lavabo…

Maigret se hissa, vit la porte des lavabos ouverte, à sa droite. Sur le sol, un corps était tassé, plié en deux, étrangement contorsionné.

Le chef de train, du quai, donnait des ordres :

— Qu'on conduise le wagon sur une voie de garage… Attendez !… La 62… Et qu'on avertisse le commissaire spécial…

D'abord il ne vit que la nuque de l'homme. Mais en faisant glisser sa casquette posée de travers, il découvrit l'oreille gauche.

— Grand lobe traversé limite et dimension limite antitragus… grommela-t-il.

Il y avait quelques gouttes de sang sur le linoléum. Il regarda autour de lui. Les employés se tenaient sur le quai et sur le marchepied. Le chef de gare parlait toujours.

Alors Maigret renversa la tête de l'homme et serra davantage sa pipe entre ses dents.

S'il n'avait pas vu sortir le voyageur en manteau vert, s'il ne l'avait vu se diriger vers une voiture en compagnie d'un interprète du Majestic, il eût pu douter.

Même signalement. Même petite moustache blonde, coupée en brosse à dents, sous un nez à arête vive. Mêmes sourcils clairs et rares. Mêmes prunelles d'un gris verdâtre.

Autrement dit, Pietr-le-Letton !

Maigret ne pouvait remuer dans ce lavabo exigu, où le robinet qu'on avait oublié de fermer continuait à couler et où un jet de vapeur s'échappait d'un joint non étanche.

Il avait ses jambes contre le cadavre. Il redressa le torse de celui-ci, vit, à la poitrine, sur la chemise et le veston, des traces de brûlures provoquées par un coup de feu tiré à bout portant.

Cela faisait une grande tache noirâtre, où du sang mêlait sa pourpre violacée.

Un détail frappa le commissaire. Par hasard, il aperçut un des pieds. Il était posé de travers, tordu comme tout ce corps qu'on avait dû tasser pour refermer la porte.

Or la chaussure était une chaussure noire très vulgaire, bon marché. Elle portait la trace d'un ressemelage. Le talon était usé d'un côté et, au milieu de la semelle, on voyait un trou rond, lentement creusé par l'usure.

Le commissaire spécial de la gare arrivait, galonné, sûr de lui, questionnait du quai :

— Qu'est-ce que c'est encore ?… Un crime ?… Un suicide ?… Touchez à rien en attendant le Parquet, hein !… Attention !… Je suis responsable, moi !…

Maigret eut toutes les peines du monde à sortir de ce lavabo où il était empêtré dans les jambes du mort. D'un geste rapide, professionnel, il tâta les poches, s'assura qu'elles étaient vides, absolument vides.

Il descendit de wagon, la pipe éteinte, le chapeau de travers, une

tache de sang sur la manchette.

— Tiens ! C'est Maigret… Qu'est-ce que vous en pensez ?…

— Rien ! Allez-y…

— Un suicide, pas vrai ?…

— Si vous voulez… Vous avez téléphoné au Parquet ?…

— Dès qu'on m'a averti…

Une voix tonitruait dans le haut-parleur. Quelques personnes, qui s'étaient aperçues qu'il se passait quelque chose d'anormal, regardaient de loin le train vide, le groupe immobile près du marchepied de la voiture 5.

Maigret laissa tout le monde en plan, sortit de la gare, héla un taxi.

— Au Majestic !…

La tempête redoublait. Les rues étaient parcourues par des tourbillons qui donnaient aux passants des silhouettes d'ivrognes. Une tuile tomba, quelque part, sur le trottoir. Les autobus déferlaient.

Les Champs-Elysées étaient transformés en une piste quasi déserte. Des gouttes d'eau commençaient à tomber. Le portier du Majestic se précipita vers le taxi avec son énorme parapluie rouge.

— Police !… Un voyageur vient d'arriver par l'Etoile-du-Nord ?

Du coup, le portier referma son parapluie.

— Il en est arrivé un, oui !

— Pardessus vert… Moustaches blondes…

— C'est ça, voyez bureau…

Des gens couraient pour fuir l'averse. Maigret pénétra à l'hôtel juste à temps pour éviter des gouttes de pluie grosses comme des noix, froides comme de la glace.

Derrière le bureau d'acajou, employés et interprètes n'en étaient ni moins élégants, ni moins corrects.

— Police… Un voyageur en pardessus vert… Petite moustache blon…

— Au 17… On est en train de monter ses bagages…

II
L’ami des milliardaires

La présence de Maigret au Majestic avait fatalement quelque chose d’hostile. Il formait en quelque sorte un bloc que l’atmosphère se refusait à assimiler.

Non pas qu’il ressemblât aux policiers que la caricature a popularisés. Il ne portait ni moustaches, ni souliers à fortes semelles. Ses vêtements étaient de laine assez fine, de bonne coupe. Enfin il se rasait chaque matin et ses mains étaient soignées.

Mais la charpente était plébéienne. Il était énorme et osseux. Des muscles durs se dessinaient sous le veston, déformaient vite ses pantalons les plus neufs.

Il avait surtout une façon bien à lui de se camper quelque part qui n’était pas sans avoir déplu à maints de ses collègues eux-mêmes.

C’était plus que de l’assurance, et pourtant ce n’était pas de l’orgueil. Il arrivait, d’un seul bloc, et dès lors il semblait que tout dût se briser contre ce bloc, soit qu’il avançât, soit qu’il restât planté sur les jambes un peu écartées.

La pipe était rivée dans la mâchoire. Il ne la retirait pas parce qu’il était au Majestic.

Peut-être, au fond, était-ce un parti pris de vulgarité, de confiance en soi ?

Avec son grand pardessus noir à col de velours, il était impossible de ne pas le repérer tout de suite dans le hall illuminé où les élégantes s’agitaient parmi les traînées de parfum, les rires pointus, les chuchotements, les salutations de style d’un personnel tiré à quatre épingles.

Il ne s’en souciait pas. Il restait en dehors du mouvement. Les bruits de jazz, qui lui parvenaient du dancing du sous-sol, se heurtaient comme à une barrière imperméable.

Alors qu’il montait les premières marches d’un escalier, le liftman l’appela, voulut lui faire prendre l’ascenseur. Mais il ne se retourna même pas.

Au premier étage, quelqu’un lui demanda :

— Vous cherchez… ?

Le son n’avait pas l’air d’arriver jusqu’à lui. Il regardait les couloirs garnis à l’infini de tapis rouges à en donner la nausée. Il montait toujours.

Au second, les mains dans les poches, il déchiffra les numéros sur les plaques de bronze. La porte du 17 était ouverte. Des valets en gilet

rayé apportaient les valises.

Le voyageur, qui avait retiré son manteau et qui apparaissait très fin, très mince dans un complet de fil à fil, fumait une cigarette à bout de carton, tout en donnant des instructions.

Le 17 n'était pas une chambre, mais un appartement complet : salon, bureau, chambre à coucher et salle de bains. Les portes s'ouvraient à l'angle de deux couloirs, là où, comme un banc à un carrefour, on avait planté un vaste divan circulaire.

Maigret s'y assit, juste en face de la porte ouverte, allongea les jambes et déboutonna son pardessus.

Pietr-le-Letton l'aperçut, continua à donner des ordres, ne manifestant ni surprise ni mécontentement. Quand les domestiques eurent fini de poser ses valises et ses malles sur des supports, il vint lui-même refermer sa porte, non sans l'avoir gardée un instant entrebâillée pour observer le commissaire.

Maigret eut le temps de fumer trois pipes et de renvoyer deux garçons d'étage et une femme de chambre qui vinrent lui demander ce qu'il attendait.

Sur le coup de huit heures, Pietr-le-Letton sortit de sa chambre, plus mince et plus net que précédemment encore, dans un smoking de coupe sévère sentant le grand tailleur anglais.

Il était nu-tête. Ses cheveux très blonds et coupés court commençaient à se clairsemer. Ils prenaient très haut sur la tête, découvrant un front un peu fuyant et laissant deviner un éclair de peau rose au milieu du crâne.

Ses mains étaient longues, pâles. A l'annulaire gauche, il portait une lourde chevalière en platine ornée d'un diamant jaune.

Il fumait encore, une cigarette russe à tube de carton. Il passa très près de Maigret, marqua un temps d'arrêt, le regarda comme si l'idée le séduisait de lui adresser la parole, puis, préoccupé, il se dirigea vers l'ascenseur.

Dix minutes plus tard, il prenait place, dans la salle à manger, à la table de M. et Mme Mortimer-Levingston, qui était le centre de l'attention.

Mrs Levingston avait pour un million de perles au cou.

Son mari la veille, avait renfloué une des plus grosses affaires françaises de construction d'automobiles, dont il s'était réservé, bien entendu, la majorité des actions.

Tous trois bavardaient gaiement. Pietr-le-Letton parlait beaucoup, d'une voix discrète, en se penchant un peu. Il était parfaitement à l'aise, naturel, désinvolte en dépit de la sombre silhouette de Maigret qu'il pouvait distinguer dans le hall, à travers les baies vitrées.

Au bureau, le commissaire réclama la liste des voyageurs. Il lut

sans surprise, à la place où le Letton avait signé : Oswald Oppenheim, venant de Brême, armateur.

Aucun doute qu'il possédât des passeports en règle, des papiers d'état civil complets à ce nom, comme il en possédait à d'autres.

Nul doute aussi qu'il eût déjà rencontré les Mortimer-Levingston ailleurs, à Berlin, à Varsovie, à Londres ou à New York.

N'était-il à Paris que pour les rencontrer et pour réaliser une des escroqueries colossales dans lesquelles il était spécialisé ?

Sa fiche, que Maigret avait en poche, portait :

« Individu extrêmement habile et dangereux, de nationalité indéterminée, mais d'origine nordique. On le suppose Letton ou Estonien ; il parle couramment le russe, le français, l'anglais et l'allemand.

» Très instruit, il passe pour être le chef d'une puissante bande internationale pratiquant surtout l'escroquerie.

» Cette bande a été repérée successivement à Paris, à Amsterdam (affaire Van Heuvel), à Berne (affaire des Armateurs réunis), à Varsovie (affaire Lipmann), et dans diverses villes européennes, où ses procédés ont été moins nettement identifiés.

» Les complices de Pietr-le-Letton semblent appartenir surtout à la race anglo-saxonne. Un de ceux qui ont été vus le plus souvent avec lui, et qui a été reconnu pour avoir présenté le chèque falsifié à la Banque Fédérale de Berne, a été tué lors de son arrestation. Il se faisait passer pour un certain major Howard, de l'American Légion, mais on a pu établir que c'était un ancien bootlegger de New York, connu aux Etats-Unis sous le sobriquet de Gros Fred.

» Pietr-le-Letton a été arrêté deux fois. La première, à Wiesbaden, pour escroquerie d'un demi-million de marks au préjudice d'un négociant de Munich, la seconde à Madrid pour une affaire similaire, dont la victime était un haut personnage de la Cour d'Espagne.

» Les deux fois sa tactique a été la même. Il a eu un entretien avec sa victime, à qui il a affirmé sans doute que les fonds volés étaient en lieu sûr et que son arrestation ne les ferait pas retrouver.

» Les deux fois la plainte a été retirée et les plaignants vraisemblablement dédommagés.

» N'a jamais, par la suite, été pris en flagrant délit.

» Accointances probables avec la bande Maronnetti (fausse monnaie et fausses pièces officielles) et avec la bande de Cologne (dite des perceurs de murailles). »

Restait un bruit qui courait les polices européennes : Pietr-le-Letton, chef et caissier d'une ou plusieurs bandes, devait être à la tête de quelques millions disséminés sous des noms différents dans les banques, voire investis dans des affaires industrielles.

Il souriait finement en écoutant Mrs Mortimer-Levingston qui lui

racontait une histoire, et sa main blanche égrenait des raisins somptueux.

— Pardon, monsieur ! Voudriez-vous m'accorder un instant, s'il vous plaît ?

C'est à Mortimer-Levingston que Maigret s'adressait, dans le hall du Majestic, alors que Pietr-le-Letton venait de regagner sa chambre, ainsi que l'Américaine.

Mortimer n'avait pas du tout l'allure sportive des Yankees. Il appartenait plutôt au type latin.

Il était long, mince. Sa tête, très petite, était surmontée de cheveux noirs séparés par une raie.

Il semblait toujours fatigué. Ses paupières étaient lasses, bleutées. Il menait d'ailleurs une vie éreintante, trouvant le moyen de se montrer à Deauville, à Miami, au Lido, à Paris, à Cannes et à Berlin, de rejoindre son yacht quelque part, de traiter une affaire dans une capitale européenne et d'arbitrer les plus grands matches de boxe à New York ou en Californie.

Il toisa Maigret en grand seigneur. Il laissa tomber, sans remuer ses lèvres :

— Vous êtes ?…

— Commissaire Maigret, première Brigade mobile… Mortimer fronça à peine les sourcils, resta un instant penché comme s'il fût décidé à n'accorder qu'une seconde.

— Vous savez que vous venez de dîner avec Pietr-le-Letton ?

— C'est tout ce que vous avez à me dire ?

Maigret ne broncha pas. C'étaient assez exactement les paroles auxquelles il s'attendait.

Il remit sa pipe entre ses dents – car il avait daigné la retirer pour adresser la parole au milliardaire – et grogna :

— C'est tout !

Il avait l'air content de lui. Levingston passa, glacial, pénétra dans l'ascenseur.

Il était un peu plus de neuf heures et demie. L'orchestre symphonique, qui avait accompagné le dîner, cédait la place au jazz. Des gens arrivaient du dehors.

Maigret n'avait pas dîné. Il resta debout au milieu du hall, sans manifester d'impatience. Le gérant, de loin, ne cessait de lui lancer des regards inquiets et maussades. Les plus humbles membres du personnel, en passant près de lui, prenaient un air bourru, voire s'arrangeaient pour le bousculer.

Le Majestic ne le digérait pas. Il s'obstinait à faire une grande tache noire et immobile parmi les dorures, les lumières, les allées et venues de robes du soir, de manteaux de fourrure, de silhouettes

parfumées et pétillantes.

Mrs Mortimer sortit la première de l'ascenseur. Elle avait changé de toilette. Elle se drapait, épaules nues, dans une cape de lamé doublée d'hermine.

Elle parut étonnée de ne pas trouver quelqu'un, commença par circuler, en frappant le sol en cadence de ses hauts talons dorés.

Soudain, elle s'arrêta devant le bureau d'acajou où se tenaient employés et interprètes, leur dit quelques mots.

Un des employés pressa un bouton rouge, décrocha un récepteur téléphonique.

Il s'étonna, appela un chasseur qui se précipita vers l'ascenseur.

Mrs Levingston s'inquiétait visiblement. A travers la porte vitrée, on pouvait distinguer, au bord du trottoir, les lignes souples d'une limousine de marque américaine.

Le chasseur reparut, parla à l'employé. Celui-ci, à son tour, adressa la parole à Mrs Mortimer. Elle protesta. Elle devait dire :

— C'est impossible !…

Alors Maigret s'engagea dans l'escalier, s'arrêta devant le 17, frappa à la porte. Comme il s'y attendait après le manège auquel il venait d'assister, il ne reçut pas de réponse.

Il ouvrit, vit le salon vide. Dans la chambre, le smoking de Pietr-le-Letton était jeté négligemment sur le lit. Une malle-armoire était ouverte. Les souliers vernis traînaient sur le tapis, loin l'un de l'autre.

Le gérant arrivait, grommelait :

— Déjà ici, vous ?

— Alors ?… Disparu, hein !… Levingston aussi… ! C'est cela ?

— C'est-à-dire qu'il ne faut rien dramatiser. Ils ne sont dans leur chambre ni l'un ni l'autre, mais sans doute allons-nous les trouver dans quelque coin de l'hôtel.

— Combien de sorties ?

— Trois… Celle des Champs-Elysées… Celle des Arcades et enfin la porte de service, rue de Ponthieu…

— Il y a un gardien ? Appelez-le…

Le téléphone fonctionna. Le gérant était rageur. Il s'emporta sur un standardiste qui ne le comprenait pas. Le regard qu'il gardait rivé à Maigret était sans bienveillance.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Questionna-t-il en attendant l'arrivée du gardien de la porte de service, qui était en fonction dans une petite loge vitrée.

— Rien, ou presque rien, comme vous dites…

— J'espère qu'il ne s'agit pas d'un… d'un…

Le mot crime, cauchemar de tous les hôteliers du monde, depuis les humbles tenanciers de meublés jusqu'aux gérants de palaces, était trop gros pour sa gorge.

— Nous allons le savoir.

Mrs Mortimer-Levingston apparaissait, questionnait :

— Eh bien ?…

Le gérant s'inclina, balbutia quelque chose. Au bout du couloir apparut la silhouette d'un petit vieux à la barbe sale, aux vêtements mal coupés, qui jurait avec le cadre de l'hôtel.

Bien entendu, il était fait pour rester dans les coulisses, sinon, il eût eu, lui aussi, un bel uniforme, et on l'eût rasé chaque matin.

— Vous avez vu sortir quelqu'un ?

— Quand ?

— Voilà quelques minutes…

— Quelqu'un des cuisines, je crois… Je n'ai pas fait attention… Un homme en casquette…

— Petit, blond ? Intervint Maigret.

— Oui… Je pense… Je n'ai pas regardé… Il marchait vite…

— Personne d'autre ?

— Je ne sais pas… Je suis allé jusqu'au coin de la rue pour acheter, l'Intran…

Mrs Mortimer-Levingston perdait son sang-froid.

— Alors ?… C'est ainsi que vous cherchez ?… prononça-t-elle en s'adressant à Maigret. On vient de me dire que vous êtes de la police… Mon mari a peut-être été tué… Qu'est-ce que vous attendez ?

Ce regard qui pesa sur elle, c'était tout Maigret. Un calme ! Une indifférence ! Comme s'il n'eût entendu que le bourdonnement d'une mouche ! Comme s'il n'y eût eu devant lui qu'un objet banal.

Elle n'était pas habituée à être regardée de la sorte.

Elle se mordit les lèvres, devint pourpre sous son fond de teint, frappa le sol du pied avec impatience.

Il la fixait toujours.

Alors, poussée à bout, ou peut-être ne sachant que faire d'autre, elle piqua une crise de nerfs.

III
La mèche de cheveux

Il était près de minuit quand Maigret arriva au quai des Orfèvres. La tempête battait son plein. Les arbres du quai étaient violemment secoués et des petites vagues clapotaient autour du bateau-lavoir.

Les locaux de la PJ étaient à peu près déserts. Jean n'en était pas moins à sa place, dans l'antichambre commandant les couloirs bordés d'une multitude de bureaux vides.

Du corps de garde arrivaient des éclats de voix. Puis, de loin en loin, sous une porte, un filet de lumière : un commissaire ou un inspecteur qui poursuivait quelque enquête. Dans la cour, une des autos de la Préfecture pétaradait.

— Torrence est rentré ? S'informa Maigret.

— Il rentre à l'instant.

— Mon feu ?

— J'ai dû entrouvrir la fenêtre, tant il faisait chaud chez vous. L'eau suintait des murs !

— Commande-moi des demis et des sandwiches. Pas de pain mie, hein !

Il poussa une porte, appela :

— Torrence !…

Et le brigadier Torrence le suivit dans son bureau. Avant de quitter la Gare du Nord, Maigret lui avait téléphoné de continuer l'enquête de ce côté.

Le commissaire avait quarante-cinq ans. Torrence n'en avait que trente. Mais il y avait déjà en lui quelque chose de massif qui en faisait une reproduction à peine réduite de Maigret.

Ils avaient mené ensemble maintes enquêtes sans prononcer une parole inutile.

Le commissaire retira son manteau, son veston, donna du mou à sa cravate. Le dos au feu, il laissa un bon moment la chaleur le pénétrer avant de questionner :

— Alors ?

— Le Parquet s'est réuni d'urgence. L'Identité judiciaire a pris des photos, mais n'a pu relever d'empreintes digitales. Sauf celles de la victime, bien entendu ! Elles ne correspondent à aucune fiche dactyloscopique.

— Si je me souviens bien, le service ne possède pas la fiche du Letton ?

— Rien que son portrait parlé. Pas d'empreintes, ni de

mensurations.

— Donc, rien ne prouve que ce n'est pas Pietr qui est mort.

— Mais rien ne prouve que c'est lui !

Maigret avait saisi sa pipe et une blague à tabac qui ne contenait plus qu'un peu de poussière brune. D'un geste automatique, Torrence lui tendit un paquet de gris entamé.

Il y eut un silence. Le tabac grésilla. Puis on perçut des bruits de pas et de verres entrechoqués derrière la porte que Torrence ouvrit.

Le garçon de la Brasserie Dauphine entra, posa sur la table un plateau supportant six demis et quatre sandwiches obèses.

— Ce sera assez ? s'assura-t-il en constatant que Maigret n'était pas seul.

— Ça ira.

Sans cesser de fumer, le commissaire se mit à manger et à boire, non sans avoir poussé un demi vers le brigadier.

— Alors ?

— J'ai questionné tout le personnel du train. Il est prouvé qu'un homme a voyagé sans billet. Le mort ou l'assassin ! On suppose qu'il est monté à Bruxelles, à contre-voie. On se cache plus facilement dans un wagon pullman que dans un autre, grâce au grand espace réservé aux bagages dans chaque voiture. Le Letton a pris le thé entre Bruxelles et la frontière en feuilletant un paquet de journaux anglais et français, parmi lesquels plusieurs feuilles financières. Entre Maubeuge et Saint-Quentin, il s'est dirigé vers le lavabo. Le maître d'hôtel s'en souvient parce que, en passant près de lui, il lui a dit : « Vous me servirez un whisky. »

— Et il a repris sa place un peu plus tard ?

— Un quart d'heure après, il était attablé devant son whisky Mais le maître d'hôtel ne l'a pas vu revenir.

— Personne n'a tenté ensuite d'aller au lavabo ?

— Pardon ! Une voyageuse en a secoué la porte. La serrure n'a pas fonctionné. C'est en arrivant à Paris qu'un employé est parvenu à la forcer et a découvert que le mécanisme avait été enrayé avec de la limaille.

— Personne jusque-là n'avait vu le second Pietr ?

— Personne ! Sinon il aurait attiré l'attention, car il portait des vêtements râpés comme on n'en voit guère dans les trains de luxe.

— La balle ?

— Tirée à bout portant. Revolver automatique six millimètres. Le coup a provoqué une telle brûlure que le médecin prétend qu'elle aurait suffi à donner la mort.

— Pas de traces de lutte ?

— Pas la moindre ! Les poches vides.

— Je sais…

— Pardon ! J'ai néanmoins trouvé ceci, dans une petite poche intérieure du gilet fermée par un bouton.

Et Torrence prit dans son portefeuille une pochette de papier de soie où l'on distinguait en transparence une mèche de cheveux bruns.

— Donnez…

Maigret ne cessait pas de manger, ni de boire.

— Des cheveux de femme, d'enfant ?

— De femme, prétend le médecin légiste. Je lui en ai laissé quelques-uns, qu'il m'a promis d'étudier à fond.

— L'autopsie ?

— A dix heures, tout était fini. Age probable : trente-deux ans. Taille : 1m. 68.

» Aucune tare héréditaire. Un rein, pourtant, assez mal en point, laisserait supposer que l'homme était alcoolique. L'estomac contenait encore du thé et des aliments à peu près digérés, qu'il a été impossible d'analyser sur-le-champ. On y travaillera demain. Les recherches terminées, le corps, déposé à l'Institut médico-légal, sera conservé dans la glace.

Maigret s'essuya les lèvres, alla prendre sa place favorite devant le poêle, tendit une main où Torrence plaça, comme par réflexe, son paquet de tabac.

— De mon côté, dit alors le commissaire, j'ai vu Pietr, ou celui qui a pris sa place, s'installer au Majestic, dîner en compagnie des Mortimer-Levingston, avec qui il semblait avoir rendez-vous.

— Les milliardaires ?

— Oui ! Après le repas, Pietr a regagné son appartement. J'ai prévenu l'Américain. Mortimer est monté à son tour. Ils avaient sans doute projeté de sortir tous les trois, car Mrs Mortimer est descendue l'instant d'après, harnachée pour la soirée. Dix minutes plus tard, on constatait que les deux hommes avaient disparu.

» Le Letton a troqué son smoking contre des vêtements moins voyants. Il s'est coiffé d'une casquette, et le portier a pu le prendre pour un domestique des cuisines.

» Levingston, lui, est parti tel qu'il était, en tenue de soirée.

Torrence ne dit rien. Et, pendant le long silence qui suivit, on entendit nettement les bruits de l'ouragan qui faisait frémir les vitres et le ronflement du poêle.

— Bagages ? Questionna enfin Torrence.

— C'est fait. Rien ! Des vêtements. Du linge… Tout l'attirail d'un voyageur de grand luxe. Mais pas un papier. La Mortimer jure que son mari a été assassiné.

Une cloche sonna quelque part. Maigret ouvrit le tiroir de son bureau où, l'après-midi, il avait poussé les télégrammes concernant

Pietr-le-Letton.

Puis il regarda la carte. Son doigt dessina une ligne Cracovie-Brême-Amsterdam-Bruxelles-Paris.

Aux environs de Saint-Quentin, un temps d'arrêt : un mort. A Paris, arrêt brusque de la ligne. Deux hommes disparaissent, en pleins Champs-Elysées.

Il ne reste que des bagages dans un appartement et Mrs Mortimer-Levingston, aussi vide de pensées que la malle-armoire du Letton au milieu de sa chambre.

La pipe de Maigret émettait un gargouillis si énervant que le commissaire prit une botte de plumes de poulet dans un autre tiroir, nettoya le tuyau, ouvrit le poêle, où il lança les plumes sales.

Quatre demis étaient vides, les verres voilés de mousse grasse. Un homme sortait d'un des bureaux voisins, refermait sa porte à clé et s'en allait le long du couloir.

— Un qui a fini ! remarqua Torrence. C'est Lucas. Il a arrêté ce soir deux trafiquants de drogue, grâce à un fils à papa qui a mangé le morceau.

Maigret tisonnait, se redressait, le visage rouge. Machinalement, il saisit la pochette de soie dont il retira les cheveux, les fit jouer à la lumière. Puis il se planta à nouveau devant la carte, où la ligne invisible figurant le voyage du Letton était nettement une courbe, presque un demi-cercle.

Pourquoi, de Cracovie, remonter jusqu'à Brême, avant de redescendre à Paris ?

Il avait toujours la pochette de papier de soie à la main. Il murmura :

— Elle a contenu un portrait.

C'était, en effet, une de ces pochettes dont se servent les photographes pour envelopper les épreuves à livrer au client.

Mais elle était d'un format qui n'a plus cours que dans les campagnes et dans les petites villes de province, et qu'on appelait jadis format album.

La photo qui avait été contenue par cette pochette devait être un de ces cartons grands comme la moitié d'une carte postale, où l'image est reproduite sur une mince feuille de papier ivoire et glacé.

— Il y a encore quelqu'un au laboratoire ? S'informa soudain le commissaire.

— Je suppose ! Ils doivent travailler sur l'affaire du train, développer leurs clichés.

Il ne restait qu'un verre plein sur la table. Maigret le vida d'un trait, endossa son veston.

— Vous m'accompagnez ?… Ces portraits-là portent d'habitude le nom et l'adresse du photographe imprimés en creux ou en relief…

Torrence comprit. Ils s'engagèrent dans un réseau compliqué de corridors et d'escaliers, déambulèrent dans les combles du Palais de Justice, où ils atteignirent le laboratoire de l'Identité judiciaire.

Un spécialiste saisit le papier, le palpa, sembla même le renifler. Puis il s'installa sous un fort projecteur, roula vers lui un appareil apocalyptique monté sur un chariot.

Le principe est simple : une feuille de papier blanc mise pendant un certain temps en contact avec une feuille imprimée ou couverte d'écriture à l'encre finit par s'imprégner des caractères qui figurent sur la seconde feuille.

Le résultat est invisible à l'œil nu. Mais la photographie révèle cette imprégnation.

Du moment qu'il y avait un poêle dans le laboratoire, Maigret devait forcément y échouer. Il resta campé là pendant près d'une heure, à fumer des pipes, tandis que Torrence suivait le photographe dans ses allées et venues. Enfin la porte d'une chambre noire s'entrouvrit. Une voix annonça :

— Ça y est !

— Eh bien ?

— Le portrait était signé : Léon Moutet, photographe d'art, quai des Belges, Fécamp.

Il fallait un flair de professionnel pour lire sur la plaque à peine impressionnée où Torrence, par exemple, ne distinguait que des ombres indistinctes.

— Vous voulez voir les photos du cadavre ? Questionna le spécialiste avec bonne humeur. Elles sont magnifiques ! Et pourtant, dans ce lavabo de wagon, on n'avait pas trop de place ! Croiriez-vous qu'on a dû suspendre l'appareil au plafond…

— Vous êtes relié à la ville ? fit Maigret en désignant l'appareil téléphonique.

— Oui… Après neuf heures, la standardiste n'est pas là… Alors on me branche…

Le commissaire appela le Majestic, eut un des interprètes au bout du fil.

— M. Mortimer-Levingston est rentré ?

— Je vais m'informer, monsieur. A qui ai-je l'honneur ?

— Police !

— Il n'est pas rentré.

— M. Oswald Oppenheim, non plus ?

— Pas davantage…

— Que fait Mrs Mortimer ?

Silence.

— Je vous demande ce que fait Mrs Mortimer.

— Elle… je crois qu'elle est au bar…

— Autrement dit, elle est ivre ?

— Elle a bu quelques cocktails, oui. Elle déclare qu'elle ne rentrera pas dans son appartement avant le retour de son mari… Est-ce que… ?

— Quoi ?

— Allô !… Ici, le gérant… prononça une autre voix. Avez-vous du nouveau ?… Croyez-vous que cette histoire sera racontée dans les journaux ?…

Maigret, cyniquement, raccrocha. Pour faire plaisir au photographe, il jeta un coup d'œil sur les épreuves étalées sur des séchoirs, encore mouillées et luisantes.

En même temps, il parlait à Torrence :

— Vous, vieux, vous allez vous installer au Majestic. Et, surtout, ne vous inquiétez pas du gérant.

— Et vous, patron ?

— Je vais à mon bureau. Il y a un train pour Fécamp à cinq heures et demie. Ce n'est pas la peine de rentrer chez moi et d'éveiller ma femme. Dites donc… La brasserie doit encore être ouverte. En passant, commandez-moi un demi…

— Un… ? répéta Torrence, la mine innocente.

— Si vous voulez, mon vieux ! Le garçon est assez malin pour comprendre trois ou quatre. Qu'il y ajoute quelques sandwiches.

Ils descendirent l'un derrière l'autre un interminable escalier en colimaçon.

Le photographe en blouse noire, resté seul, contempla pour sa délectation personnelle les épreuves qu'il venait de tirer, et en commença le numérotage.

Dans une cour glaciale, les deux policiers se séparèrent.

— Si vous quittez le Majestic pour une raison ou pour une autre, laissez-y quelqu'un de chez nous ! recommanda le commissaire. C'est là que je téléphonerai au besoin…

Et il regagna son bureau, tisonna le poêle à en briser la grille.

IV
Le second officier du Seeteufel

La gare de La Bréauté où, à sept heures et demie du matin, le commissaire Maigret quitta la grande ligne Paris-Le Havre, lui donna un avant-goût de Fécamp.

Un buffet mal éclairé, aux murs sales, avec un comptoir où moisissaient quelques gâteaux secs et où trois bananes et cinq oranges essayaient de faire une pyramide.

Ici, on sentait plus violemment la tempête. La pluie tombait à seaux. Pour aller d'une voie à l'autre, il fallait patauger dans la boue jusqu'aux genoux. Un vilain petit train, fait de wagons de rebut. Des fermes mal dessinées dans le petit jour blême, à demi effacées par les hachures de pluie.

Fécamp ! Une odeur compacte de morue et de hareng. Des monceaux de barils. Des mâts derrière les locomotives. Une sirène qui mugissait quelque part.

— Le quai des Belges ?

C'était tout droit. Il suffisait de marcher dans les flaques visqueuses où scintillaient des écailles de poisson et, où pourrissaient leurs viscères.

Le photographe d'art était en même temps boutiquier et dépositaire de journaux. Il vendait des suroîts, des vareuses rouges en toile à voile, des cordages de chanvre et des cartes postales de Nouvel-An.

Un homme chétif et décoloré, qui appela sa femme à la rescousse dès que fût prononcé le mot police. Et elle, une belle Normande, regardait Maigret dans les yeux, semblait le provoquer.

— Pourriez-vous me dire quelle photo a été contenue dans cette enveloppe ?

Ce fut long. Il fallut arracher les mots au photographe les uns après les autres, penser à sa place.

D'abord le portrait datait d'au moins huit ans, car depuis huit ans l'opérateur ne faisait plus de photos de ce modèle. Il avait acheté un nouvel appareil format carte postale.

Qui avait pu se faire photographier huit ans auparavant ? Un quart d'heure fut nécessaire à M. Moutet pour se rappeler qu'il gardait dans un album un exemplaire de tous les portraits exécutés chez lui.

Sa femme alla chercher l'album. Des marins entraient et sortaient. Des gosses venaient demander pour un sou de bonbons. Les palans des bateaux grinçaient, dehors. On entendait la mer qui culbutait les

galets le long de la digue.

Maigret feuilleta l'album, précisa :

— Une jeune femme aux cheveux bruns, très fins… Cela suffit.

— Mme Swaan ! s'écria le photographe.

Et il trouva le portrait tout de suite. C'était la seule fois qu'il eût possédé un modèle présentable.

La femme était jolie. Elle paraissait vingt ans. La photo s'encartait exactement dans l'enveloppe.

— Qui est-ce ?

— Elle habite toujours Fécamp. Mais maintenant, elle possède une villa au flanc de la falaise, à cinq minutes du Casino…

— Mariée ?

— Elle ne l'était pas à cette époque. Elle travaillait comme caissière à l'Hôtel du Chemin-de-Fer.

— En face de la gare, bien entendu !

— Oui, vous avez dû le voir en passant. C'est une orpheline, d'un petit pays des environs… Les Loges… Vous connaissez ?… C'est ainsi qu'elle a fait connaissance d'un voyageur descendu à l'hôtel, un étranger… Ils se sont mariés…

A l'heure qu'il est, elle vit dans la villa avec ses deux enfants et une bonne…

— M. Swaan n'habite pas Fécamp ?

Il y eut un silence, un échange de regards entre le photographe et sa femme. Ce fut la femme qui parla.

— Puisque c'est la police, il vaut mieux tout dire, n'est-ce pas ? D'ailleurs, vous l'apprendriez quand même… Ce ne sont que des bruits… M. Swaan n'est presque jamais à Fécamp. Quand il y vient, c'est pour quelques jours… Quelquefois même il ne fait que passer…

» Lorsqu'il est arrivé, c'était peu de temps après la guerre… On était en train de réorganiser la pêche à Terre-Neuve, qu'on avait dû délaisser pendant cinq ans…

» Il voulait soi-disant étudier la question et mettre des fonds dans les affaires qui se montaient.

» Il se prétendait Norvégien… Son prénom est Olaf… Les pêcheurs qui font le hareng et qui vont parfois jusqu'en Norvège disent qu'il y a là-bas beaucoup de gens qui s'appellent ainsi…

» N'empêche que le bruit a couru que c'était en réalité un Allemand qui se livrait à l'espionnage.

» C'est pour cela que, quand il s'est marié, on a tenu sa femme à l'écart…

» Puis on a su qu'il était marin, qu'il naviguait comme second officier à bord d'un bateau de commerce allemand, que c'était à cause de cela qu'il venait si rarement…

» On a fini par ne plus s'en occuper, mais les gens comme nous se

méfient quand même…

— Vous m'avez dit qu'ils ont des enfants ?

— Deux… Une fillette de trois ans et un bébé de quelques mois…

Maigret détacha le portrait de l'album, se fit désigner la villa. Il était un peu tôt pour s'y présenter.

Deux heures durant, il attendit dans un café du port, à écouter les marins discuter de la pêche au hareng qui battait son plein. Cinq chalutiers noirs étaient rangés le long du quai. On déchargeait le poisson à pleins tonneaux, et l'air en était empuanti en dépit de la tempête.

Pour gagner la villa, il longea la digue déserte, contourna le Casino fermé, aux murs ornés encore d'affiches de l'été précédent.

Enfin, il gravit un raidillon qui s'amorçait au pied de la falaise. De-ci, de-là, il apercevait la grille d'une villa.

Celle qu'il cherchait était en brique rouge, de grandeur moyenne, confortable. On sentait qu'à la belle saison le jardin aux allées de gravier blanc était entretenu avec soin. Des fenêtres, la vue devait s'étendre au loin.

Il sonna. Un dogue danois, sans aboyer, mais l'air d'autant plus féroce, vint le renifler à travers la barrière. Une bonne parut au second coup de sonnette, enferma d'abord le chien dans le chenil et questionna :

— Qu'est-ce que c'est ?

Elle avait l'accent du pays.

— Je voudrais voir M. Swaan, s'il vous plaît.

Elle parut hésiter.

— Je ne sais pas si Monsieur est là… Je vais demander… Elle n'avait pas ouvert la grille. Il pleuvait toujours à torrents. Maigret était trempé.

Il vit la domestique monter les marches, disparaître dans la maison. Puis un rideau bougea à une fenêtre. Un peu plus tard, la fille revenait.

— Monsieur ne reviendra pas avant plusieurs semaines. Il est à Brême…

— Dans ce cas, je désirerais parler à Mme Swaan… Elle hésita à nouveau, finit par ouvrir la grille.

— Madame n'est pas habillée. Il faudra que vous attendiez…

Tout dégouttant d'eau, il fut introduit dans un salon propret, aux fenêtres tendues de rideaux blancs, au parquet encaustiqué.

Les meubles, qui étaient neufs, étaient ceux-là même que l'on rencontre dans tout intérieur de petit-bourgeois. Ils étaient de bonne qualité, d'un style qu'en 1900 on appelait moderne.

Du chêne clair. Des fleurs dans un vase de grès « artistique » au

milieu de la table. Les napperons de broderie anglaise.

Sur un guéridon, par contre, un magnifique samovar d'argent ciselé qui valait à lui seul davantage que tout le reste de l'ameublement.

Il y avait du bruit quelque part, au premier étage. Ailleurs, derrière un des murs du rez-de-chaussée, un bébé pleurait et une autre voix murmurait quelque chose sur un mode assourdi et monotone, comme pour le consoler.

Enfin des pas feutrés, un glissement dans le corridor. La porte s'ouvrit. Et le commissaire Maigret se trouva en présence d'une jeune femme qui s'était habillée en hâte pour le recevoir.

Elle était de taille moyenne, plutôt boulotte que maigre, et elle avait un joli visage grave où se lisait à cet instant une vague inquiétude.

Elle sourit néanmoins, prononça :

— Vous ne vous êtes donc pas assis ?

Du pardessus de Maigret, de son pantalon, de ses chaussures, des filets d'eau coulaient sur le plancher ciré, formaient de petites mares.

Il ne pouvait s'asseoir ainsi dans les fauteuils de velours vert tendre du salon.

— Mme Swaan, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur…

Elle le regarda d'un air interrogateur.

— Excusez-moi de vous déranger… Il s'agit d'une simple formalité… Je fais partie de la police de contrôle des étrangers… Nous nous livrons en ce moment à un recensement…

Elle ne dit rien. Elle ne paraissait ni plus inquiète, ni rassurée.

— Je crois que M. Swaan est Suédois, n'est-il pas vrai ?

— Pardon… Norvégien… Mais, pour un Français, c'est la même chose… Moi-même, au début…

— Il est officier de marine ?

— Il navigue en qualité de second officier à bord du Seeteufel, de Brême…

— C'est cela… Il travaille donc pour une société allemande.

Elle devint plus rose.

— L'armateur est Allemand, oui… Du moins sur le papier…

— C'est-à-dire ?…

— Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de vous le cacher… Vous savez sans doute que, depuis la guerre, il y a une crise de la marine marchande… Ici même on vous citera des capitaines au long cours qui sont obligés, faute d'engagement, de s'embarquer comme second ou comme troisième officier… D'autres font la pêche à Terre-Neuve et dans la mer du Nord.

Elle parlait avec une certaine précipitation, mais d'une voix

douce, égale.

— Mon mari n'a pas voulu signer un contrat pour le Pacifique, où il y a davantage à faire, car il n'aurait pu revenir en Europe que tous les deux ans… Des Américains, peu après notre mariage, armaient le Seeteufel sous le nom d'un armateur allemand… Et, précisément, si Olaf est venu à Fécamp, c'était pour s'assurer qu'il n'y avait pas ici d'autres goélettes à vendre…

» Vous comprenez, maintenant… Il s'agissait de faire la contrebande de l'alcool aux Etats-Unis…

» De grosses sociétés se sont fondées, avec des capitaux américains… Elles ont leur siège en France, en Hollande ou en Allemagne…

» C'est pour une de ces sociétés que mon mari travaille en réalité. Le Seeteufel fait ce qu'ils appellent l'« Avenue du Rhum ».

» Il n'a donc rien à voir avec l'Allemagne…

— Il est en mer en ce moment ? Questionna Maigret, sans quitter des yeux le joli visage qui avait quelque chose de franc, et même parfois d'émouvant.

— Je ne pense pas. Vous devez comprendre que les voyages ne sont pas aussi réguliers que ceux des paquebots. Mais j'essaie toujours de calculer à peu près la position du Seeteufel. A l'heure qu'il est, il doit être à Brême, ou bien près d'y arriver…

— Vous êtes déjà allée en Norvège ?

— Jamais ! Je n'ai pour ainsi dire pas quitté la Normandie. A peine deux ou trois fois, pour de courts séjours à Paris.

— Avec votre mari ?

— Oui… Entre autres notre voyage de noces.

— Il est blond, n'est-ce pas ?

— Oui… Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Avec une petite moustache claire, coupée au ras des lèvres ?

— Oui… Je puis d'ailleurs vous montrer son portrait. Elle ouvrit une porte et sortit. Maigret l'entendit circuler dans la chambre voisine.

Elle fut plus longtemps absente qu'il n'était logique. Et, dans la villa, il y eut des bruits de portes ouvertes et fermées, d'allées et venues peu explicables.

Enfin elle reparut, un peu troublée, hésitante.

— Excusez-moi… dit-elle. Je ne parviens pas à mettre la main sur ce portrait… Avec des enfants, une maison est toujours en désordre…

— Une question encore… A combien de personnes avez-vous donné cette photographie de vous ?

Il montra l'épreuve que le photographe lui avait remise. Mme Swaan, cramoisie, bégaya :

— Je ne comprends pas…

— Votre mari en a sans doute un exemplaire ?…

— Oui… Nous étions fiancés quand…

— Aucun autre homme ne possède cette photo ?

Elle était sur le point de pleurer. Ses lèvres avaient un frémissement qui trahissait son désarroi.

— Aucun…

— Je vous remercie, madame…

Comme il sortait, une petite fille se glissa dans l'antichambre. Maigret n'eut pas besoin de détailler ses traits. C'était le vivant portrait de Pietr-le-Letton !

— Olga !… gronda la maman, en poussant l'enfant vers une porte entrouverte.

Le commissaire était à nouveau dehors, dans la pluie, dans la bourrasque.

— Au revoir, madame…

Il la vit un instant encore dans l'entrebâillement de l'huis, et il eut la sensation de laisser désemparée cette femme qu'il avait surprise chez elle, dans la tiédeur de la villa.

Et il y avait d'autres traces, subtiles, indéfinissables, mais à base d'angoisse, dans les yeux de la jeune maman qui refermait la porte.

V
Le Russe ivre

Ce sont des choses dont on ne se vante pas, qui feraient sourire si on en parlait et qui, pourtant, demandent une certaine qualité d'héroïsme.

Maigret n'avait pas dormi. De cinq heures et demie à huit heures, il avait été secoué dans des compartiments pleins de courants d'air.

Dès La Bréauté, il était détrempé. Maintenant, ses chaussures crachotaient de l'eau sale à chaque pas, son chapeau melon était informe, son pardessus et son veston transpercés.

Le vent lui plaquait la pluie sur le corps comme des gifles. La ruelle était déserte. Un simple sentier en pente, entre des murs de jardins. Au milieu dévalait un torrent.

Il resta un bon moment immobile. Sa pipe elle-même, dans sa poche, était mouillée. Aucun moyen de se cacher à proximité de la villa. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était se blottir tant bien que mal contre un mur et attendre.

Si des gens passaient, ils le verraient, se retourneraient. Il devrait peut-être rester là des heures et des heures. Il n'y avait aucune preuve formelle qu'il y eût un homme dans la maison. Et, s'il y en avait un, éprouverait-il le besoin de sortir ?

Maigret, néanmoins, maussade, bourrant de tabac sa pipe mouillée, se poussa autant qu'il put dans un vague renfoncement…

Ce n'était pas la place d'un officier de la Police judiciaire.

Besogne de débutant, tout au plus. Il avait monté de pareilles gardes cent fois entre vingt-deux et trente ans.

Il eut toutes les peines du monde à frotter une allumette. L'émeri de sa boîte s'effilochait. Et peut-être, si un des bouts de bois n'eût flambé enfin, par miracle, fût-il parti ?

D'où il était, il ne voyait rien, qu'un mur bas et la grille peinte en vert de la villa. Il avait les pieds dans des ronces. Un courant d'air glissait le long de sa nuque.

Fécamp était en dessous de lui, mais il ne pouvait pas apercevoir la ville. Il entendait seulement le vacarme de la mer et, de temps en temps, le cri d'une sirène, le roulement d'une auto.

Il y avait une demi-heure qu'il montait la garde quand une femme qui avait l'air d'une cuisinière gravit le raidillon, en portant un panier à provisions. Elle ne vit Maigret qu'au moment où elle passait près de lui. Cette silhouette énorme, immobile contre un mur, dans la ruelle balayée par le vent, l'effraya au point qu'elle se mit à courir.

Sans doute travaillait-elle dans une des villas du haut de la côte ? Quelques minutes plus tard, un homme se montra au tournant, observa Maigret de loin, fut rejoint par une femme, puis tous deux rentrèrent chez eux.

La situation était ridicule. Le commissaire savait qu'il n'y avait pas dix chances sur cent que sa faction servît à quelque chose.

Et pourtant il tint bon, à cause d'une impression vague, qu'il n'eût même pas pu appeler un pressentiment.

C'était plutôt une théorie à lui, qu'il n'avait d'ailleurs jamais développée et qui restait imprécise dans son esprit, ce qu'il nommait à part lui la théorie de la fissure.

Dans tout malfaiteur, dans tout bandit, il y a un homme. Mais il y a aussi et surtout un joueur, un adversaire, et c'est lui que la police est tentée de voir, c'est à lui, généralement, qu'elle s'attaque.

Un crime est-il commis, ou un délit quelconque ? La lutte s'engage sur des données plus ou moins objectives. Problème à une ou à plusieurs inconnues, que la raison essaie de résoudre.

Maigret agissait comme les autres. Comme les autres aussi il usait des outils extraordinaires que les Bertillon, les Reiss, les Locard ont mis entre les mains de la police et qui constituent une véritable science.

Mais il cherchait, attendait, guettait surtout la fissure. Le moment, autrement dit, où, derrière le joueur, apparaît l'homme.

Au Majestic, c'était le joueur qu'il avait eu devant lui.

Ici, il pressentait autre chose. La villa paisible et ordonnée ne faisait pas partie des accessoires de la lutte engagée par Pietr-le-Letton. Cette femme surtout, ces enfants aperçus ou entendus, appartenaient à un autre ordre matériel et moral.

Et c'est pourquoi il attendait, de mauvaise humeur, d'ailleurs, car il aimait trop son gros poêle de fonte, son bureau avec des demis mousseux sur la table, pour n'être pas malheureux dans cette tempête poisseuse.

Lorsqu'il avait pris sa faction, il était un peu plus de dix heures. Il était midi et demie quand des pas firent crisser le gravier d'une allée, quand la grille fut ouverte avec des mouvements précis, rapides, et quand une silhouette se profila à dix mètres du commissaire.

Le terrain ne permettait pas à celui-ci de reculer. Aussi resta-t-il là, immobile, inerte plutôt, planté sur ses jambes que les pantalons détrempés sculptaient en larges plans. L'homme qui sortait de la villa portait un mauvais trench-coat à ceinture, dont il avait relevé le col usé. Il avait une casquette grise sur la tête.

Cette tenue le faisait paraître très jeune. Les mains dans les poches, les épaules serrées et frissonnantes à cause du changement brusque de température, il descendit la côte.

Il dut passer à moins d'un mètre du commissaire. Ce fut le moment qu'il choisit pour ralentir sa marche, tirer de sa poche un paquet de cigarettes et en allumer une.

A croire qu'il avait le souci de placer son visage en pleine lumière, de permettre au policier de le détailler !

Maigret lui laissa faire quelques pas encore, puis se mit en route derrière lui, les sourcils froncés. Sa pipe était éteinte. Toute sa personne respirait le mécontentement, en même temps qu'une volonté impatiente de comprendre.

Car l'homme en trench-coat ressemblait au Letton et n'y ressemblait pas ! Même taille : un mètre soixante-huit environ. A la rigueur, on pouvait lui donner le même âge, bien que, vêtu comme il l'était, il parût plutôt vingt-six ans que trente-deux.

Rien n'empêchait qu'il fût l'original du portrait parlé que Maigret savait par cœur et dont il avait le texte en poche.

Et pourtant c'était un autre homme ! Les yeux, par exemple, avaient une expression plus floue, nostalgique. Le gris en était plus clair, comme si les prunelles eussent été délayées par la pluie.

Il ne portait pas les petites moustaches blondes en brosse à dents. Mais ce n'était pas seulement cela qui le changeait.

D'autres détails frappaient Maigret. Sa tenue ne rappelait en rien celle d'un officier de la marine marchande. Elle ne cadrait même pas avec la villa, avec la vie bourgeoise, aisée, que celle-ci respirait.

Les chaussures étaient usées, les talons tournés. Comme l'homme, à cause de la boue, relevait les bords de son pantalon, le commissaire vit des chaussettes de coton gris, décolorées, grossièrement remaillées.

Le trench-coat était couvert de taches multiples. L'ensemble répondait à un type que Maigret connaissait bien, type de vagabond européen, venu de l'Est presque toujours, qui gîte dans les plus mauvais meublés de Paris, couche parfois dans les gares, se risque rarement en province, voyage en troisième classe ou, en fraude, sur les marchepieds et dans les trains de marchandises.

Il en eut la preuve quelques minutes plus tard. Fécamp ne possède pas de bouges à proprement parler. Il y a néanmoins, derrière le port, deux ou trois bistrots sordides où fréquentent plus volontiers les soutiers que les pêcheurs.

A dix mètres de ces établissements, un café correct, propre et clair.

Or, l'homme en trench-coat passa devant ce dernier sans s'arrêter, pénétra tout naturellement dans le plus louche des bistrots, s'accouda au zinc d'un geste qui ne pouvait tromper Maigret.

C'était un geste familier, simple et canaille. Le commissaire eût voulu l'imiter qu'il n'y fût pas parvenu.

Il entra à son tour. L'homme avait commandé une imitation

d'absinthe et restait là, sans rien dire, les yeux vides, indifférent à Maigret, debout à côté de lui.

Par l'entrebâillement du vêtement, le policier aperçut du linge douteux. Et cela ne s'imite pas non plus ! La chemise, le faux col réduit à l'état de cordon, avaient été portés des jours et des jours, plutôt des semaines. On avait dormi avec, Dieu sait où ! On avait eu chaud là-dedans ! La pluie était tombée.

Le complet n'était pas sans élégance, mais il portait les mêmes stigmates, proclamait le même vagabondage crapuleux.

— Encore !

Le verre était vide. Le tenancier le remplit, servit un fil-en-six à Maigret.

— Alors, comme ça, vous voilà à nouveau par ici ?…

L'homme ne répondit pas, avala son apéritif d'un trait, comme il avait avalé le premier et, en repoussant le verre sur le zinc, fit signe de le remplir à nouveau.

— Vous mangez quelque chose ?… J'ai des harengs au vinaigre…

Maigret avait louvoyé vers un petit poêle auquel il tendait son dos luisant comme un parapluie. Le patron ne se décourageait pas. Avec une œillade au commissaire, il reprit en s'adressant au client en trench-coat :

— A propos ! J'ai eu la semaine dernière un compatriote à vous… Un Russe d'Arkhangelsk… Il était à bord d'un trois-mâts suédois qui a dû relâcher au port à cause de la tempête… Il n'a guère eu le temps de se soûler, je vous le jure !… Ils avaient un boulot de tous les diables… Les voiles déchirées, deux vergues brisées et tout le tremblement…

L'autre, qui en était à sa quatrième absinthe, buvait avec application. Le tenancier remplissait le verre à mesure qu'il était vide et, chaque fois, lançait un coup d'œil complice à Maigret.

— Quant au capitaine Swaan, il n'est pas revenu depuis la dernière fois que je vous ai vu…

Le commissaire tressaillit. L'homme en trench-coat, qui venait d'avaler sans eau le contenu d'un cinquième verre, s'approcha du poêle d'une démarche imprécise, heurta Maigret, tendit ses mains à la chaleur.

— Donnez-moi quand même un hareng… dit-il.

Il avait un accent assez prononcé, l'accent russe, autant que le policier en put juger.

Ils étaient là, l'un près de l'autre, l'un contre l'autre, pour ainsi dire. A plusieurs reprises, l'homme se passa la main sur le visage et ses yeux devenaient de plus en plus troubles.

— Mon verre ?… s'impatienta-t-il.

Il fallut le lui mettre dans la main. Tout en buvant, il fixa Maigret et esquissa une moue de dégoût.

Aucune erreur possible sur cette expression-là ! D'ailleurs, comme pour affirmer davantage encore son sentiment, il lança le verre sur le sol, se retint au dossier d'une chaise et grommela quelque chose dans une langue étrangère.

Le patron, un peu inquiet, s'arrangea pour passer près de Maigret et lui souffla, croyant parler bas, mais de telle façon que le Russe ne pouvait rien perdre de ses paroles :

— Faites pas attention ! Il est toujours comme ça…

L'homme eut un rire inarticulé d'ivrogne. Il se laissa tomber sur la chaise, se prit la tête à deux mains et resta immobile jusqu'au moment où on poussa entre ses coudes, sur la table, une assiette contenant un hareng mariné.

Le cafetier lui secoua l'épaule.

— Mangez !… Cela vous fera du bien…

L'autre rit encore. C'était plutôt un amer toussotement. Il se retourna pour chercher Maigret des yeux, le détailler avec effronterie et poussa bas de la table l'assiette au hareng.

— A boire !…

Le patron leva les bras au ciel, grogna comme une excuse :

— Ces Russes, quand même !

Et il fit tourner son index sur son front.

Maigret avait repoussé son chapeau melon en arrière. Ses vêtements dégageaient une buée grise. Il n'en était qu'à son second fil-en-six.

— Vous me donnerez un hareng ! dit-il.

Il était en train de le manger avec un morceau de pain quand le Russe se leva, les jambes molles, regarda autour de lui comme s'il ne sût que faire, ricana une troisième fois, en contemplant Maigret.

Puis il échoua devant le comptoir, prit un verre sur l'étagère, tira une bouteille du bac d'étain où elle trempait dans l'eau froide.

Il se servit lui-même, sans regarder ce qu'il prenait, et but en faisant claquer sa langue.

Enfin il tira de sa poche un billet de cent francs.

— C'est assez, canaille ?… demanda-t-il au bistrot. Il jeta le billet en l'air. Le patron dut le repêcher dans l'évier.

Le Russe tiraillait le bec-de-cane de la porte, qui ne s'ouvrait pas. Il faillit y avoir une dispute, parce que le tenancier voulait aider son client et que celui-ci le repoussait à coups de coude.

Le trench-coat s'estompa enfin dans la brume et la pluie, le long du quai, dans la direction de la gare.

— Un numéro ! Soupira le patron à l'intention de Maigret, qui payait ses consommations.

— Il vient souvent ?

— De temps en temps… Une fois, il a passé la nuit ici, sur le banc où vous étiez assis… C'est un Russe !… Des matelots russes, qui étaient à Fécamp un jour en même temps que lui, me l'ont dit… Il paraît qu'il a reçu une bonne Instruction… Vous avez regardé ses mains ?…

— Vous ne trouvez pas qu'il ressemble au capitaine Swaan…

— Ah ! Vous le connaissez… Bien sûr !… Pas au point qu'on les prenne l'un pour l'autre… Mais enfin !… J'ai cru longtemps que c'était son frère…

La silhouette beige disparaissait à un tournant. Maigret se mit à marcher vite.

Il rattrapa le Russe au moment où il pénétrait dans la salle d'attente de troisième classe de la gare et où il se laissait tomber sur un banc, se prenant à nouveau la tête à deux mains.

Une heure plus tard, ils étaient installés dans le même compartiment, en compagnie d'un marchand de bestiaux d'Yvetot qui entreprit de raconter à Maigret de bonnes histoires en patois normand, et qui lui donnait de temps en temps des coups de coude pour attirer son attention sur leur voisin.

Le Russe glissait insensiblement, finissait par être tassé sur la banquette, la tête blême, repliée sur la poitrine, la bouche entrouverte, empestant l'alcool.

VI
Au Roi-de-Sicile

A partir de La Bréauté, où il se réveilla, le Russe ne dormit plus. Il est vrai que l'express Le Havre-Paris était bondé. Maigret et son compagnon restèrent dans un couloir, plantés chacun devant une portière, à regarder défiler un paysage confus que la nuit grignotait peu à peu.

L'homme au trench-coat ne s'inquiéta pas une seule fois du policier. A la gare Saint-Lazare, il n'essaya pas davantage de profiter de la cohue pour lui échapper.

Au contraire, il descendit lentement le grand escalier, s'aperçut que son paquet de cigarettes était détrempé, en acheta un autre au bureau de tabac de la gare et fut sur le point d'entrer à la buvette. Changeant d'avis, il se mit à longer les trottoirs, les pieds traînants, la silhouette pénible à voir tant elle exprimait un détachement complet, un de ces découragements qui ne laissent plus place à la réaction.

De Saint-Lazare à l'Hôtel de Ville, il y a loin. Il faut traverser tout le centre de la ville et, entre six et sept heures du soir, les passants déferlent par vagues sur les trottoirs, les voitures coulent dans les rues à un rythme aussi soutenu que celui du sang dans les artères.

Les épaules maigres, son imperméable serré à la ceinture, taché de boue, de graisse, ses souliers aux talons tournés, il pataugeait dans les lumières, dans le mouvement, heurté, ballotté, sans s'arrêter, ni se retourner.

Il prit la route la plus courte, par la rue du 4 Septembre et à travers les Halles, ce qui prouvait qu'il avait l'habitude de ce chemin.

Il atteignit le ghetto de Paris, dont le noyau est constitué par la rue des Rosiers, frôla des boutiques aux inscriptions en yiddish, des boucheries cawchères, des étalages de pain azyme.

A un tournant, près d'un couloir long et sombre qui ressemblait à un tunnel, une femme voulut lui prendre le bras, mais elle le lâcha sans qu'il eût dit un mot, impressionnée, sans doute.

Enfin il échoua dans la rue du Roi-de-Sicile, irrégulière, bordée d'impasses, de ruelles, de cours grouillantes, mi-quartier juif, mi-colonie polonaise déjà, et après deux cents mètres il fonça dans le corridor d'un hôtel.

Des lettres de faïence annonçaient « Au Roi-de-Sicile ».

Au-dessous on lisait des inscriptions en hébreu, en polonais, en

d'autres langues incompréhensibles, vraisemblablement en russe aussi.

A côté se dressait un chantier où on distinguait les restes d'un immeuble qu'il avait fallu étayer à l'aide de poutres.

Il pleuvait toujours… Mais le vent ne pénétrait pas jusqu'à ce boyau.

Maigret entendit le bruit d'une fenêtre qui se fermait brusquement au troisième étage de l'hôtel. Il n'hésita pas plus que le Russe, entra.

Pas de porte dans le couloir. Un escalier. A l'entresol, une sorte de loge vitrée où une famille juive mangeait.

Le commissaire frappa et, au lieu de lui ouvrir la porte, on souleva le carreau d'un guichet. Une odeur rance s'échappa. Le juif avait une calotte noire sur la tête. Sa femme obèse ne s'arrêta pas de manger.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Police ! Le nom du locataire qui vient de rentrer ?

L'homme grommela quelque chose dans sa langue, alla chercher dans un tiroir un registre crasseux, le poussa sans mot dire à travers le guichet.

Au même instant, Maigret sentit qu'on l'observait de la cage d'escalier non éclairée. Il se retourna vivement, vit briller un œil, à une dizaine de marches au-dessus de lui.

— Quelle chambre ?

— 32…

Il feuilleta le registre, lut :

« Fédor Yourovitch, 28 ans, né à Vilna, manœuvre, et Anna Gorskine, 25 ans, née à Odessa, sans profession. »

Le juif avait repris sa place et mangeait en homme qui a la conscience tranquille. Maigret tambourina sur la vitre. L'hôtelier se leva lentement, à regret.

— Il y a combien de temps qu'il habite l'hôtel ?

— Trois ans à peu près.

— Et Anna Gorskine ?

— Elle était ici avant lui… Peut-être quatre ans et demi…

— De quoi vivent-ils ?

— Vous avez lu… Il est ouvrier.

— Dites donc ! lança Maigret d'une voix qui suffit à changer l'attitude de son interlocuteur.

— Le reste ne me regarde pas, n'est-ce pas ? fit plus onctueusement celui-ci. Il paie régulièrement. Il va, il vient et ce n'est pas mon métier de le suivre…

— Il reçoit des visites ?

— Des fois… J'ai plus de soixante locataires et je n'arrive pas à les surveiller… Du moment qu'ils ne font rien de mal !… D'ailleurs,

puisque vous êtes de la police, vous devez connaître la maison… Mes registres ont toujours été en ordre… Le brigadier Vermouillet vous le dira… C'est lui qui vient chaque semaine…

Maigret se retourna à l'improviste, prononça :

— Descendez, Anna Gorskine !

Il y eut un bruit léger dans l'escalier, puis des pas. Enfin, une femme pénétra dans le rayon de lumière.

Elle paraissait plus que les vingt-cinq ans qu'accusait le registre. Cela tenait sans doute à sa race. Comme beaucoup de juives de son âge, elle s'était empâtée, sans perdre pourtant une certaine beauté. Les yeux, très sombres, à la cornée extraordinairement blanche et brillante, étaient remarquables.

Mais il y avait dans le reste de sa personne un laisser-aller qui gâtait cette impression. Ses cheveux noirs, gras, non peignés, tombaient en mèches épaisses sur son cou. Elle était vêtue d'un peignoir usé qui s'entrouvrait et laissait voir son linge.

Les bas étaient roulés au-dessus des genoux trop lourds.

— Qu'est-ce que vous faisiez dans l'escalier ?

— Je suis chez moi…

Maigret sentit tout de suite à quel genre de femme il avait affaire. Passionnée, effrontée, elle cherchait le combat. A la moindre occasion, elle provoquerait un esclandre, ameuterait toute la maisonnée, pousserait des cris perçants, lancerait sans doute les accusations les plus invraisemblables.

Peut-être se savait-elle inattaquable ? Elle regardait en tout cas l'ennemi d'un air de défi.

— Vous feriez mieux d'aller soigner votre amant…

— Cela me regarde…

L'hôtelier, derrière son judas, balançait de gauche à droite et de droite à gauche un visage attristé, réprobateur, mais ses yeux riaient.

— Depuis quand Fédor vous a-t-il quittée ?

— Depuis hier au soir… A onze heures…

Elle mentait ! C'était évident ! Mais cela n'eût servi à rien de la heurter de front. Ou alors, il fallait la prendre carrément par les deux épaules et la conduire au Dépôt.

— Où travaille-t-il ?

— Où cela lui plaît…

Et sa poitrine tremblait sous le peignoir mal ajusté. Sa bouche se faisait mauvaise, méprisante.

— Qu'est-ce que la police lui veut, à Fédor ?

Maigret préféra prononcer assez bas :

— Filez là-haut…

— Quand j'en aurai envie ! Je n'ai pas d'ordre à recevoir de

vous…

A quoi bon répondre, créer un incident grotesque, qui ne ferait que nuire à l'enquête ?

Maigret referma le registre, le tendit à l'hôtelier.

— En règle, n'est-ce pas ? Prononça celui-ci, qui avait fait signe à la jeune femme de se taire.

Mais elle resta là jusqu'au bout, les poings sur les hanches, la moitié du corps éclairée par la lumière qui émanait de la loge, l'autre moitié dans l'ombre.

Le commissaire la regarda encore une fois. Elle soutint son regard, éprouva le besoin de grommeler :

— Oh ! Vous ne me faites pas peur…

Il haussa les épaules et descendit l'escalier dont il touchait les deux parois crayeuses.

Dans le corridor, il se heurta à deux Polonais sans faux col, qui détournèrent la tête à sa vue. La rue était mouillée, avec des reflets sur les pavés.

Dans tous les coins, dans les moindres taches d'ombre, dans les impasses, dans les couloirs, on devinait un grouillement humain, une vie sournoise, honteuse. Des ombres rasaient les murs. Les boutiquiers vendaient des produits dont le nom même est inconnu des Français.

A moins de cent mètres, la rue de Rivoli et la rue Saint-Antoine, larges, claires, avec leurs tramways, leurs étalages, leurs sergents de ville…

Maigret arrêta, en le saisissant par l'épaule, un gamin aux oreilles en feuilles de chou qui courait.

— Va me chercher un agent de police, place Saint-Paul…

Mais le gosse le regarda avec des yeux effarés, répondit quelque chose d'incompréhensible. Il ne savait pas un mot de français !

Le commissaire avisa un loqueteux.

— Voici cent sous… Va porter ce billet au flic de la place Saint-Paul…

Le vagabond comprit. Dix minutes plus tard, un agent en uniforme arrivait.

— Téléphonez à la Police judiciaire qu'on m'envoie immédiatement un inspecteur… Dufour si possible…

Il fit les cent pas pendant une bonne demi-heure encore. Des gens entrèrent à l'hôtel, D'autres en sortirent. Mais il y avait toujours de la lumière à la seconde fenêtre à gauche du troisième étage.

Anna Gorskine parut sur le seuil. Elle avait passé un manteau verdâtre sur son peignoir. Elle n'avait pas de chapeau et, malgré la pluie, elle était chaussée de sandales de satin rouge.

Elle traversa la rue en clapotant. Maigret se cacha dans l'ombre.

Elle entra dans une boutique dont elle sortit quelques minutes plus tard, avec une infinité de petits paquets blancs et deux bouteilles sur les bras, et elle disparut dans la maison.

L'inspecteur Dufour arriva enfin. Il avait trente-cinq ans et il parlait trois langues assez couramment, ce qui le rendait précieux, malgré sa manie de compliquer les histoires les plus simples.

D'une vulgaire affaire de cambriolage ou de vol à l'esbroufe, il parvenait à faire un drame mystérieux au milieu duquel il finissait par perdre la tête.

Mais, dans une mission précise, comme une surveillance ou une filature, il convenait à merveille, grâce à une ténacité peu commune.

Maigret lui donna le signalement de Fédor Yourovitch, de sa maîtresse.

— Je vais t'envoyer un collègue. Si l'un des deux sort, tu le suis, mais il faut que quelqu'un reste en faction ici… Compris ?

— Toujours l'affaire de l'Etoile-du-Nord ?… Un coup de la maffia, pas vrai ?

Le commissaire préféra s'en aller. Un quart d'heure plus tard, il arrivait au quai des Orfèvres, expédiait un collègue à Dufour et se penchait sur son poêle, en pestant contre Jean qui n'était pas parvenu à faire rougir la fonte.

Son pardessus détrempé pendait, tout raide, au portemanteau et gardait la forme de ses épaules.

— Ma femme n'a pas téléphoné ?

— Ce matin… On lui a dit que vous étiez en mission…

Elle y était habituée. Il savait qu'il pouvait rentrer chez lui et qu'elle se contenterait de l'embrasser, de remuer ses casseroles sur le fourneau et de remplir une assiette de quelque ragoût odorant. Tout au plus risquerait-elle, mais seulement quand il serait à table, et en le contemplant, le menton entre les mains :

— Ça va ?…

A midi ou à cinq heures, il eût trouvé le repas prêt de même.

— Torrence ?… demanda-t-il à Jean.

— Il a téléphoné à sept heures du matin…

— Du Majestic ?

— Je ne sais pas. Il a demandé si vous étiez parti.

— Ensuite ?

— Il a téléphoné à nouveau à cinq heures dix de l'après-midi. Il a recommandé de vous dire qu'il vous attendait.

Maigret n'avait mangé qu'un hareng depuis le matin. Il resta quelques instants debout devant son feu qui commençait à ronfler, car il avait un tour de main unique pour faire flamber les charbons les plus réfractaires.

Enfin il se dirigea lourdement vers le placard où se trouvaient une fontaine d'émail, un essuie-mains, un miroir et une valise. Il tira la valise au milieu du bureau, se déshabilla, endossa des vêtements secs, du linge propre, passa sa main hésitante sur son menton non rasé.

— Bah !

Il lança au feu qui prenait si bien un regard d'envie, posa deux chaises à proximité, y étala avec soin ses habits mouillés. Il restait sur son bureau un sandwich de la nuit précédente et il le dévora, debout, prêt à partir. Seulement, il n'y avait plus de bière. Il avait la gorge un peu sèche.

— S'il arrive n'importe quoi pour moi, je suis au Majestic, dit-il à Jean. Qu'on me téléphone.

Et il se laissa tomber enfin sur la banquette d'un taxi.

VII
Troisième entracte

Maigret ne trouva pas son collègue Torrence dans le hall, mais dans une chambre du premier étage, où un excellent dîner était servi. Le brigadier esquissa une œillade.

— C'est le gérant !… expliqua-t-il. Il aime mieux me voir ici qu'en bas… Il m'a presque supplié d'accepter cette chambre et les repas fins qu'il m'y fait servir…

Il parlait bas. Il désigna une porte.

— Les Mortimer sont à côté…

— Mortimer est revenu ?

— Vers six heures du matin, mouillé, crotté, furieux, avec de la craie ou de la chaux plein les vêtements…

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Rien… Il a essayé de regagner sa chambre en passant inaperçu. Mais on lui a annoncé que sa femme l'attendait au bar. Et c'était vrai !… Elle avait fini par inviter un couple de Brésiliens… Le bar a dû rester ouvert rien que pour eux… Elle était affreusement ivre…

— Alors ?

— Il est devenu pâle. Ses lèvres se sont tordues. Il a lancé aux deux Brésiliens un salut sec, puis il a saisi sa femme sous les bras et il l'a entraînée, sans un mot… Je crois bien qu'elle a dormi jusqu'à quatre heures de l'après-midi… Il y a pas eu un bruit dans leur appartement jusque-là… Puis j'ai entendu des chuchotements… Mortimer a téléphoné pour se faire monter les journaux…

— Ils ne parlent pas de l'affaire, au moins ?

— Rien ! On a observé la consigne. Juste un entrefilet annonçant qu'un cadavre a été découvert dans l'Etoile-du-Nord et que la police croit à un suicide…

— Ensuite ?

Le garçon leur a monté des citrons pressés. A six heures, Mortimer a fait un petit tour dans le hall, est passé deux ou trois fois près de moi, l'air préoccupé. Il a expédié des câblogrammes chiffrés à sa banque de New York et à son secrétaire, qui est à Londres depuis quelques jours…

— C'est tout ?

— Pour l'instant, ils achèvent de dîner. Huîtres, poulet rôti, salade. On me tient au courant de tout. Le gérant est tellement ravi de m'avoir enfermé ici qu'il se coupe en quatre pour m'être agréable. C'est ainsi qu'il est venu m'annoncer tout à l'heure que les Mortimer

ont des places pour le Gymnase. L'Epopée. Quatre actes de je ne sais plus qui…

— L'appartement de Pietr ?

— Rien ! Personne n'y est entré. J'ai fermé la porte à clé et poussé une petite boule de cire dans la serrure, si bien qu'on ne peut entrer sans que je le sache…

Maigret avait saisi une cuisse de poulet qu'il dévorait sans vergogne, tout en cherchant en vain un poêle absent. Il finit par s'asseoir sur le radiateur, questionna :

— Rien à boire ?

Torrence lui servit un verre d'excellent mâcon blanc qu'il but avidement. Au même instant, on grattait à la porte ; un domestique entra avec des airs de conspirateur.

— Le gérant me prie de vous dire que M. et Mme Mortimer ont fait avancer leur voiture.

Maigret eut un regard à la table encore chargée de victuailles comme, dans son bureau, il avait eu un regard navré à son poêle.

— J'y vais, dit-il à regret. Restez ici.

Il s'arrangea un peu devant la glace, essuya ses lèvres et son menton. L'instant d'après, dans un taxi, il attendait que les Mortimer-Levingston prissent place dans leur limousine.

Ils ne tardèrent pas à apparaître, lui en pardessus noir qui cachait son habit, elle emmitouflée de fourrures comme la veille.

Elle devait être lasse, car son mari la soutenait discrètement d'une main. L'auto démarra sans un soupir.

Maigret, qui ignorait qu'il y avait une première au Gymnase, faillit ne pas pouvoir entrer. Des gardes municipaux étaient de piquet devant la marquise. Les badauds, malgré la pluie, regardaient les invités descendre de voiture.

Le commissaire dut demander le directeur, piétiner dans les couloirs où il faisait tache, car il était seul à y circuler en veston.

Le directeur était fiévreux. Il gesticulait.

— Je ne demande pas mieux, moi ! Mais vous êtes le vingtième à me demander une « petite place » ! Il n'y en a plus, des places !… Et vous n'êtes même pas en tenue de soirée !…

On l'appelait de tous côtés.

— Vous voyez ! Mettez-vous dans ma peau !…

Maigret finit par rester debout contre une porte, parmi les ouvreuses et les marchands de programmes.

Les Mortimer-Levingston avaient une loge. Il y avait là-dedans six personnes, dont une princesse et un ministre. Des gens entraient et sortaient. On baisait des mains. On échangeait des sourires.

Le rideau se leva sur un jardin ensoleillé. Des « chut ». Des

murmures. Des piétinements. Enfin la voix de l'acteur, encore mal assurée, qui allait s'affermissant, créant l'atmosphère.

Mais des retardataires arrivaient toujours. Et les « chut. » renaissaient. Un petit rire de femme fusa quelque part.

Mortimer était plus grand seigneur que jamais. Il portait l'habit à merveille. Le plastron blanc faisait ressortir le ton ivoire de sa peau.

Vit-il Maigret ? Ne le vit-il pas ? Une ouvreuse apporta un tabouret au commissaire, qui dut le partager avec une grosse dame en soie noire qui était la mère d'une actrice.

Premier, deuxième entracte. Des allées et venues dans les loges. Une exaltation artificielle. Des saluts échangés des fauteuils à la corbeille.

Dans les couloirs, au foyer, et jusque sur le péristyle une rumeur de ruche en effervescence. Des noms chuchotés, noms de maharadjahs, de financiers, d'hommes d'Etat, d'artistes.

Mortimer sortit trois fois de sa loge, parut dans une avant-scène, puis au parterre, s'entretint avec un ancien président du Conseil dont on entendait le rire sonore vingt rangs plus loin.

Fin du troisième acte. Des fleurs sur la scène. Une ovation à une actrice maigriote. Le vacarme des strapontins levés, la houle des pieds sur le parquet.

Quand Maigret se retourna vers la loge des Américains, Mortimer-Levingston avait disparu.

Quatrième et dernier acte. C'était le moment où ceux qui le pouvaient à un titre quelconque gagnaient les coulisses et les loges d'acteurs et d'actrices. D'autres assaillaient les vestiaires. On s'inquiétait des voitures et des taxis.

Maigret perdit dix bonnes minutes à chercher à l'intérieur du théâtre. Puis, nu-tête, sans pardessus, il dut s'informer dehors, questionner les sergents de ville, le chasseur et les gardes municipaux.

Il apprit enfin que la voiture olive de Mortimer venait de partir. On lui montra la place où elle avait stationné, en face d'un bistrot fréquenté par des vendeurs de contremarques.

L'auto s'était dirigée vers la porte Saint-Martin. L'Américain n'avait pas réclamé son vestiaire.

Il y avait des groupes de spectateurs, dehors, prenant l'air partout où l'on pouvait être à l'abri de la pluie.

Le commissaire fuma une pipe, les mains dans les poches, le masque hargneux. La sonnerie retentit. Les gens s'engouffrèrent à l'intérieur. Les gardes municipaux eux-mêmes disparurent pour assister au dernier acte.

Les boulevards avaient leur aspect débraillé d'onze heures du soir. Les stries de pluie, devant les lumières, devenaient moins serrées. Un

cinéma dégorgea son monde, éteignit ses lampes, ferma ses portes après avoir rentré les panneaux-réclame.

Des gens attendaient un autobus sous un réverbère à bande verte. Quand il arriva, il y eut des discussions parce qu'il n'y avait plus de numéros d'appel. Un sergent de ville intervint, fut aux prises, longtemps encore après que le véhicule fut parti, avec un gros homme indigné.

Enfin une limousine glissa sur l'asphalte. La portière s'ouvrit au moment où elle ralentissait. Mortimer-Levingston, en habit, nu-tête, gravit lestement les marches du perron, pénétra dans la lumière chaude des couloirs.

Maigret regarda le chauffeur, un Américain cent pour cent, au masque dur, aux mâchoires proéminentes, immobile sur son siège, comme raidi par sa livrée.

Le commissaire ne fit qu'entrouvrir une des portes matelassées. Mortimer restait debout au fond de sa loge. Un acteur sarcastique lançait des phrases hachées. Le rideau tombait. Des fleurs. Des applaudissements qui crépitaient.

La ruée vers la sortie. Des « chut » ! L'acteur annonçait le nom de l'auteur, cueillait celui-ci dans l'avant-scène pour l'amener au milieu du plateau.

Mortimer baisait des mains, en serrait d'autres, laissait cent francs de pourboire à l'ouvreuse qui lui apportait ses vêtements.

Sa femme était pâle, avec un Cerne violet sous les yeux. Quand ils furent tous deux dans la voiture, il y eut un moment d'indécision.

Le couple discutait. Mrs Levingston protestait, nerveuse. Son mari allumait une cigarette, éteignait son briquet d'un petit geste rageur.

Enfin, il parlait dans le cornet acoustique et l'auto démarrait, suivie par le taxi de Maigret.

Il était minuit et demi. La rue La Fayette. Les colonnes blanchâtres de la Trinité cernées d'échafaudages. La rue de Clichy.

La limousine s'arrêta, rue Fontaine, en face du Pickwick's-Bar. Portier en bleu et or. Vestiaire. Tenture rouge soulevée et bouffée de tango.

Maigret entra à son tour, resta près de la porte à une table qui devait toujours être inoccupée, car on y recevait tous les courants d'air.

Les Mortimer s'étaient installés près du jazz. L'Américain consultait la carte, dressait le menu du souper. Un danseur professionnel s'inclinait devant sa femme.

Elle dansa. Levingston la suivit des yeux avec une insistance frappante. Elle échangea quelques phrases avec son partenaire, mais ne se tourna pas une seule fois vers le coin où se trouvait Maigret.

Ici, parmi les vêtements de soirée, il y avait quelques étrangers en costume de ville.

Le commissaire renvoya du geste une professionnelle qui voulait prendre place à sa table. On posa devant lui, d'autorité, une bouteille de champagne.

Des serpentins pendaient partout. Des balles de coton voltigeaient. Il en reçut une sur le nez et regarda férocement la vieille dame qui l'avait visé.

Mrs Mortimer avait repris sa place. Le danseur, après avoir erré sur la piste, se dirigeait vers la sortie, allumait une cigarette.

Soudain, il souleva la tenture de velours rouge, disparut. Trois minutes environ s'écoulèrent avant que Maigret eût l'idée d'aller jeter un coup d'œil dehors.

Le danseur n'était plus là.

Le reste fut long et morne. Les Mortimer soupèrent copieusement : caviar, truffes au champagne, homard à l'américaine et fromage.

Mrs Mortimer ne dansait plus.

Maigret, qui avait horreur du champagne, buvait à petites gorgées, pour se désaltérer. Il y avait sur sa table des amandes grillées qu'il eut le malheur de croquer et qui lui donnèrent une soif inextinguible.

Il regarda l'heure à sa montre : deux heures.

Le cabaret se vidait. Une danseuse exécutait son numéro dans l'indifférence la plus complète. Un étranger ivre, ayant trois femmes à sa table, faisait à lui seul plus de bruit que tous les autres consommateurs réunis.

Le danseur, qui n'était resté qu'un quart d'heure dehors, avait encore invité quelques dames. Mais maintenant c'était fini. Cela sentait la lassitude.

Mrs Mortimer avait le teint plombé, les paupières bleutées.

Son mari fit signe au chasseur. On apporta fourrure, manteau et chapeau claque.

Maigret eut l'impression que le danseur, debout près du saxophoniste, le regardait, tout en parlant, d'une façon anxieuse.

Il appela le maître d'hôtel, qui le fit attendre. Il y eut quelques instants de perdus.

Quand le commissaire put enfin sortir, la voiture des Américains tournait l'angle de la rue Notre-Dame-de-Lorette. Il y avait au bord du trottoir une demi-douzaine de taxis libres.

Il se dirigea vers l'un d'eux.

Un coup de feu claqua sec et Maigre porta la main à sa poitrine, regarda autour de lui, ne vit rien, mais entendit des pas qui s'éloignaient dans la rue Pigalle.

Il parcourut encore quelques mètres, comme entraîné par la force acquise. Le portier accourut et le soutint. Des gens sortaient du Pickwick's pour voir ce qui se passait. Parmi eux, Maigret distingua la figure crispée du danseur.

VIII
Maigret ne joue plus

Les chauffeurs qui « font la nuit », à Montmartre, comprennent les choses à demi-mot, comprennent même souvent lorsqu'on ne leur dit rien.

Au moment où le coup de feu avait éclaté, l'un de ceux qui stationnaient en face du Pickwick's-Bar allait ouvrir la portière de sa voiture pour laisser pénétrer Maigret. Il ne connaissait pas l'identité de celui-ci. Devina-t-il, à l'allure, qu'il avait affaire à un policier ?

Les consommateurs d'un petit bar d'en face accouraient. Dans quelques instants, il y aurait autour du blessé tout un rassemblement. Alors l'homme, en un tournemain, aida le portier qui soutenait le commissaire, mais qui ne savait qu'en faire. Et moins d'une demi-minute plus tard la voiture s'éloignait. Maigret était sur les coussins.

L'auto roula ainsi pendant une dizaine de minutes, s'arrêta dans une rue déserte. Le chauffeur descendit de son siège, ouvrit la portière, vit son client assis presque normalement, une main glissée sous son veston.

— Je vois que ce n'est rien, comme je le pensais. Où faut-il vous conduire ?

Maigret avait quand même le visage un peu bouleversé, et précisément parce que la blessure était superficielle. La chair de sa poitrine était déchirée. La balle avait frôlé une côte, était ressortie près de l'omoplate.

— Préfecture de police…

Le chauffeur grommela quelque chose d'indistinct. Chemin faisant, le commissaire se ravisa.

— Au Majestic… Vous me déposerez à la porte de service, rue de Ponthieu…

Il avait mis son mouchoir, roulé en boule, sur la plaie et il constatait que le sang cessait de couler.

A mesure que l'on avançait vers le cœur de Paris, ses raits exprimaient moins de douleur et plus d'inquiétude.

Le chauffeur voulut l'aider à descendre de taxi. Il l'écarta du geste, traversa le trottoir d'un pas ferme. Dans un étroit couloir, il trouva derrière le guichet le concierge somnolent.

— Il ne s'est rien passé ?

— Que voulez-vous dire ?

Il faisait froid. Maigret revint sur ses pas pour payer le chauffeur,

qui bougonna encore parce que, pour le tour de force qu'il avait réalisé, il ne recevait que cent francs.

Maigret, tel quel, avait une silhouette impressionnante. Sa main serrant le mouchoir était toujours posée sur sa poitrine, sous les vêtements. Il tenait une épaule plus haute que l'autre et il prenait malgré tout la précaution de ménager ses forces. Il se sentait un peu vague. Parfois il avait l'impression de flotter et il devait faire un effort pour se ressaisir, pour recouvrer la netteté de ses perceptions et de ses gestes.

Il s'engagea dans un escalier de fer qui montait vers les étages, ouvrit une porte, trouva un corridor, se perdit dans un labyrinthe, échoua dans un autre escalier exactement pareil au premier, mais portant un autre numéro.

Il divaguait dans les coulisses de l'hôtel. Par bonheur, Il rencontra quelque part un cuisinier en bonnet blanc qui le regarda s'avancer avec effroi.

— Conduisez-moi au premier… Près de l'appartement de M. Mortimer.

Mais, d'abord, le coq ne connaissait pas le nom des clients. Ensuite il était impressionné par la vue de cinq traînées de sang que Maigret avaient laissées sur son visage en y passant la main.

Cette sorte de géant dans le réseau des étroits couloirs de service, avec un pardessus noir jeté sur les épaules, manches non passées, sa main obstinément posée sur sa poitrine, déformant gilet et veston, l'ahurissait.

— Police ! S'impatienta Maigret.

Il sentait poindre des menaces de vertige. La plaie brûlait, comme traversée, en outre, par de longues aiguilles.

Le cuisinier finit par se mettre en marche, sans se retourner. Un peu plus tard, les pieds de Maigret foulèrent des tapis. Il comprit qu'il avait quitté les dégagements de service, qu'il était dans l'hôtel. Il regarda les numéros des chambres. Il se trouvait côté impair.

Il dénicha enfin une domestique qui s'effara.

— La chambre de Mortimer ?

— En dessous… Mais… vous…

Il descendit un escalier et, pendant ce temps, le bruit se répandit parmi le personnel qu'un homme étrange, blessé, fantomatique, errait dans le palace.

Il s'appuya un instant au mur, y laissa une tache de sang tandis que trois petites gouttes d'un rouge très sombre tombaient sur le tapis.

Il finit par apercevoir l'appartement des Mortimer et, à côté, la porte de la chambre où Torrence s'était installé. Il atteignit cette porte, en marchant un peu de biais, la poussa…

— Torrence !…

La chambre était éclairée. La table était toujours encombrée de victuailles et de bouteilles.

Les épais sourcils de Maigret se rejoignirent. Il ne voyait pas son collègue. Par contre, il sentait dans l'atmosphère comme des relents d'hôpital.

Il fit quelques pas, toujours aussi vague. Et soudain il s'arrêta devant un canapé.

Un pied chaussé de cuir noir dépassait.

Il dut s'y reprendre à trois fois. Dès qu'il retirait sa main de la blessure, le sang commençait à couler avec une abondance alarmante.

Il finit par prendre la serviette qui se trouvait sur la table et par la caler sous son gilet, dont il serra très fort la boucle. L'odeur qui régnait dans la chambre l'écœurait.

Les gestes mous, il souleva un côté du canapé, fit pivoter le meuble sur deux pieds.

Il s'y attendait : c'était Torrence qui gisait là, recroquevillé, un bras tordu, comme si on lui eût brisé les membres pour le tasser dans un petit espace.

Un bandeau couvrait le bas du visage, mais n'était pas noué. Maigret s'agenouilla.

Tous ses mouvements furent calmes, très lents même, sans doute à cause de son propre état. Sa main hésita à palper la poitrine. Et, quand elle eut atteint le cœur, le commissaire se figea, resta là, immobile sur le tapis, les yeux fixés sur son compagnon.

Torrence était mort ! La bouche de Maigret insensiblement se tordit. Son poing se serra. Et tandis que ses prunelles devenaient troubles, il lança, dans le silence de la chambre close, un terrible juron.

Cela eût pu être grotesque. Non ! C'était terrible ! C'était tragique ! C'était effrayant !

Le visage de Maigret était durci. Il ne pleurait pas. Cela devait lui être impossible. Mais il y avait une telle rage, une telle douleur en même temps qu'un tel étonnement sur ses traits que cela confinait à l'hébétude.

Torrence avait trente ans. Depuis cinq ans, il ne travaillait pour ainsi dire qu'avec le commissaire.

Il avait la bouche ouverte, comme s'il eût fait un effort désespéré pour happer une gorgée d'air.

Un voyageur retirait ses chaussures, à l'étage supérieur, Juste au-dessus du mort.

Maigret regarda autour de lui, pour chercher un ennemi. Sa respiration était forte.

Il s'écoula plusieurs minutes de la sorte et, quand le policier se leva, c'est qu'il sentait les progrès d'un travail sournois dans son

organisme.

Il se dirigea vers la fenêtre, l'ouvrit, vit la piste vide des Champs-Elysées. Il laissa un instant la brise rafraîchir son front, puis il alla ramasser le bandeau qu'il avait arraché du visage de Torrence.

C'était une serviette de table damassée, portant le monogramme du Majestic. Il s'en dégageait encore un sourd relent de chloroforme. Maigret restait debout, la tête vide, avec seulement quelques pensées informes qui s'entrechoquaient dans ce vide avec de douloureuses résonances.

Une fois encore, comme il l'avait fait dans les couloirs, il appuya son épaule au mur et il y eut un affaissement assez brusque des chairs de son visage. Il parut vieilli, découragé. Peut-être, à ce moment-là, fut-il bien près d'éclater en sanglots ? Mais il était trop grand, trop gros, d'une matière trop dure.

Le canapé était de travers, touchait la table non desservie, où, dans une assiette, parmi les os de poulet, traînaient des bouts de cigarette.

Le commissaire tendit la main vers l'appareil téléphonique. Mais il n'y toucha pas, fit claquer rageusement ses doigts, revint vers le cadavre, qu'il fixa.

Ce fut avec une grimace d'ironie et d'amertume qu'il pensa aux règlements, au Parquet, aux formalités, aux précautions à prendre.

Est-ce que cela comptait ? Il s'agissait de Torrence ! C'était comme si ce fût lui-même, quoi !

Torrence, qui était de la Maison, qui…

Il déboutonna le gilet, si fiévreux, sous son calme apparent, qu'il arracha deux boutons. Et alors il vit quelque chose et son teint se plomba.

Sur la chemise, à hauteur du milieu du cœur, il y avait un petit point brun.

Pas même la grosseur d'un pois chiche ! Une seule goutte de sang avait perlé, s'était figée en un caillot de la valeur d'une tête d'épingle.

Et Maigret, les yeux brouillés, grimaça d'une indignation qu'il était impuissant à exprimer.

C'était répugnant, et c'était en même temps le comble de l'habileté en matière criminelle ! Il n'avait pas besoin de chercher davantage ! Il connaissait le procédé, qu'il avait étudié quelques mois auparavant dans une revue de criminologie allemande.

La serviette chloroformée d'abord qui, en vingt ou trente secondes, réduit la victime à l'impuissance. Puis cette longue aiguille que l'assassin, sans hâte, enfonce entre deux côtes, cherchant le cœur, cueillant la vie, sans bruit et sans souillure.

Le même crime, exactement, avait été commis à Hambourg, six mois plus tôt.

Une balle peut rater son but ou blesser, Maigret en était la preuve. Elle fait du bruit, salit.

L'aiguille, qu'on introduit dans le cœur d'un homme Inerte, tue scientifiquement, sans erreur possible.

Le commissaire se souvint d'un détail. Le soir même, quand le gérant avait annoncé le départ des Mortimer, il rongeait une cuisse de poulet, assis sur le radiateur et, envahi par une bouffée de bien-être, il avait été sur le point de choisir pour lui cette faction à l'hôtel et d'envoyer Torrence au théâtre.

Cette pensée l'agita. Il regarda son collègue avec gêne, en proie à un malaise général, sans qu'il pût préciser si c'était le fait de sa blessure, de l'émotion ou des bouffées de chloroforme.

L'idée ne lui venait même pas de commencer une enquête régulière, ordonnée.

C'était Torrence qui était là ! Torrence avec qui il avait fait toutes les campagnes des dernières années ! Torrence à qui il n'avait qu'à dire un mot, qu'à adresser un signe pour se faire comprendre !

Torrence qui avait la bouche ouverte comme pour tenter encore d'avaler un peu d'oxygène, de vivre quand même. Et Maigret, qui ne pouvait pas pleurer, se sentait malade, inquiet, avec un poids sur les épaules, un écœurement dans la poitrine.

Il marcha à nouveau vers le téléphone, parla si bas qu'on dut lui faire répéter deux fois sa demande.

— La Préfecture… Oui… Allô !… La Préfecture… Qui est à l'appareil ?… Hein ?… Tarraud ?… Ecoutez, petit… Vous allez courir chez le chef… Oui, chez lui… Dites-lui… dites-lui de venir me rejoindre au Majestic… Tout de suite… Chambre… je ne sais pas le numéro, mais on le conduira… Hein ?… Non, rien d'autre…

» Allô… Qu'est-ce que vous dites ?… Non, je n'ai rien…

Il raccrocha, car son collègue le questionnait, trouvant sa voix étrange et l'ordre donné plus étrange encore.

Il resta un moment les bras ballants. Il évitait de regarder dans le coin où était étendu Torrence. Il aperçut son image dans un miroir et constata que le sang avait transpercé la serviette. Alors, à grand-peine, il retira son veston.

Quand le directeur du Service des recherches frappa à la porte, une heure plus tard, en compagnie d'un employé de l'hôtel qui le pilotait, il vit la silhouette de Maigret se profiler dans le mince entrebâillement de l'huis.

— Pouvez aller ! dit le commissaire d'une voix sourde à l'employé.

Et il n'ouvrit que quand l'homme eut disparu. Alors seulement, le

directeur constata que Maigret avait le torse nu. La porte de la salle de bains était béante. Sur le sol, il y avait des flaques d'eau rougie.

— Fermez vite, fit le commissaire, sans souci de hiérarchie.

Il avait une plaie très longue, tuméfiée, au côté droit de La poitrine. Ses bretelles pendaient sur ses cuisses.

Il désigna de la tête le coin où était Torrence, mit un doigt sur ses lèvres.

— Chut !…

Alors, le directeur fut secoué d'un frisson. Soudain agité, Il questionna :

— Mort ?

La tête de Maigret retomba.

— Vous voulez me donner un coup de main, chef ?… murmura-t-il d'un ton morne.

— Mais… vous… C'est très grave…

— Chut !… La balle est sortie, c'est le principal !… Aidez-moi à serrer tout cela dans la nappe…

Il avait posé la vaisselle par terre, coupé la nappe en deux.

— La bande du Letton… expliqua-t-il. Ils m'ont raté… Mais ils n'ont pas raté Torrence…

— Vous avez désinfecté la plaie ?

— Avec du savon, puis avec de la teinture d'iode, oui…

— Vous croyez que ?…

— Cela suffit pour le moment !… Une aiguille, chef !… Ils l'ont tué avec une aiguille, après l'avoir endormi…

Ce n'était plus le même homme. On avait l'impression de le voir, de l'entendre à travers un rideau de tulle qui feutrait les images et les sons.

— Passez-moi ma chemise…

Une voix neutre. Des mouvements mesurés, imprécis. Un visage sans expression.

— Il fallait que vous veniez… Du moment qu'il s'agit d'un de nous… Sans compter que je voudrais qu'on ne fasse pas de bruit… Qu'on vienne le chercher tout à l'heure… Pas un mot dans les journaux… Vous avez confiance en moi, n'est-ce pas, chef ?

Il avait quand même un tremblement imperceptible dans la gorge. Cela affecta son interlocuteur, qui lui prit la main.

— Voyons, Maigret !… Qu'est-ce que vous avez ?…

— Rien… Je suis calme, je vous jure… Je crois bien que je n'ai jamais été aussi calme… Mais, maintenant, c'est une affaire entre eux et moi… Vous comprenez !…

Le directeur l'aida à passer son gilet, son veston. Maigret apparut déformé par le pansement qui épaississait sa taille, enlevait la précision de ses lignes, si bien qu'il semblait avoir des bourrelets de

graisse.

Il se regarda dans un miroir et esquissa une grimace ironique. Il sentait parfaitement la mollesse de son attitude. Ce n'était plus le bloc dur, tout d'une pièce, formidable, qu'il aimait camper devant ses adversaires.

Le visage, pâle avec des traînées rouges, paraissait boursouflé, et on distinguait des poches naissantes sous les yeux.

— Merci, chef… Vous croyez que, pour ce qui est de Torrence, ce soit possible ?

— D'éviter la publicité, oui… Je vais avertir le Parquet… Je verrai personnellement le procureur.

— Bon ! Moi, je me mets au travail…

Il dit cela en arrangeant un peu ses cheveux défaits. Puis il marcha vers le corps de Torrence, hésita, demanda à son compagnon :

— Je peux lui fermer les yeux, hein ?… Je pense qu'il aimerait que ce soit moi…

Ses doigts frémissaient. Il les laissa un bon moment sur les paupières du mort comme une caresse. Le directeur, plus nerveux, supplia :

— Maigret !…

Le commissaire se leva, jeta un dernier coup d'œil autour de lui.

— Au revoir, chef… Qu'on ne dise pas à ma femme que je suis blessé…

Sa silhouette remplit un instant tout l'encadrement de la porte. Le directeur du Service des recherches faillit le rappeler, car il l'inquiétait.

Pendant la guerre, des compagnons d'armes lui avaient dit ainsi au revoir, avec ce même calme, cette même douceur irréelle, avant de monter à l'assaut.

Et ceux-là n'étaient jamais revenus !

IX

Le « tueur »

Les bandes internationales, spécialisées dans la haute escroquerie, tuent rarement.

En principe, on peut même poser qu'elles ne tuent pas, du moins ceux qu'elles ont décidé de délester de quelques millions. Elles emploient pour le vol des méthodes plus scientifiques, et la plupart de leurs affiliés sont des gentlemen dont les poches ne contiennent pas d'arme.

Mais il leur arrive de tuer pour leurs règlements de compte. Chaque année, un ou deux crimes impossibles à éclaircir sont commis quelque part. Le plus souvent, la victime n'est pas identifiée et on l'enterre sous un nom que l'on sait faux.

Il s'agit dans ce cas soit d'un traître, soit d'un homme que l'alcool rend loquace et qui a commis des imprudences, soit d'un comparse dont l'ambition menace les situations acquises.

En Amérique, pays de la standardisation, ces exécutions ne sont jamais l'œuvre d'un membre de la bande. On fait appel à des spécialistes, à des « tueurs », comme on les appelle, qui, à l'instar des bourreaux officiels, possèdent leurs aides et leur tarif.

En Europe, il en a parfois été de même et, entre autres, la fameuse bande des Polonais, dont les chefs ont fini sur l'échafaud, fut plusieurs fois mise à contribution par des malfaiteurs d'un autre rang désireux de ne pas se souiller les mains de sang.

Maigret savait cela lorsqu'il descendit l'escalier et se dirigea vers le bureau du Majestic.

— Quand un voyageur sonne pour un repas, où va sa communication ? Questionna-t-il.

— A un maître d'hôtel spécial, affecté au service des appartements.

— La nuit aussi ?

— Pardon ! Après neuf heures du soir, il y a un employé de nuit.

— Qui se trouve ?

— Au sous-sol.

— Faites-moi conduire !

Il pénétra à nouveau dans les dessous de cette ruche de luxe conçue pour un millier de voyageurs. Il trouva un employé installé devant un standard, dans un local attenant aux cuisines. Un registre était devant lui. C'était l'heure calme.

— Est-ce que le brigadier Torrence vous a sonné entre neuf heures et deux heures du matin ?

— Torrence ?

— L'agent installé dans le cabinet bleu, à côté du 3… expliqua en termes professionnels l'employé du bureau.

— Il n'a pas appelé.

— Et personne n'est monté là-haut ?

Le raisonnement était élémentaire. Torrence avait été attaqué dans la chambre même, par quelqu'un qui y était par conséquent entré. Pour lui poser le bâillon, l'assassin avait dû passer derrière sa victime. Et Torrence ne s'était pas méfié.

Un garçon de l'hôtel seul remplissait ces conditions, soit qu'il eût été appelé par l'inspecteur, soit qu'il se fût présenté de lui-même pour desservir.

Maigret, sans s'émouvoir, posa sa question autrement.

— Quel membre du personnel a quitté son service avant l'heure ?

Le standardiste s'étonna.

— Comment le savez-vous ? C'est un hasard… Pepito a reçu un coup de téléphone lui annonçant que son frère était malade…

— A quelle heure ?

— Dix heures environ…

— Où était-il à ce moment ?

— Là-haut.

— A quel appareil a-t-il reçu la communication ?

On téléphona au poste central. Le préposé affirma qu'il n'avait donné aucune communication à Pepito.

Cela allait vite ! Et pourtant, Maigret restait placide et morne.

— Sa fiche ?… Car vous devez avoir une fiche…

— Pas une fiche à proprement parler… Du moins pas pour ce que nous appelons le personnel de salle, qui change souvent.

Il fallut gagner le secrétariat, où il n'y avait personne à cette heure. Maigret fit néanmoins ouvrir les livres, trouva ce qu'il cherchait :

Pepito Moretto, Hôtel Beauséjour, 3, rue des Batignolles. Entré le…

— Demandez-moi l'Hôtel Beauséjour au téléphone.

Pendant ce temps, il questionnait un autre employé, apprenait que Pepito Moretto était entré au Majestic, recommandé par un maître d'hôtel italien, trois jours avant les Mortimer-Levingston. On n'avait rien à lui reprocher au sujet du service : Il avait d'abord été affecté à la « salle », puis, sur sa demande, il avait « fait les appartements ».

L'Hôtel Beauséjour était au bout du fil.

— Allô !… Voulez-vous m'appeler Pepito Moretto ?… Allô !… Vous dites ?… Avec ses bagages ?… Trois heures du matin ?… Merci !

Allô !… Un mot encore… Il recevait son courrier chez vous ?… Jamais de lettres ?… Merci !… C'est tout.

Et Maigret raccrocha avec son même calme anormal.

— Quelle heure ? demanda-t-il.

— Cinq heures dix…

— Faites avancer un taxi.

Il donna au chauffeur l'adresse du Pickwick's-Bar.

— Vous savez que c'est fermé à quatre heures ?

Peu importe !

La voiture s'arrêta en face du cabaret, dont les volets étaient baissés. Sous la porte filtrait de la lumière. Maigret n'Ignorait pas que, dans la plupart des établissements de nuit, le personnel, parfois composé de quarante hommes et plus, a l'habitude de souper avant de s'en aller.

Le repas a lieu dans la salle que les clients viennent de quitter, tandis qu'on balaie déjà les serpentins et que les femmes de ménage se mettent au travail.

Néanmoins, il ne sonna pas au Pickwick's. Il tourna le dos au cabaret, avisa un bureau de tabac, au coin de la rue Fontaine, où ceux qui travaillent dans les boîtes de nuit ont coutume de se retrouver, soit pendant la soirée, entre deux airs de jazz, soit après.

Le bistrot était encore ouvert. Quand Maigret entra, trois hommes, accoudés au comptoir, buvaient du café arrosé et s'entretenaient de leurs affaires.

— Pepito n'est pas ici ?

— Il y a longtemps qu'il est parti ! répliqua le patron. Le commissaire constata qu'un des clients qui, peut-être, le reconnaissait, faisait signe au cafetier de se taire.

— J'avais rendez-vous avec lui à deux heures… reprit-il.

— Il était là…

— Je sais !… Je lui ai fait dire quelque chose par un danseur d'en face.

— José ?…

— C'est cela. Il a dû annoncer à Pepito que je n'étais pas libre.

José est venu, en effet… Je crois qu'ils ont causé…

Le consommateur qui avait adressé des signes au patron tambourinait du bout des doigts sur le comptoir. Il était pâle de rage, car les quelques phrases échappées au bistrot suffisaient à expliquer les événements.

A dix heures du soir, ou un peu avant dix heures, Pepito assassinait Torrence au Majestic.

Il devait posséder des instructions minutieuses, car il quittait aussitôt son service, en prétextant un coup de téléphone de son frère,

pour gagner le bar du coin de la rue Fontaine et là, il attendait.

A certain moment, le danseur qu'on venait d'appeler José traversait la rue et lui transmettait un message qu'il était enfantin de deviner : tirer sur Maigret dès qu'il sortirait du Pickwick's.

Autrement dit, en quelques heures, deux crimes. Et les deux seuls personnages dangereux pour la bande du Letton étaient supprimés !

Pepito tire, s'enfuit. Son rôle est terminé. Il n'a pas été vu. Il peut donc aller chercher sa valise à l'Hôtel Beauséjour…

Maigret paya sa consommation, sortit, se retourna et vit les trois consommateurs qui bombardaient le patron de reproches.

Il frappa à la porte du Pickwick's-Bar, qu'une femme de ménage ouvrit.

Comme il l'avait pensé, le personnel soupait, installé le long des tables mises bout à bout, On voyait des restes de poulet, de perdreau, d'entremets, tout ce que la clientèle n'avait pas consommé Trente têtes se tournèrent vers le commissaire.

— Il y a longtemps que José est parti ?

— Bien sûr !… Tout de suite après que…

Mais le chef du personnel reconnut le commissaire qu'il avait servi lui-même, donna un coup de coude à celui qui parlait.

Maigret ne joua pas la comédie.

— Son adresse ! Et exacte, hein ! Sinon, il vous en cuira…

— Je ne sais pas… Le patron seul…

— Où est-il ?

— Dans sa propriété, à La Varenne.

— Passez-moi le registre.

— Mais…

— Silence !

On feignit de chercher dans les tiroirs d'un petit bureau Installé derrière l'estrade de l'orchestre. Maigret bouscula ceux qui s'agitaient ainsi, trouva aussitôt le registre où il lut :

José Latourie, 71, rue Lepic.

Il sortit comme il était entré, lourdement, tandis que les garçons, peu rassurés, se remettaient à manger.

Il était à deux pas de la rue Lepic. Mais le 71 est assez haut dans la rue en pente. Il dut s'arrêter deux fois parce que le souffle lui manquait.

Il se trouva enfin à la porte d'un meublé dans le genre de l'Hôtel Beauséjour, mais en plus sordide, et sonna. L'huis s'ouvrit automatiquement. Il frappa à un œil-de-bœuf et un garçon de nuit finit par émerger de son lit.

— José Latourie ?

Le valet consulta le tableau installé à la tête de son lit de camp.

— Pas rentré ! Sa clé est ici…

— Donnez ! Police…

— Mais…

— Vite !…

Le fait est que, cette nuit-là, personne ne lui résista. Et pourtant il n'avait pas sa sévérité ni sa raideur habituelles. Mais peut-être sentait-on confusément que c'était pis ?

— Quel étage ?

— Quatrième !

La chambre, longue, étroite, sentait le renfermé. Le lit était défait. José, comme la plupart de ses pareils, avait dû rester couché jusqu'à quatre heures de l'après-midi, heure après laquelle les hôteliers refusent de faire les chambres.

Un vieux pyjama, usé au col et aux coudes, était jeté sur les draps. Par terre, une paire d'escarpins qui, contrefort cassé, semelle trouée, servaient de pantoufles.

Dans un sac de voyage, en imitation cuir, il n'y avait que des vieux journaux et un pantalon noir rapiécé.

Au-dessus de la toilette, un pain de savon, un onguent en pot, des cachets d'aspirine et un tube de véronal.

Par terre, un bout de papier roulé en boule, que Maigret ramassa, déplia avec soin. Il n'eut besoin que de l'approcher de ses narines pour reconnaître qu'il avait contenu de l'héroïne.

Un quart d'heure plus tard, le commissaire, qui avait fouillé partout, avisait un trou dans le reps de l'unique fauteuil, y glissait le doigt et, l'un après l'autre, retirait onze paquets de la même drogue, d'un gramme chacun.

Il les mit dans son portefeuille, descendit l'escalier. Place Blanche, il accosta un agent, lui donna des instructions, et le sergent de ville alla se camper à proximité du 71.

Maigret se souvenait du jeune homme aux cheveux noirs : un gigolo mal portant, aux yeux sans assurance, qui, d'émotion, avait heurté sa table en passant près de lui lorsqu'il était revenu de son rendez-vous avec Moretto.

Il n'avait pas osé rentrer chez lui, le coup fait, préférant abandonner ses trois frusques et les onze petits sachets qui représentaient pourtant, au prix du détail, un bon millier de francs.

Celui-là se ferait pincer un jour ou l'autre, car il manquait de cran et il devait être talonné par la peur.

Pepito possédait un autre sang-froid. Peut-être, lui, attendait-il dans une gare le départ du premier train. Peut-être s'était-il enfoncé dans la banlieue ou, plus simplement, avait-il changé de quartier et d'hôtel.

Maigret héla un taxi, faillit donner l'adresse du Majestic. Mais il

calcula que là-bas cela ne devait pas être terminé Autrement dit, Torrence était encore dans la chambre.

— Quai des Orfèvres…

Il comprit, en passant près de Jean, que celui-ci était déjà au courant, et il détourna la tête comme un coupable.

Il ne s'occupa pas de son feu. Il ne retira ni son veston, ni son faux col.

Pendant deux heures, il resta immobile, les coudes sur le bureau, et il faisait jour quand il songea à lire un papier qui avait dû y être déposé au cours de la nuit.

Au commissaire Maigret. Urgence.

Un homme en habit a pénétré vers onze heures et demie à l'Hôtel du Roi-de-Sicile et y est resté dix minutes. Reparti en limousine. Le Russe n'est pas sorti.

Maigret ne broncha pas. Et les nouvelles arrivèrent toutes à la fois. Ce fut d'abord un coup de téléphone du commissariat du quartier Courcelles.

— Un nommé José Latourie, danseur mondain, a été trouvé mort près de la grille du parc Monceau. Il porte les traces de trois coups de couteau. Son portefeuille ne lui a pas été volé. On ignore quand et dans quelles circonstances le crime a été commis.

Maigret ne l'ignorait pas, lui ! Il imagina aussitôt Pepito Moretto derrière le jeune homme, à sa sortie du Pickwick's, le trouvant trop ému et capable de se trahir, l'assassinant sans même se donner la peine de lui enlever son portefeuille, et ses pièces d'identité, peut-être par défi ?

— Vous croyez, par lui, remonter jusqu'à nous ? Le voici ! Semblait-il dire.

Huit heures et demie. Au téléphone, la voix du gérant du Majestic.

— Allo !… Le commissaire Maigret ?… C'est incroyable, inouï !… Il y a quelques minutes, le 17 a sonné… Le 17 !… Vous vous souvenez ?… Celui qui…

— Oswald Oppenheim, oui… Eh bien ?

— J'ai envoyé un garçon… Oppenheim, couché comme si rien ne s'était passé, a réclamé son petit déjeuner…

X

Le retour d'Oswald Oppenheim

Maigret était resté deux heures immobile. Quand il voulut se lever, il put à peine remuer les bras et il dut sonner Jean pour l'aider à passer son manteau.

— Fais-moi avancer un taxi…

Quelques minutes plus tard, il pénétrait chez le Dr Lecourbe, rue Monsieur-le-Prince. Six clients attendaient dans l'antichambre, mais on lui fit faire un détour à travers l'appartement et, dès que le cabinet de consultation fut libre, il y fut reçu.

Il n'en sortit qu'une heure après. Son torse était devenu plus raide. Le cerne de ses yeux était si profond que le regard en était changé, comme si Maigret eût été maquillé.

— Rue du Roi-de-Sicile ! Je vous arrêterai…

De loin, il vit ses deux inspecteurs qui faisaient les cent pas en face de l'hôtel. Il descendit de voiture, les rejoignit.

— Pas sorti ?

— Non… Un de nous deux est toujours resté en faction…

— Qui a quitté l'hôtel ?

— Un petit vieux tout cassé, puis deux jeunes gens, puis une femme d'une trentaine d'années…

Maigret haussa les épaules, soupira :

— Le vieillard avait de la barbe ?

— Oui…

Il les quitta sans mot dire, gravit l'escalier étroit et passa devant la loge. Un peu plus tard, il secouait la porte de la chambre 32 : Une voix de femme lui répondit en une langue inconnue. La porte céda et il vit Anna Gorskine, demi-nue, qui sortait du lit.

— Ton amant ? Questionna-t-il.

Il parlait du bout des dents, en homme pressé, sans se donner la peine d'inspecter les lieux.

Anna Gorskine cria :

— Sortez !… vous n'avez pas le droit…

Mais, flegmatique, il ramassa sur le plancher le trench-coat qu'il connaissait. Il semblait chercher autre chose. Il avisa au pied du lit le pantalon grisâtre de Fédor Yourovitch.

Par contre, il n'y avait pas de chaussures d'homme dans la chambre.

La juive, qui était en train de passer son peignoir, braquait sur lui son regard rageur.

— Vous croyez que, parce que nous sommes étrangers…

Il ne lui donna pas le temps de laisser éclater sa colère. Il sortit, tranquillement, referma la porte qu'elle rouvrit alors qu'il n'avait pas encore descendu un étage. Sur le palier, elle se contenta de haleter, sans prononcer une parole. Penchée sur la rampe, elle le suivit des yeux et soudain, n'y tenant plus, éprouvant le besoin lancinant de faire quand même quelque chose, elle cracha.

La salive tomba avec un bruit mat à quelques centimètres du commissaire.

L'inspecteur Dufour le questionna.

— Eh bien ?…

— Tu surveilleras la femme… Celle-là ne pourra pas se déguiser en vieillard…

— Voulez-vous dire que… ?

Mais non ! Il ne voulait rien dire ! Il n'avait pas l'esprit à entreprendre une discussion. Il remonta dans son taxi.

— Au Majestic…

L'inspecteur, navré, humilié, le regardait partir.

— Fais ton possible ! lui cria Maigret.

Il n'avait pas envie non plus de peiner son collègue. Si celui-ci s'était laissé rouler, ce n'était pas par sa faute. Est-ce que Maigret, lui, n'avait pas laissé tuer Torrence ?

Le gérant l'attendait sur le seuil, ce qui était une attitude toute nouvelle.

— Enfin !… Vous comprenez… Je ne sais plus ce que je dois faire… On est venu chercher votre… votre ami… On m'a affirmé que les journaux ne diront rien… Mais l'autre est là… Il est là !…

— Personne ne l'a vu rentrer ?

— Personne !… C'est justement ce qui… Ecoutez !… Comme je vous l'ai dit au téléphone, il a sonné… Quand le garçon s'est présenté, il lui a commandé son café… Il était au lit…

— Mortimer ?…

— Vous croyez qu'il y a un rapport ?… Ce n'est pas possible !… C'est un homme connu… Des ministres, des banquiers lui ont rendu visite ici même…

— Que fait Oppenheim ?…

— Il vient de prendre un bain… Je crois qu'il s'habille…

— Et Mortimer ?

— Les Mortimer n'ont pas encore sonné… Ils dorment…

— Donnez-moi le signalement de Pepito Moretto…

— Oui… On m'a raconté… Personnellement, je ne l'ai jamais vu… Je veux dire remarqué… Nous avons tant de personnel !… Mais je me suis informé… Un petit homme, brun de peau, noir de poil,

râblé, qui passait des journées sans rien dire…

Maigret transcrivit sur une feuille volante, la glissa dans une enveloppe et mit l'adresse de son chef. Avec les empreintes digitales, qui avaient été relevées sans aucun doute dans la chambre où Torrence était mort, cela devait suffire.

— Faites porter ceci à la Préfecture…

— Oui, monsieur le commissaire…

Le gérant devenait suave, car il sentait que les événements menaçaient de prendre des proportions désastreuses.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

Mais le commissaire s'éloignait déjà, gauche et maladroit, se campait au milieu du hall, comme les visiteurs dans les églises historiques où ils essaient de deviner, sans l'aide du sacristain, ce qu'il y a de curieux.

Il y avait un rayon de soleil, et le hall du Majestic en était tout doré.

A neuf heures du matin, ce hall était presque désert. De rares voyageurs prenaient leur petit déjeuner à des tables isolées, tout en lisant les journaux.

Maigret finit par se laisser tomber dans un fauteuil de rotin, près du jet d'eau qui, pour une raison ou pour une autre, ne fonctionnait pas ce jour-là. Les poissons rouges, dans la vasque de céramique, restaient obstinément immobiles, et leur bouche seule s'ouvrait et se refermait à vide.

Cela rappela au commissaire la bouche ouverte de Torrence. Il dut en être fort impressionné, car il s'agita longtemps avant de trouver une pose qui le satisfît.

Des domestiques clairsemés circulaient. Maigret les suivait des yeux, sachant qu'une balle pouvait partir à tout instant.

La partie engagée en arrivait à ce degré d'urgence.

Que Maigret eût découvert l'identité d'Oppenheim, alias Pietr-le-Letton, cela ne tirait pas à conséquence et le policier ne risquait pas grand-chose.

Le Letton se cachait à peine, bravait la Sûreté, sûr qu'elle n'avait aucune charge contre lui.

La preuve en était fournie par ce chapelet de télégrammes qui suivait étroitement sa piste, de Cracovie à Brême, de Brême à Amsterdam, d'Amsterdam à Bruxelles et à Paris.

Mais, il y avait alors le mort de l'Etoile-du-Nord ! Il y avait surtout une découverte de Maigret : celle de relations d'une nature inattendue entre le Letton et Mortimer-Levingston. Et cette découverte-là était capitale !

Pietr était un bandit qui s'avouait bandit et qui se contentait de

dire à la police internationale :

— Essayez de me prendre sur le fait !

Mortimer était, pour le monde entier, un honnête homme ! Deux êtres étaient susceptibles d'avoir deviné les liens Pietr-Mortimer.

Et le même soir Torrence était exécuté ! Maigret essuyait le feu d'un revolver, rue Fontaine !

Un troisième personnage, désemparé, et qui ne savait sans doute presque rien, mais pouvait servir de base à une nouvelle enquête, était supprimé : José Latourie, danseur mondain.

Or, Mortimer et le Letton, confiants sans doute dans cette triple exécution, avaient repris leur place. Ils étaient là-haut, dans leurs appartements de grand luxe, commandaient par téléphone à toute la domesticité d'un palace, prenaient leur bain, déjeunaient, s'habillaient.

Maigret, tout seul, les attendait, mal d'aplomb dans un fauteuil de rotin, un côté de la poitrine raide et lancinant, le bras droit presque immobilisé par une douleur sourde.

Il avait le pouvoir de les arrêter. Mais il savait que cela ne servirait de rien. A la rigueur trouverait-on des témoignages contre Pietr-le-Letton, dit Fédor Yourovitch, dit Oswald Oppenheim, et qui devait avoir porté bien d'autres noms encore, y compris peut-être celui d'Olaf Swaan.

Mais contre Mortimer-Levingston, milliardaire américain ? Une heure après son arrestation, l'ambassade des Etats-Unis protesterait ! Les banques françaises, les sociétés financières et industrielles dont il était l'administrateur mettraient des hommes politiques en mouvement.

Quelle preuve ? Quel indice ? Qu'il avait disparu pendant quelques heures à la suite du Letton ?

Qu'il avait soupé au Pickwick's et que sa femme avait dansé avec José Latourie ?

Qu'un inspecteur de police l'avait vu pénétrer dans un sordide hôtel à l'enseigne du Roi-de-Sicile ?

Tout cela serait réduit en miettes ! Il faudrait présenter des excuses, voire, pour donner satisfaction aux Etats-Unis, prendre des mesures, limoger Maigret, tout au moins en apparence.

Torrence était mort !

Il avait dû traverser ce même hall, sur une civière, aux premières lueurs de l'aube. A moins que, soucieux de ne pas imposer un spectacle pénible à quelque client matinal, le gérant eût obtenu que le transport se fît par les dégagements de service !

C'était probable ! Les corridors étroits, les escaliers en colimaçon, où la civière s'était cognée aux barreaux…

Téléphone, derrière le comptoir d'acajou. Allées et venues. Ordres

précipités.

Le gérant s'approcha.

— Mrs Mortimer-Levingston s'en va… On sonne à l'instant, de là-haut, pour faire chercher sa malle… La voiture est arrivée…

Maigret eut un pâle sourire.

— Quel train ? demanda-t-il.

— Elle prend l'avion de Berlin, au Bourget…

Il n'avait pas fini qu'elle apparaissait, vêtue d'un manteau de voyage grisâtre, un sac en crocodile à la main. Elle marchait vite. Arrivée devant la porte tournante, pourtant, elle ne put s'empêcher de se retourner.

Pour qu'elle le vît bien, Maigret se leva avec effort. Il fut certain qu'elle se mordait les lèvres, sortait avec plus de précipitation, gesticulait en donnant ses ordres au chauffeur.

On appelait le gérant ailleurs. Le commissaire se trouva seul, debout devant la fontaine qui se mit soudain à fonctionner. On devait déclencher le jet d'eau à heure fixe.

Il était dix heures.

Il eut encore un sourire, pour lui-même, se rassit lourdement, mais avec précaution, car au moindre mouvement sa blessure, qui devenait de plus en plus sensible, le faisait souffrir.

— On éloigne les faibles…

Car c'était bien cela ! Après José Latourie, qu'on jugeait trop peu solide et qu'on avait écarté du combat avec trois coups de couteau dans la poitrine, on éloignait Mrs Mortimer, impressionnable, elle aussi. On l'envoyait à Berlin ! C'était un traitement de faveur !

Restaient les forts : Pietr-le-Letton, qui n'en finissait pas de s'habiller, Mortimer-Levingston, qui ne devait rien avoir perdu de son air aristocratique, et Pepito Moretto, le « tueur » de la bande.

L'un et l'autre, reliés par des fils invisibles, se préparaient.

L'ennemi était là, au milieu d'eux, au centre du hall qui commençait à s'animer, immobile dans un fauteuil d'osier, les jambes allongées, recevant au visage la poussière d'eau de la fontaine qui émettait un petit bruit flûté.

La cage d'un ascenseur s'immobilisa.

Pietr-le-Letton, le premier, parut, vêtu d'un prestigieux complet cannelle, un « Henry Clay » aux lèvres.

Il était chez lui. Il payait pour cela. Désinvolte, sûr de lui, il erra dans le hall, s'arrêta de-ci, de-là, en face des vitrines que les grandes maisons de commerce installent dans les hôtels de luxe, se fit donner du feu par un chasseur, examina un tableau annonçant le dernier cours des monnaies étrangères, se campa, à moins de trois mètres de Maigret, devant la fontaine, l'œil rivé aux poissons rouges qui

semblaient artificiels, lança enfin d'un coup d'ongle la cendre de son cigare dans la vasque et s'en fut vers le salon de lecture.

XI

La journée des allées et venues

Pietr-le-Letton parcourut quelques journaux des yeux, accorda plus d'attention qu'aux autres au Revaler Bote, une feuille estonienne dont il n'y avait au Majestic qu'un vieux numéro, vraisemblablement oublié par un voyageur.

Un peu avant onze heures, il alluma un nouveau cigare, traversa le hall, envoya le chasseur lui chercher son chapeau.

Grâce au soleil qui baignait toute une moitié des Champs-Elysées, il faisait assez doux.

Le Letton sortit sans pardessus, un feutre gris sur la tête, monta jusqu'à l'Etoile à pas lents, en homme qui ne songe qu'à prendre l'air.

Maigret le suivait à brève distance, sans essayer de se cacher. Son pansement, qui le gênait dans ses mouvements, lui faisait apprécier assez peu cette promenade.

Au coin de la rue de Berry, il entendit un léger sifflement à quelques pas de lui, n'y prit pas garde. Le sifflement recommença. Alors il se retourna et vit l'inspecteur Dufour, qui se livrait à toute une pantomime mystérieuse pour faire comprendre à son chef qu'il avait quelque chose à lui dire.

L'inspecteur se tenait dans la rue de Berry, feignait d'être plongé dans la contemplation de la vitrine d'une pharmacie, si bien que ses gestes semblaient s'adresser à une tête de femme en cire dont une joue était soigneusement couverte d'eczéma.

— Avance !… Allons ! Vite…

Dufour en fut à la fois peiné et indigné. Il y avait une heure qu'il rôdait aux alentours du Majestic, en déployant les ruses les plus savantes, et voilà que le commissaire lui commandait de se montrer tout de go !

— Que se passe-t-il ?

— C'est la juive…

— Sortie ?

— Elle est ici… Et, puisque vous m'avez obligé à m'avancer, elle nous voit, à l'instant même…

Maigret regarda autour de lui.

— Où ça ?

— Au Select… Elle s'est installée à l'intérieur… Mais tenez ! Le rideau bouge…

— Continue à surveiller…

— Sans me cacher ?

— Va prendre l'apéritif à la table voisine de la sienne, si cela t'amuse.

Car, au point où en était la lutte, il eût été inutile de faire des cachotteries. Maigret reprit sa marche, retrouva deux cents mètres plus loin le Letton, qui n'avait pas tenté de profiter de cet entretien pour échapper à sa surveillance.

Et pourquoi y échapper ? La partie se jouait sur nouveau terrain. Les adversaires se voyaient. Les cartes étaient à peu près toutes abattues.

Pietr parcourut deux fois le chemin de l'Etoile au Rond-point, et à la fin Maigret connaissait sa silhouette dans ses moindres détails, en avait saisi à fond le caractère.

Cette silhouette était fine, nerveuse, plus racée, au fond, que celle d'un Mortimer, mais racée à la façon des hommes du Nord.

Le commissaire en avait étudié quelques-uns de cette trempe-là, tous des intellectuels. Et ceux qu'il avait fréquentés, au Quartier latin, lors d'études de médecine inachevées, avaient dérouté le Latin qu'il était.

Il se souvenait de l'un d'eux, entre autres, un Polonais maigre et blond, aux cheveux déjà rares à vingt-deux ans, dont la mère, dans son pays, était femme de ménage, et qui, sept ans durant, suivit les cours de la Sorbonne, sans chaussettes aux pieds, mangeant en tout et pour tout un morceau de pain et un œuf chaque jour.

Il ne pouvait pas acheter les cours écrits et force lui était d'étudier dans les bibliothèques publiques.

Il ne connaissait rien de Paris, ni des femmes, ni du caractère français Mais ses études étaient à peine terminées qu'on lui offrait une chaire importante à Varsovie. Cinq ans plus tard, Maigret le voyait revenir à Paris, aussi sec, aussi froid, parmi une délégation de savants étrangers, et il dînait à l'Elysée.

Le commissaire en avait connu d'autres. Tous n'étaient pas de même valeur. Mais presque tous étonnaient par le nombre et la diversité des choses qu'ils voulaient apprendre, qu'ils apprenaient.

Etudier pour étudier ! Comme ce professeur d'une Université belge connaissant tous les dialectes d'Extrême-Orient (une quarantaine), mais n'ayant jamais mis les pieds en Asie et ne s'intéressant d'ailleurs pas aux peuples dont il disséquait le langage en dilettante.

Il y avait une volonté de cette qualité-là dans les yeux gris-vert du Letton. Néanmoins, au moment où on croyait pouvoir l'englober dans cette race d'intellectuels, on percevait d'autres éléments qui remettaient tout en question.

On devinait, en quelque sorte, l'ombre du Russe Fédor

Yourovitch, le vagabond en trench-coat, qui venait se superposer à la silhouette précise du client du Majestic.

Qu'ils ne finissent qu'un seul et même homme, c'était une certitude morale, et déjà presque une certitude matérielle.

Le soir de son arrivée, Pietr disparaissait. Le lendemain matin, Maigret le retrouvait à Fécamp sous les traits de Fédor Yourovitch.

Il rentrait rue du Roi-de-Sicile. Quelques heures plus tard, Mortimer pénétrait dans le meublé. Plusieurs personnes en sortaient ensuite, dont un vieillard barbu.

Et le matin Pietr-le-Letton avait repris sa place au Majestic.

Le plus étonnant, c'est qu'à part une ressemblance physique assez frappante, il n'y avait aucun caractère commun entre ces deux incarnations.

Fédor Yourovitch était bien un vagabond slave, un déclassé nostalgique et forcené. Aucune fausse note. Aucune faute lorsque, par exemple, il s'accoudait au comptoir dans le bouge de Fécamp.

Pas une paille, par contre, dans le personnage du Letton qui, lui, était un intellectuel racé des pieds à la tête, dans la façon dont il demandait du feu à un chasseur ou portait son feutre gris de première marque anglaise, dans la désinvolture qu'il apportait à humer l'air ensoleillé des Champs-Elysées et à regarder un étalage.

Une perfection qui n'était pas seulement de surface ! Maigret avait joué des rôles, lui aussi. Si la police se grime et se travestit moins souvent qu'on le pense, c'est néanmoins parfois une nécessité.

Or, Maigret, maquillé, restait Maigret dans quelques traits de sa personne, dans un regard ou dans un tic.

Maigret en gros marchand de bestiaux, par exemple (c'était arrivé, et il avait réussi) jouait le marchand de bestiaux. Mais il ne l'était pas. Le personnage était tout extérieur.

Pietr-Fédor était ou Pietr ou Fédor par l'intérieur.

Et l'impression du commissaire pouvait se résumer ainsi : il était à la fois l'un et l'autre, non seulement par le vêtement, mais par essence.

Il vivait alternativement ces deux vies si différentes, sans doute depuis longtemps, peut-être depuis toujours.

Ce n'étaient là que des idées décousues, qui assaillaient Maigret tandis qu'il allait à pas lents dans une atmosphère d'une légèreté savoureuse.

Soudain, pourtant, le personnage du Letton s'écailla.

Les circonstances qui amenèrent l'événement furent significatives. Il s'était arrêté à hauteur du Fouquet's et il commença même à traverser l'avenue avec l'intention évidente de prendre l'apéritif au bar de cet établissement de luxe.

Or, il se ravisa, reprit sa marche le long du trottoir et brusquement, pressant le pas, s'engagea dans la rue Washington.

Il y a là un bistrot comme on en trouve au cœur des quartiers les plus riches, destiné aux chauffeurs de taxis et aux gens de maison. Pietr y pénétra. Le commissaire entra derrière lui, juste au moment où il commandait une imitation d'absinthe.

Il était debout devant le bar en fer à cheval qu'un garçon en tablier bleu épongeait de temps en temps d'un torchon sale. A sa gauche, un groupe de maçons poudreux. A sa droite, un encaisseur de la Compagnie du gaz.

Le Letton choquait, par sa correction, par le luxe raffiné des moindres détails de sa toilette.

On voyait briller sa petite moustache en brosse à dents, trop blonde, ses sourcils rares. Il regarda Maigret, non en face, mais par le truchement d'un miroir.

Et le commissaire perçut un frémissement des lèvres, un pincement imperceptible des narines.

Pietr dut s'observer. Il commença à boire lentement, mais bientôt il avalait d'un trait ce qui restait dans son verre, esquissait un geste du doigt qui signifiait :

— Remplissez !…

Maigret avait commandé un vermouth. Dans le bar exigu, il paraissait plus grand et plus massif qu'ailleurs.

Il ne quittait pas le Letton des yeux.

Et il vivait en quelque sorte deux scènes en même temps. Comme tout à l'heure, les images se superposaient. Le café sordide de Fécamp se glissait derrière le décor actuel. Pietr se dédoublait. Maigret le voyait à la fois en complet cachou et en gabardine usée.

— Plus souvent, j'te dis, que je m'laisserai arranger ! disait un des maçons en frappant le pied de son verre sur le comptoir.

Pietr buvait son troisième apéritif couleur d'opale, dont le policier reniflait le relent anisé.

Par le fait d'un mouvement de l'employé du gaz, les deux hommes se trouvèrent coude à coude ; à se toucher.

Maigret avait deux têtes de plus que son compagnon. Tous deux faisaient face à un miroir, et c'est dans son eau grise qu'ils se regardaient.

Ce fut par les yeux que le visage du Letton commença à se brouiller. Il fit claquer ses doigts secs et blancs en désignant son verre, se passa la main sur le front.

Et alors, peu à peu, il y eut comme un combat sur ses traits. Dans la glace, Maigret voyait tantôt le visage du voyageur du Majestic, tantôt la figure tourmentée de l'amant d'Anna Gorskine.

Mais cette figure ne surnageait jamais complètement. Elle était

refoulée par un travail désespéré des muscles. Seuls les yeux restaient les yeux du Russe.

La main gauche était accrochée au bord du zinc. Le corps oscillait.

Maigret tenta une expérience. Il avait en poche le portrait de Mme Swaan, qu'il avait retiré de l'album du photographe de Fécamp.

— Je vous dois ? demanda-t-il au garçon.

— Quarante-quatre sous…

Il feignit de fouiller son portefeuille, en fit tomber la photo qui s'étala dans une mare liquide, entre les rebords du comptoir.

Il ne s'en inquiéta pas, tendit une coupure de cinq francs. Mais son regard plongeait dans le miroir.

Le garçon, qui avait ramassé le portrait, se montrait navré, l'essuyait de son tablier.

Pietr-le-Letton étreignait son verre, les yeux durs, les traits immobiles.

Puis, tout à coup, il y eut un petit bruit inattendu, si net que le patron, occupé à la caisse, se retourna d'une seule pièce.

La main du Letton s'ouvrit, laissa glisser sur le comptoir les miettes du verre.

Il l'avait broyé, lentement. Une mince coupure, à son index, saignait.

Après avoir jeté un billet de cent francs devant lui, il sortit, sans regarder Maigret.

Maintenant, il marchait droit vers le Majestic. Aucune trace d'ivresse. Sa silhouette était la même qu'au départ, sa démarche aussi nette.

Maigret, obstiné, était sur ses talons. Comme il arrivait en vue de l'hôtel, il vit démarrer une voiture qu'il reconnut. C'était l'auto de l'Identité judiciaire, qui emportait les appareils destinés à prendre des photographies et à relever les empreintes digitales.

Cette rencontre l'arrêta dans son élan. Un moment, il perdit confiance, se sentit comme sans attache, sans point d'appui.

Il passait devant le Select. L'inspecteur Dufour, à travers la vitre, lui adressa un signe qui voulait être confidentiel, mais qui désignait nettement et pour tout le monde la table de la juive.

— Mortimer ? Questionna le commissaire en s'arrêtant au bureau de l'hôtel.

— Il vient de se faire conduire à l'ambassade des Etats-Unis, où il déjeune…

Pietr-le-Letton gagnait sa table, dans la salle à manger qui était vide.

— Vous déjeunez aussi ? demanda le gérant à Maigret.

— Vous mettrez mon couvert à sa table, oui.

L'autre en suffoqua.

— A sa… ? Cela ne se peut pas ! La salle est déserte et…

— J'ai dit à sa table.

Le gérant ne se tint pas pour battu, courut après le policier.

— Ecoutez ! Il provoquera sûrement un scandale… Je puis vous installer à une place d'où vous le verrez tout aussi bien.

— J'ai dit à sa table.

Ce fut alors, comme il errait dans le hall, qu'il s'aperçut qu'il était las. Une lassitude subtile, qui affectait tout son corps, tout son être même, chair et âme.

Il se laissa tomber dans le fauteuil d'osier du matin. Un couple composé d'une dame très mûre et d'un jeune homme trop soigné se leva aussitôt, et la femme prononça de façon à être entendue, tout en maniant nerveusement son face-à-main :

— Ces palaces deviennent impossibles… Regardez-moi ça…

Ça, c'était Maigret, qui ne sourit même pas !

XII

La juive au revolver

— Allo !… Hum… C'est vous, n'est-ce pas ?…

— Maigret, oui ! Soupira le commissaire, qui avait reconnu la voix de l'inspecteur Dufour.

— Chut !… En deux mots, patron… Allée lavabo… Sac sur la table… Approché… Contient revolver.

— Elle est toujours là ?

— Elle mange…

Dufour, dans la cabine téléphonique, devait avoir un air de conspirateur, esquisser des gestes cabalistiques et effrayés. Maigret raccrocha sans rien dire. Il n'avait pas le courage de répondre. Ces petits travers, qui le faisaient d'habitude sourire, lui donnaient comme une nausée.

Le gérant s'était résigné à dresser un couvert en face du Letton qui, déjà installé, avait demandé au maître d'hôtel :

— A qui est destinée cette place ?

— Je ne sais pas, monsieur. J'ai des ordres…

Et il n'avait pas insisté. Une famille anglaise, composée de cinq personnes, faisait irruption dans la salle à manger et lui enlevait un peu de sa froideur.

Maigret, laissant son chapeau et son lourd pardessus au vestiaire, traversa la pièce, marqua un temps d'arrêt avant de s'asseoir, esquissa même une ombre de salut.

Mais Pietr ne parut pas le voir. Les quatre ou cinq apéritifs qu'il avait bus étaient oubliés. Il était froid, correct, précis dans ses gestes.

Pas un instant, il ne trahit la moindre nervosité et le regard lointain, il donnait assez l'impression d'un ingénieur poursuivi par un problème technique.

Il buvait peu, mais il avait choisi un des meilleurs bourgognes des vingt dernières années.

Il mangeait légèrement : omelette aux herbes, escalope et crème fraîche.

Entre les plats, les deux mains posées devant lui, il attendait sans impatience, sans s'occuper de ce qui se passait autour de lui.

La salle à manger se remplissait.

— Votre moustache se décolle… fit soudain Maigret.

Il ne broncha pas ; quelques instants plus tard, il se contenta de passer négligemment deux doigts sur ses lèvres. C'était vrai, encore qu'à peine perceptible.

Le commissaire, dont le calme était fameux à la Préfecture, avait quelque peine à garder son sang-froid.

Et, le reste de l'après-midi, il devait être mis à rude épreuve.

Certes, il ne s'attendait pas à ce que le Letton, tenu à vue comme il l'était, risquât une démarche compromettante.

Mais n'y avait-il pas en lui, le matin, un commencement de débâcle ? Et ne pouvait-on pas espérer le pousser à bout, par la présence de cette silhouette toujours dressée, comme un écran inerte, entre lui et la lumière ?

Le Letton prit le café dans le hall, se fit apporter un léger manteau, descendit les Champs-Elysées et pénétra, un peu après deux heures, dans un cinéma du quartier.

A six heures, seulement, il en sortait, sans avoir adressé la parole à qui que ce fût, sans avoir écrit ou risqué le moindre geste équivoque.

Bien campé dans son fauteuil, il avait suivi avec attention les péripéties d'un film puéril.

S'il se fût retourné, tandis qu'il se dirigeait ensuite vers la place de l'Opéra, où il prit l'apéritif, il eût constaté que la silhouette de Maigret manquait de nerf.

Et peut-être eût-il senti que le commissaire commençait à douter de lui ?

C'était si vrai que, pendant les heures passées dans l'obscurité, face à un écran où s'agitaient des images qu'il n'essayait pas de distinguer, le policier n'avait cessé d'envisager l'éventualité d'une arrestation brusquée.

Mais il savait si bien ce qui l'attendait dans ce cas ! Aucune preuve matérielle précise ! Par contre, tout un jeu d'influences assaillant le juge d'instruction, le Parquet, voire le Ministère des affaires étrangères et celui de la justice !

Il marchait un peu voûté. Sa blessure lui faisait mal, et le bras droit se paralysait davantage. Or, le médecin lui avait recommandé avec instance :

— Si la douleur gagne du terrain, accourez sans perdre de temps ! C'est que la blessure s'infecte…

Et puis après ? Est-ce qu'il avait le loisir d'y penser ?

— « Regardez-moi ça !… » Avait dit le matin une cliente du Majestic.

Mon Dieu oui ! « Ça », c'était un policier, qui essayait d'empêcher des malfaiteurs d'envergure de continuer leurs exploits, et qui s'acharnait à venger un collègue assassiné dans ce même palace !

« Ça », c'était un homme qui ne se faisait pas habiller par un tailleur anglais, qui n'avait pas le temps de passer chaque matin chez la manucure et dont la femme, depuis trois jours, préparait en vain les repas, résignée, sans rien savoir.

« Ça », c'était un commissaire de première classe aux appointements de deux mille deux cents francs par mois qui, une affaire terminée, les assassins sous les verrous, devait s'attabler devant une feuille de papier, dresser la liste de ses frais, y épingler les reçus et pièces justificatives, puis se disputer avec le caissier !

Maigret ne possédait ni auto, ni millions, ni collaborateurs multiples. Et, s'il se permettait de disposer d'un agent ou deux, il lui fallait s'expliquer ensuite sur leur utilité.

Pietr-le-Letton, à trois pas de lui, payait son apéritif d'un billet de cinquante francs, sans reprendre la monnaie. C'était une manie ou un bluff ! Puis il pénétrait dans une chemiserie et, par jeu sans doute, passait une demi-heure à choisir douze cravates et trois robes de chambre, posait sa carte sur le comptoir et s'en allait, tandis qu'un vendeur impeccable s'empressait sur ses talons.

Décidément, la plaie devait s'envenimer. Parfois l'épaule tout entière était traversée de grands coups de dard et Maigret avait la poitrine malade, comme si l'estomac s'en fût mêlé.

Rue de la Paix, place Vendôme, faubourg Saint-Honoré ! Pietr-le-Letton se promenait…

Enfin le Majestic, dont les chasseurs se précipitèrent pour lui ouvrir la porte-tambour.

— Patron…

— Encore toi ?

C'était l'inspecteur Dufour, hésitant, l'œil anxieux, qui sortait de l'ombre.

— Ecoutez… Elle a disparu…

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— J'ai fait ce que j'ai pu, je vous jure ! Elle est sortie du Select. L'instant d'après, elle entrait au 52, dans une maison de couture. J'ai attendu une heure avant de questionner le portier. On ne l'a pas vue dans les salons du premier. Elle a tout simplement traversé l'immeuble, qui a une sortie rue de Berry…

— Ça va !

— Qu'est-ce que je dois faire ?

— Te reposer !

Dufour regarda le commissaire dans les yeux, puis détourna vivement la tête.

— Je vous jure que…

A sa grande stupeur, Maigret lui tapota l'épaule.

— Tu es un brave garçon, Dufour ! Ne t'en fais pas, mon vieux !…

Et il pénétra au Majestic, surprit la grimace du gérant, lui rendit un sourire.

— Le Letton ?

— Il vient de monter dans son appartement.

Maigret avisa un ascenseur.

— Second étage…

Il bourra sa pipe et constata soudain avec un nouveau sourire, un peu plus amer que le précédent, que, depuis plusieurs heures, il oubliait de fumer.

Devant la porte du 17, il n'eut pas une hésitation. Il frappa. Une voix lui cria d'entrer. Il le fit et referma la porte derrière lui.

Dans le salon, en dépit des radiateurs, il y avait un feu de bûches, allumé par mesure décorative. Le Letton, accoudé à la cheminée, poussait du pied un papier qui flambait, afin d'activer sa combustion.

Dès le premier coup d'œil, Maigret comprit qu'il était moins calme qu'auparavant, mais il eut assez d'empire sur lui-même pour ne pas laisser percer sa joie.

De sa grosse main, il saisit le dossier d'une minuscule chaise dorée qu'il transporta avec lui jusqu'à un mètre du foyer. Là, il la remit sur ses pieds frêles, s'assit à califourchon.

Est-ce parce qu'il avait à nouveau sa pipe aux dents ? Ou parce que tout son être réagissait après les heures d'abattement, de flottement plutôt qu'il venait de vivre ?

Toujours est-il qu'à ce moment il était plus solide que jamais. Il était deux fois Maigret, si l'on peut dire. Un bloc taillé dans du vieux chêne, ou mieux dans un grès compact.

Il mit ses deux coudes sur le dossier de la chaise. Et on le sentait capable, poussé à bout, de prendre le cou de son homme dans une de ses larges mains et de lui frapper la tête contre le mur.

— Mortimer est rentré ? Articula-t-il.

Le Letton, qui regardait le papier brûlé, redressa lentement la tête.

— Je l'ignore…

Ses doigts étaient crispés, ce qui n'échappa pas à Maigret. Ce qui ne lui échappa pas non plus, c'est qu'une valise, qui auparavant ne se trouvait pas dans l'appartement, était près de la porte de la chambre à coucher.

C'était un sac de voyage vulgaire, qui valait tout au plus une centaine de francs et qui jurait dans ce décor.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

Aucune réponse. Mais un mouvement nerveux, saccadé des traits. Enfin une question :

— Vous m'arrêtez ?

Et on eût dit qu'un certain soulagement perçait dans la voix de l'homme, à travers un fond d'anxiété.

— Pas encore…

Maigret se leva, alla chercher la valise qu'il poussa du pied

jusqu'au foyer, où il l'ouvrit.

Elle contenait un complet gris de confection, tout neuf, dont on avait oublié d'arracher l'étiquette marquée de chiffres conventionnels.

Le commissaire décrocha le récepteur téléphonique.

— Allo !… Mortimer est rentré ?… Non ?… Et personne ne s'est présenté pour le 17 ?… Allo !… Oui… un paquet d'une chemiserie des grands boulevards ?… C'est inutile de le monter…

Il raccrocha, questionna, bourru :

— Où est Anna Gorskine ?

Il avait enfin la sensation d'avancer !

— Cherchez…

— Autrement dit, elle n'est pas dans l'appartement… Mais elle y est venue… Elle a apporté cette valise, ainsi qu'une lettre…

D'un geste précipité, le Letton fit crouler les cendres de papier brûlé, de telle sorte qu'il n'en restât plus que poussière.

Le commissaire comprenait que ce n'était pas le moment de lancer la moindre parole en l'air, qu'il tenait le bon bout, mais que le plus petit faux pas lui ferait perdre l'avantage.

Poussé par l'habitude, il se leva, s'approcha du feu si brusquement que Pietr tressaillit, esquissa un geste de défense qu'il n'acheva pas et dont il rougit.

Car Maigret allait seulement se camper le dos au feu. Il fumait sa pipe à petites bouffées denses.

Le silence pesa dès lors, si long, si plein de choses qu'il faisait mal aux nerfs.

Le Letton était sur des charbons ardents, encore qu'il s'efforçât de faire bonne contenance. En réplique à la pipe de Maigret, il alluma un cigare.

Le policier se mit à marcher de long en large, faillit briser, en s'y appuyant, le guéridon qui supportait l'appareil téléphonique.

Son compagnon ne vit pas qu'il poussait le bouton sans décrocher. Le résultat fut immédiat. La sonnerie retentit. Le bureau demanda :

— Allo !… Vous avez appelé ?

— Allo !… Oui… Vous dites ?…

— Allo ! Ici le bureau de l'hôtel…

Et Maigret, imperturbable :

— Allo !… Oui… Mortimer ?… Merci !… Je le verrai tout à l'heure…

— Allo ! Allo !…

Il avait à peine remis le cornet en place que la sonnerie tintait à nouveau. La voix du gérant insistait :

— Que se passe-t-il ?… Je ne comprends pas…

— Zut !… tonna Maigret.

Il appuyait son regard sur le Letton, qui était devenu beaucoup plus pâle et qui eut une seconde au moins l'envie de se précipiter vers la porte.

— Ce n'est rien ! lui dit le commissaire. Mortimer-Levingston qui rentre. J'avais demandé qu'on m'avertît…

Il vit des gouttes de sueur sur le front de son interlocuteur.

— Nous parlions de la valise et de la lettre qui l'accompagnait… Anna Gorskine…

— Il n'a jamais été question d'Anna…

— Pardon… Je croyais… La lettre n'est pas d'elle ?

— Ecoutez…

Le Letton tremblait. C'était flagrant. Et il était d'une nervosité inusitée. Tout son visage, toute sa personne étaient agités par des tics multiples.

— Ecoutez !…

— J'écoute ! Laissa tomber Maigret, le dos au feu.

Sa main s'était glissée dans sa poche revolver. Il n'avait besoin que d'une seconde pour mettre en joue. Il souriait, mais à travers son sourire on sentait l'attention poussée au paroxysme.

— Eh bien ?… Puisque je vous dis que j'écoute…

Mais le Letton, saisissant une bouteille de whisky, articula, les dents serrées :

— Tant pis…

Et il se versa un plein verre, l'avala d'un trait, regarda son compagnon avec les yeux troubles de Fédor Yourovitch, tandis qu'une goutte d'alcool luisait sur son menton.

XIII
Les deux Pietr

Jamais Maigret n'avait vu ivresse aussi foudroyante, Jamais, il est vrai, il n'avait vu un homme avaler d'un trait un grand verre à eau, plein de whisky, le remplir, le vider encore, le remplir une troisième fois, secouer la bouteille et boire jusqu'aux dernières gouttes l'alcool à soixante degrés.

L'effet fut impressionnant. Pietr-le-Letton devint pourpre puis, l'instant d'après, exsangue. Mais il subsistait des rougeurs irrégulières sur ses joues. Ses lèvres se décoloraient. Il se retint au guéridon, fit quelques pas en chancelant, prononça avec un détachement d'ivrogne :

— Vous l'avez voulu, n'est-ce pas ?…

Et il rit d'un rire trouble, où il y avait de tout : de la peur, de l'ironie, de l'amertume, peut-être du désespoir. Il renversa une chaise en voulant s'y appuyer, essuya son front humide.

— Remarquez que tout seul vous n'en seriez pas sorti… C'est le hasard…

Maigret ne bougeait pas. Il était si mal à l'aise qu'il faillit mettre fin à cette scène en faisant boire ou respirer un remède à son interlocuteur.

Il assistait à la même transformation que le matin, mais dix fois, cent fois plus forte.

Tout à l'heure, il avait affaire à un homme maître de lui, d'une intelligence aiguë servie par une volonté peu commune…

Un homme du monde et un savant, d'une correction poussée à l'extrême.

Et soudain il n'y avait plus qu'un tas de nerfs, une marionnette aux ficelles affolées, un visage qui grimaçait, blafard, avec, au milieu, des yeux couleur de houle.

Il riait ! Mais, tout en riant, tout en s'agitant sans but, il tendait l'oreille, se penchait comme s'il eût guetté un bruit sous ses pieds.

Or, en dessous, il y avait l'appartement des Mortimer.

— C'était bien monté ! lança-t-il d'une voix trop éraillée. Et vous n'étiez pas capable de démonter cela ! Rien que le hasard, vous dis-je, une série de hasards plutôt.

Il heurta le mur, y resta adossé, le corps de travers, et il eut une grimace parce que cette ivresse artificielle, qui confinait à l'empoisonnement, devait rendre sa tête douloureuse.

— Allons… Essayez de me dire, tant qu'il est encore temps, quel

Pietr je suis ! Dans votre langue, Pietr ressemble à pitre, n'est-ce pas ?…

C'était à la fois écœurant et triste, comique et odieux. Et chaque seconde accroissait cette ivresse galopante.

— C'est drôle qu'ils ne viennent pas !… Mais ils viendront !… Et alors… Allons !… Devinez !… Quel Pietr ?…

Changeant soudain d'attitude, il se prit la tête à deux mains et son visage trahit une souffrance physique.

— Vous ne comprendrez jamais… L'histoire de deux Pietr… C'est quelque chose comme l'histoire de Caïn et Abel… Vous devez être catholique, vous… Dans notre pays, on est protestant et on vit avec la Bible… Mais on a beau faire… Je suis sûr, moi, que Caïn était un garçon bonasse, sans méfiance… Tandis que cet Abel…

Des pas avaient retenti dans le corridor. La porte s'ouvrait.

Maigret lui-même fut assez ému pour être obligé de serrer davantage sa pipe entre ses dents.

Car c'était Mortimer qui entrait, en pelisse, avec le visage animé d'un homme qui vient de faire, en compagnie, un dîner fin.

Une légère odeur de liqueurs et de cigare flottait autour de lui.

A peine dans le salon, il changea d'expression. Ses couleurs disparurent. Maigret remarqua une dissymétrie qu'il était difficile de localiser, mais qui donnait quelque chose de trouble à sa physionomie.

On sentait qu'il arrivait du dehors. Il y avait encore un peu d'air frais dans les plis de ses vêtements.

Le spectacle était de deux côtés à la fois. Le commissaire ne pouvait pas tout voir.

Il regardait plutôt le Letton qui, son premier émoi passé, tentait de retrouver sa lucidité. Mais il n'était plus temps. La dose était trop forte. Il le sentait lui-même et il tendait désespérément toute sa volonté.

Son visage grimaçait. Il ne devait voir les gens et les objets qu'à travers un brouillard déformant. Quand il lâcha la table, il fit un faux pas, mais, par miracle, il reprit son équilibre, après avoir penché jusqu'à la limite extrême :

— Mon cher Mor… commença-t-il.

Il rencontra le regard du commissaire et articula d'une autre voix :

— Tant pis, hein !… Tant…

La porte claqua. Des pas précipités s'éloignèrent. C'était Mortimer, qui avait battu en retraite. Au même instant, le Letton tombait dans un fauteuil.

Maigret ne fit qu'un bond jusqu'à la porte. Là, avant de s'élancer, il tendit l'oreille.

Mais, parmi les bruits multiples de l'hôtel, il n'était déjà plus

possible de distinguer les pas de l'Américain.

— Je vous dis que vous l'avez voulu !… bégaya Pietr, qui, la langue pâteuse, continua son discours en une langue inconnue.

Le commissaire ferma la porte à clé, longea le couloir, s'engagea, en courant, dans un escalier.

Il atteignit le palier du premier étage juste à temps pour happer au passage une femme qui fuyait. Il perçut une odeur de poudre.

Sa main gauche s'accrocha aux vêtements de la femme. La droite s'abattit sur le poignet et un revolver tomba, en même temps que le coup partait et que la balle allait briser la vitre d'un ascenseur.

— La femme se débattait. Elle était d'une vigueur exceptionnelle. Le commissaire ne trouva pas d'autre moyen de l'immobiliser que de lui tordre le poignet et elle tomba sur les genoux, en sifflant :

— Lâche !…

L'hôtel commençait à s'agiter. On entendait une rumeur insolite qui montait de tous les couloirs, débouchait par toutes les issues.

La première personne qui parut fut une femme de chambre en blanc et noir qui leva les bras au ciel, s'enfuit, épouvantée.

— Bougez pas ! ordonna Maigret en s'adressant, non à la domestique, mais à sa prisonnière.

Toutes deux s'immobilisèrent. La femme de chambre cria :

— Grâce !… Je n'ai rien fait…

Et dès lors ce fut de plus en plus le chaos. Il arrivait des gens de partout à la fois. Le gérant gesticulait au milieu d'un groupe. Ailleurs, on voyait des femmes en robe du soir et de l'ensemble s'élevait une cacophonie.

Maigret prit son parti de se baisser, de passer les menottes à sa prisonnière, qui n'était autre qu'Anna Gorskine. Elle se débattit. Dans la lutte, elle déchira sa robe, se trouva dépoitraillée comme à son ordinaire, magnifique d'ailleurs, avec ses yeux qui étincelaient, sa bouche tordue.

— La chambre de Mortimer… lança le commissaire au gérant.

Mais ce dernier ne savait plus où donner de la tête. Et Maigret était tout seul au milieu de gens qui s'entrechoquaient, pris de panique, tandis que les femmes criaient par surcroît, pleuraient ou trépignaient.

L'appartement de l'Américain n'était qu'à quelques pas Le policier n'eut pas besoin d'en ouvrir la porte, qui était béante. Il vit un corps sanglant qui bougeait encore, sur le sol.

Alors, en courant, il gagna l'étage supérieur, heurta l'huis qu'il avait lui-même fermé à clé, n'entendit rien, fit jouer la serrure.

L'appartement de Pietr-le-Letton était vide !

La valise était toujours par terre, près du foyer, avec le complet de confection posé en travers.

Par la fenêtre ouverte arrivait de l'air glacé. Elle donnait sur une cour large comme une cheminée. En dessous, on distinguait les rectangles sombres de trois portes.

Maigret redescendit pesamment, vit la foule plus calme. Un médecin s'était trouvé parmi les voyageurs. Mais les femmes ne s'inquiétaient guère – les hommes non plus, d'ailleurs ! — de Mortimer, sur qui le docteur était penché.

Tous les regards étaient pour la juive affaissée dans le couloir, les mains jointes par les menottes, la bouche hargneuse, lançant des injures et des menaces aux spectateurs.

Son chapeau avait glissé de sa tête. Les mèches luisantes de ses cheveux pendaient sur son visage.

Un interprète du bureau sortit de l'ascenseur à la vitre brisée en compagnie d'un sergent de ville.

— Faites évacuer, commanda Maigret.

Il entendit derrière son dos une protestation confuse. Il avait l'air, à lui seul, de remplir tout le couloir.

Lourd, têtu, il s'approcha du corps de Mortimer.

— Eh bien ?…

Le médecin était un Allemand qui connaissait mal le français et qui se lança dans une longue explication, en mélangeant les deux langues.

Le bas du visage du milliardaire avait littéralement disparu. Ce n'était qu'une large plaie rouge et noirâtre.

Pourtant la bouche s'ouvrit, une bouche qui n'était plus tout à fait une bouche et d'où un balbutiement s'exhala, avec du sang.

Personne ne comprit, pas plus Maigret que le médecin, professeur à l'Université de Bonn, comme on l'apprit par la suite, ni que les deux ou trois personnes les plus proches.

La pelisse était saupoudrée de cendre de cigare. Une des mains restait large ouverte, doigts écartés.

— Mort ?… questionna le commissaire.

Le docteur lui adressa un signe négatif et tous deux se turent.

La rumeur s'éloignait, dans le couloir. L'agent refoulait pas à pas les curieux qui résistaient.

Les lèvres de Mortimer se rejoignirent, s'écartèrent encore. Le médecin resta quelques secondes immobile.

Puis il prononça en se levant, comme débarrassé d'un grand poids :

— Mort, ja… C'était difficile…

Quelqu'un avait marché sur un pan de la pelisse, qui portait la trace nette d'une semelle.

Dans l'encadrement de la porte ouverte, le sergent de ville, avec

ses galons d'argent, se profila, garda un moment le silence.

— Qu'est-ce que je… ?

— Faites sortir tout le monde, sans exception… ordonna Maigret.

— La femme hurle…

— Laissez-la hurler…

Et il alla se camper devant la cheminée, où il n'y avait pas de feu.

XIV
La corporation Ugala

Chaque race a son odeur, que détestent les autres races. Le commissaire Maigret avait ouvert la fenêtre, fumait, sans répit, mais de sourds relents continuaient à l'incommoder.

Etait-ce l'Hôtel du Roi-de-Sicile qui en était imprégné Ou la rue ? On recevait déjà des bouffées de cette odeur-là quand le gérant en calotte noire entrouvrait son guiche. Elle s'épaississait à mesure que l'on montait dans la cage d'escalier.

Dans la chambre d'Anna Gorskine, elle était compacte. Il est vrai qu'il traînait de la mangeaille partout. Les saucissons, d'un vilain rose, étaient mous, criblés d'ail. Il y avait sur un plat des poissons frits nageant dans une sauce aigre.

Des bouts de cigarettes russes. Du thé au fond d'une demi-douzaine de tasses.

Et des draps de lit, du linge, qui semblaient être encore moites, des acidités de chambre à coucher jamais aérée.

C'est dans le matelas, qu'il avait décousu, que Maigre avait déniché ce petit sac de toile grise.

Il s'en était échappé quelques photos et un diplôme.

Une des photos représentait une rue en pente, aux pavés pointus, bordée de vieilles maisons à pignon comme on en voit en Hollande, mais badigeonnées de blanc cru sur lequel se dessinaient, aiguës, les lignes noires des fenêtres, des portes et des corniches.

La maison du premier plan portait une inscription en lettres d'un style rappelant à la fois le gothique et le russe :

6
Rùtsep
Max Johannson
Tailor

Le bâtiment était vaste. Une poutre dépassait du pignon et portait une poulie destinée jadis à emmagasiner le blé dans les greniers. Au rez-de-chaussée, il y avait un perron de six marches, avec rampe de fer.

Sur ce perron, une famille était groupée autour d'un homme d'une quarantaine d'années, petit, grisâtre et terne – le tailleur, à coup sûr – qui prenait un air grave et détaché.

Sa femme, en robe de satin tendue à craquer, était assise sur une

chaise sculptée. Elle souriait de bon cœur au photographe, avec pourtant un petit pincement des lèvres, « pour faire distingué ».

Devant eux, enfin, deux enfants qui se tenaient par la main. C'étaient deux garçons de six à huit ans, avec des pantalons descendant à mi-mollet, des bas noirs, des cols marins blancs brodés et des parements aux poignets.

Même âge ! Même taille ! Une ressemblance frappante, entre eux et avec le tailleur.

Il était impossible, pourtant, de ne pas remarquer la différence qui s'avérait entre leur caractère.

L'un avait une expression décidée, fixait l'appareil d'un air agressif, avec une sorte de défi.

L'autre regardait son frère à la dérobée. Il le regardait avec confiance, avec admiration.

Le nom de l'opérateur se lisait en creux : *K. Akel, à Pskov*.

La seconde photo était plus grande et plus significative. Elle avait été prise au cours d'un banquet. Trois longues tables en perspective, couvertes d'assiettes et de bouteilles, avec, au fond, contre un mur gris, une panoplie composée de six drapeaux, d'un écusson dont on distinguait mal le détail, de deux épées croisées et d'un cor de chasse.

Les convives étaient des étudiants de dix-sept à vingt ans qui portaient une casquette à visière étroite, à liséré d'argent, dont la coiffe de velours devait être de ce vert livide que les Allemands et leurs voisins du Nord affectionnent.

Les cheveux étaient coupés courts. La plupart des visages avaient les traits très dessinés.

Les uns souriaient sans arrière-pensée, à l'objectif. D'autres tendaient leur chope de bière, d'un curieux modèle, en bois travaillé. Quelques-uns avaient les yeux fermés, par la faute du magnésium.

Au milieu de la table, bien en évidence, se dressait une ardoise sur laquelle il était écrit :

Corporation Ugala
Tartu.

Il s'agissait d'une de ces sociétés que les étudiants constituent dans toutes les Universités du monde.

Debout en face de la panoplie, l'un des jeunes gens se distinguait de tous les autres.

D'abord il était nu-tête et son crâne entièrement rasé donnait un relief particulier à sa physionomie.

Alors que la plupart de ses compagnons portaient un costume de ville, il arborait l'habit noir avec un soupçon de gaucherie, car il manquait encore d'épaules. Sur le gilet blanc, un large ruban, comme

le grand cordon de la Légion d'honneur.

C'étaient les insignes présidentiels.

Chose curieuse, tandis que la majorité des assistants étaient tournés vers le photographe, les plus timides regardaient d'instinct le jeune chef.

Et celui qui le contemplait avec le plus d'insistance était son sosie, assis près de lui, se démanchant le cou pour ne pas le perdre de vue.

L'étudiant au grand cordon et l'étudiant qui le dévorait du regard étaient sans contredit les deux gamins de la maison de Pskov, les fils du tailleur Johannson.

Le diplôme était en latin, sur parchemin, imitant un document ancien. A grand renfort de formules archaïques, il sacrait un certain Hans Johannson, étudiant en philosophie, compagnon de la Corporation Ugala.

Et, comme signature, on lisait : Le grand maître de la corporation, Pietr Johannson.

Dans la même enveloppe de toile, il y avait un second paquet ficelé, contenant, lui aussi, des photos, et en outre des lettres écrites en russe.

Les photos étaient signées d'un commerçant de Vilna. L'une d'elles représentait une juive d'une cinquantaine d'années, grasse, revêche, emperlée comme une relique d'église.

On retrouvait du premier coup d'œil des traits de famille avec Anna Gorskine. Un autre portrait, d'ailleurs, montrait la jeune fille elle-même, âgée d'environ seize ans, coiffée d'une toque d'hermine.

Quant aux lettres, elles portaient en trois langues la raison sociale :

Ephraim Gorskine
Fourrures en gros
Spécialité de peaux royales de Sibérie
Vilna-Varsovie

Maigret n'était pas en mesure de traduire le texte manuscrit. Il remarqua seulement qu'une phrase, que l'on retrouvait dans plusieurs lettres, était vigoureusement soulignée.

Il glissa ces documents dans ses poches, fit, par acquit de conscience, un dernier examen des lieux.

Il y avait trop longtemps que la chambre était habitée par une même personne pour qu'elle n'eût pas perdu son anonymat de chambre d'hôtel.

On pouvait lire dans les moindres objets, dans les taches du papier peint et du linge même, toute l'histoire d'Anna Gorskine.

Des cheveux, on en trouvait partout, épais et gras comme des cheveux d'Asiatique.

Des centaines de bouts de cigarette. Des boîtes de biscuits secs et des morceaux de biscuit par terre. Un pot de gingembre. Une grande boîte de conserve contenant les restes d'une oie confite et portant une marque polonaise. Du caviar.

De la vodka, du whisky, un petit récipient que Maigret renifla et qui contenait un reste d'opium non préparé, en feuilles comprimées.

Une demi-heure plus tard, à la Préfecture, on lui traduisait les lettres et il retenait au vol des phrases comme :

… Les jambes de ta mère enflent de plus en plus…

… Ta mère voudrait savoir si tes chevilles gonflent encore quand tu as beaucoup marché, car elle croit que tu as la même infirmité qu'elle…

… Nous sommes à peu près tranquilles, bien que la question de Vilna ne soit pas réglée. Nous nous trouvons pris entre les Lituaniens et les Polonais… Les uns comme les autres détestent les Israélites…

… Veux-tu te renseigner sur M. Levassor, 65, rue d'Hauteville, qui me fait commande de peaux, mais qui ne donne pas de références bancaires ?…

… Quand tu auras terminé tes études, il faudra que tu te maries et que vous vous mettiez dans le commerce. Ta mère ne sert plus à rien…

… Ta mère ne quitte plus son fauteuil… Son caractère devient impossible… Tu devrais revenir…

… Le fils de Goldstein, qui est arrivé voilà quinze jours, dit que tu n'es pas inscrite à l'Université de Paris. J'ai répondu que c'était faux et…

… Il a fallu faire des ponctions à ta mère qui…

… On t'a vue à Paris en compagnie de gens qui ne te conviennent pas. Je veux savoir ce qui en est…

… On me donne encore de mauvais renseignements sur toi. Dès que le commerce me le permettra, j'irai voir moi-même…

… Si ce n'était ta mère qui ne veut pas rester seule et que le médecin a condamnée, j'irais tout de suite te rechercher.

Je t'ordonne de revenir…

… Je te fais parvenir cinq cents zlotys pour ton train…

… Si tu n'es pas revenue dans un mois, je te maudis…

Puis encore les jambes de la mère. Puis le récit fait par un étudiant juif, rentré à Vilna, de la vie de la jeune fille à Paris.

… Si tu ne reviens pas tout de suite, tout est fini entre nous…

Enfin une dernière lettre.

… Comment peux-tu vivre depuis un an alors que je ne t'envoie plus d'argent ? Ta mère est très malheureuse. Et c'est moi qu'elle rend responsable de tout ce qui arrive…

Le commissaire Maigret ne sourit pas une seule fois. Il déposa les documents dans son tiroir qu'il ferma à clé, rédigea quelques télégrammes et gagna la cour du Dépôt.

Anna Gorskine avait passé la nuit dans la salle commune.

Mais le commissaire avait ordonné de l'enfermer enfin dans une cellule particulière dont il ouvrit d'abord le guichet. Anna Gorskine, assise sur son tabouret, ne tressaillit pas, tourna lentement la tête vers la porte, fixa son interlocuteur en esquissant une moue méprisante.

Il entra, l'observa un bon moment sans mot dire. Il savait que ce n'était pas la peine de ruser, de poser de ces questions détournées qui arrachent parfois un aveu involontaire.

Elle avait trop de sang-froid pour se laisser prendre à ces sortes de pièges et l'enquêteur ne pourrait qu'y perdre de son prestige.

Il se contenta de grommeler :

— Tu avoues ?

— Rien !

— Tu nies toujours avoir tué Mortimer ?

— Je nie !

— Tu nies avoir acheté des vêtements gris pour ton complice ?

— Je nie !

— Tu nies les lui avoir envoyés dans sa chambre au Majestic, en même temps qu'une lettre où tu lui annonçais que tu allais tuer Mortimer et où tu lui donnais rendez-vous dehors ?

— Je nie !

— Que faisais-tu au Majestic ?

— Je cherchais la chambre de Mme Goldstein.

— Il n'y a pas de voyageuse de ce nom à l'hôtel.

— Je l'ignorais…

— Et pourquoi t'ai-je trouvée t'enfuyant un revolver à la main ?

— Dans le couloir du premier étage, j'ai vu un homme qui tirait sur un autre, puis qui laissait tomber son arme par terre. Je l'ai ramassée par crainte qu'il s'en servît contre moi. J'ai couru pour avertir les domestiques…

— Tu n'avais jamais vu Mortimer ?

— Non…

— Il est pourtant allé au Roi-de-Sicile.

Mais il y a soixante locataires à l'hôtel.

— Tu ne connais pas Pietr-le-Letton, ni Oppenheim ?

— Non…

— Cela ne tient pas debout !

— Cela m'est égal !

— On retrouvera le vendeur qui t'a livré le complet gris.

— Qu'il vienne !

— J'ai averti ton père à Vilna…

Elle eut un tressaillement, le premier. Mais elle ricana aussitôt :

— Si vous voulez qu'il se dérange, envoyez-lui aussi le prix du voyage, sinon…

Maigret ne s'énervait pas, la regardait avec une curiosité non dénuée d'une certaine sympathie. Car elle avait du cran !

A première vue, sa déposition était sans consistance. Les faits semblaient parler d'eux-mêmes.

Mais c'est précisément dans ce cas que la police, le plus souvent, se trouve impuissante à opposer aux dénégations du prévenu une preuve matérielle.

En l'occurrence, il n'y en avait pas ! Le revolver était inconnu des armuriers de Paris. Donc, rien ne prouvait qu'il appartenait à Anna Gorskine.

Qu'elle fût au Majestic au moment du crime ? On pénètre et on circule dans les grands hôtels comme sur la voie publique. Elle prétendait chercher quelqu'un ? Ce n'était pas impossible à priori.

Personne ne l'avait vu tirer. Il ne restait rien de la lettre brûlée par Pietr-le-Letton.

Des présomptions ? On en pouvait réunir autant qu'on en voulait. Mais le jury ne condamne pas sur des présomptions, lui qui se méfie des preuves les plus formelles, par crainte du fantôme de l'erreur judiciaire toujours agité par la défense.

Maigret joua sa dernière carte.

— On signale le Letton à Fécamp…

Cette fois, il obtint le choc. Anna Gorskine tressaillit.

Mais elle se dit qu'il mentait, reprit son calme, laissa tomber.

— Et après ?

— Une lettre anonyme, qu'on est en train de vérifier, prétend qu'il se cache dans une villa, chez un certain Swaan…

Elle leva vers lui ses yeux sombres, qui étaient graves, presque tragiques.

Maigret, qui regarda machinalement les chevilles d'Anna Gorskine, constata que, comme sa mère le craignait, elle était atteinte d'hydropisie.

Ses cheveux rares, laissant entrevoir le cuir chevelu, étaient en désordre. Sa robe noire était sale.

Enfin, un duvet assez accentué ombrageait sa lèvre supérieure.

Elle était belle quand même, d'une beauté vulgaire, animale. Les prunelles braquées sur le commissaire, la bouche dédaigneuse, le

corps un peu recroquevillé, tassé plutôt par l'instinct du danger, elle gronda :

— Si vous savez tout cela, à quoi bon me questionner ?… Un éclair passa dans ses yeux, et elle ajouta avec un rire insultant :

— A moins que vous craigniez de la compromettre, elle !… C'est cela, n'est-ce pas ?… Ha ! Ha… Moi, cela importe peu… Une étrangère… Une fille vivant à la diable dans le ghetto… Mais elle !… Eh bien !…

Elle allait parler, emportée par la passion, Maigret, qui sentait que son attention elle-même risquait de l'effaroucher, prenait un air indifférent, regardait ailleurs.

— Eh bien ! Rien… Vous entendez ?… hurla-t-elle alors. Filez ! Laissez-moi tranquille. Rien, vous dis-je… Rien !

Et elle se jeta par terre, d'un mouvement qu'il était impossible de prévoir, même en connaissant par expérience cette sorte de femmes.

Crise d'hystérie ! Elle était défigurée. Elle tordait ses membres et de grands frissons secouaient son corps.

Belle un instant auparavant, elle devenait hideuse, s'arrachait les cheveux par touffes, sans souci de la douleur.

Maigret ne broncha pas. C'était la centième crise du même genre qu'il voyait. Il alla ramasser la cruche d'eau par terre. Elle était vide.

Il appela un gardien.

— Remplis vite…

Un peu plus tard, il versait l'eau froide à même le visage de la juive qui haletait, entrouvrait avidement les lèvres ; le regardait sans le reconnaître, pour tomber enfin dans un lourd assoupissement.

De temps en temps, un frisson passait encore à fleur de peau.

Maigret rabattit le lit dressé réglementairement contre le mur, arrangea le matelas mince comme une galette, souleva Anna Gorskine avec effort.

Il fit tout cela sans l'ombre d'une rancune, avec une douceur dont on l'eût cru incapable, il rabaissa la robe sur les genoux de la malheureuse, tâta le pouls et, debout à son chevet, la regarda longuement.

Vue ainsi, elle avait le visage fatigué d'une femme de trente-cinq ans. Le front, surtout, était sillonné de rides fines qu'on ne distinguait pas d'habitude.

Les mains, par contre, potelées, aux ongles barbouillés de mauvais vernis, étaient d'un modelé délicat.

Il bourra une pipe, à petits gestes lents de l'index, comme un homme qui ne sait pas trop ce qu'il va faire. Pendant quelques instants, il se promena dans la cellule, dont la porte était restée entrouverte.

Soudain, il se retourna, étonné, doutant de ses sens.

La couverture venait d'être remontée sur le visage d'Anna Gorskine, Celle-ci n'était plus tout entière qu'une masse Informe sous le coton d'un vilain gris.

Et cette masse bougeait, à un rythme saccadé. En tendant l'oreille, on devinait des sanglots étouffés.

Maigret sortit sans bruit, referma la porte, passa devant le gardien puis, après avoir parcouru dix mètres, revint sur ses pas.

— Vous lui ferez apporter ses repas du Restaurant Dauphine ! Prononça-t-il très vite, d'une voix bougonne.

XV
Deux télégrammes

Maigret les lut à voix haute au juge d'instruction Coméliau, qui se montrait ennuyé.

Le premier était une réponse de Mrs Mortimer-Levingston à la dépêche qui lui annonçait l'assassinat de son mari.

Berlin. Hôtel Modern. Malade, forte fièvre, impossible voyager. Stones fera le nécessaire.

Maigret eut un sourire amer.

— Vous comprenez ? Voici, par contre, la dépêche de la Wilhelmstrasse. Elle est en Polcod. Je traduis :

Mrs Mortimer arrivée par avion, descendue Hôtel Modern, Berlin, où elle a trouvé dépêche Paris en rentrant du théâtre. S'est alitée et a fait appeler docteur américain Pelgrad. Docteur se retranche derrière secret professionnel. Faut-il imposer visite expert ? Domestique hôtel remarqué aucun symptôme.

— Comme vous le voyez, M. Coméliau, cette dame ne tient pas à être questionnée par la police française. Remarquez que je ne prétends pas qu'elle soit la complice de son mari. Au contraire. Je suis persuadé qu'il lui cachait le quatre-vingt-dix-neuf pour cent de ses agissements. Mortimer n'était pas homme à se confier à une femme, surtout à la sienne. Mais tout au moins a-t-elle à son actif un message qu'elle a transmis, certain soir, au Pickwick's-Bar, à un danseur professionnel que l'Institut médico-légal conserve dans la glace… Peut-être la seule fois que, sous le coup de la nécessité, Mortimer s'est servi d'elle…

— Et Stones ? Questionna le magistrat.

— Principal secrétaire de Mortimer. Il assurait la liaison entre le patron et les différentes affaires qu'il entreprenait. Au moment du crime, il était à Londres depuis huit jours. Descendu à l'Hôtel Victoria. J'ai eu soin de ne pas l'avertir. Mais j'ai téléphoné à Scotland Yard d'aller s'assurer de sa personne. A noter que, quand la police anglaise s'est présentée au Victoria, la mort de Mortimer n'était pas connue en Angleterre, sinon dans les rédactions de journaux. N'empêche que l'oiseau était envolé. Stones, quelques instants avant l'arrivée des inspecteurs, avait filé…

Le juge laissait errer un regard sombre sur le monceau de lettres, de télégrammes qui encombrait son bureau.

La mort d'un milliardaire est un événement qui bouleverse des milliers de personnes. Et le fait que Mortimer avait péri de mort violente alarmait tous ceux qui étaient en affaires avec lui.

— Vous croyez qu'il faille laisser courir le bruit d'un crime passionnel ? fit M. Coméliau sans conviction.

— Je pense que c'est prudent. Sinon, vous créerez d'abord une panique en Bourse et vous ruinerez un certain nombre d'entreprises honorables, à commencer par des maisons françaises que Mortimer a récemment renflouées.

— Evidemment, mais…

— Attendez ! L'ambassade des Etats-Unis vous demandera des preuves… Et vous n'en avez pas !… Moi non plus… Le juge essuya les verres de ses lunettes.

— Si bien que… ?

— Rien !… J'attends des nouvelles de Dufour, qui est à Fécamp depuis hier… Laissez faire à Mortimer un bel enterrement… Quelle importance cela peut-il avoir ?… Il y aura des discours, des délégations officielles.

Depuis quelques instants le magistrat observait Maigret avec curiosité.

— Vous avez un drôle d'air… remarqua-t-il soudain. Le commissaire sourit, affecta un ton confidentiel :

— La morphine ! dit-il.

— Hein ?…

— Ne craignez rien ! Ce n'est pas encore un vice chez moi ! Une simple piqûre à la poitrine… Les médecins veulent m'enlever deux côtes, prétendent que c'est tout à fait nécessaire… Mais c'est un travail fou !… Il faut que j'entre dans une clinique, que j'y reste je ne sais combien de semaines… Je leur ai demandé soixante heures de répit… Tout ce que je risque, paraît-il, c'est une troisième côte… Deux de plus qu'Adam Ça y est ! Voilà que vous prenez ça au tragique, vous aussi… On voit que vous n'avez pas discuté le coup avec le professeur Cochet, l'homme qui a farfouillé à l'intérieur de presque tous les rois et puissants de ce monde… Il vous dirait, comme à moi, que des milliers de gens vivent avec des tas de choses en moins dans le corps…

» Tenez, le premier ministre de Tchécoslovaquie… Cochet lui a enlevé un rein… Je l'ai vu… Il m'a montré de tout, des poumons, des estomacs… Et les propriétaires, un peu partout de par le monde, vaquent à leurs petites affaires…

Il regarda l'heure à sa montre, grommela pour lui-même :

— Sacré Dufour…

Et son visage redevint grave. Le cabinet du juge était bleu de la

fumée de sa pipe. Maigret était là comme chez lui, assis sur un coin du bureau.

— Je crois que je ferais mieux de filer à Fécamp moi-même ! Soupira-t-il enfin. Il y a un train dans une heure…

— Vilaine affaire ! conclut M. Coméliau en repoussant le dossier.

Le commissaire était plongé dans la contemplation de la fumée qui le nimbait. Le silence n'était troublé, scandé plutôt que par le grésillement de sa pipe.

— Regardez cette photo-là ! dit-il soudain.

C'était celle de Pskov qu'il tendait, avec le pignon blanc de la maison du tailleur, la poulie sous le toit, le perron de six marches, la mère assise, le père soignant sa pose, les deux gosses au col marin brodé.

— C'est en Russie ! Il a fallu que je consulte un atlas. Pas loin de la Baltique ! Il y a là plusieurs petits pays : l'Estonie, la Lettonie, la Lituanie… Puis, les enserrant, la Pologne et la Russie. Les frontières ne parviennent pas à coïncider avec les races. De village à village, parfois, la langue change. Et il y a par-dessus le marché les juifs qui, disséminés partout, forment néanmoins un peuple à part. Ajoutez-y les communistes ! On se bat sur les frontières ! Il y a les armées supernationalistes… Les gens vivent des pins des forêts. Les pauvres sont plus pauvres qu'ailleurs. Il en meurt de faim et de froid.

» Des intellectuels défendent la culture allemande, d'autres la culture slave, d'autres enfin le terroir et les anciens dialectes…

» Il y a des paysans à face de Lapon ou de Kalmouk, puis de grands diables blonds et enfin tout un métissage de juifs qui mangent de l'ail et tuent les bêtes autrement que les autres…

Maigret reprit la photographie des mains du juge, qui l'avait regardée sans grand intérêt.

— Drôles de gamins ! remarqua-t-il seulement.

La rendant au magistrat, le commissaire questionna :

— Pourriez-vous dire lequel des deux je recherche ?

Il y avait encore trois quarts d'heure avant le départ du train. M. Coméliau examina tour à tour le gosse qui semblait défier l'objectif, et son frère qui se détournait comme pour lui demander conseil.

— C'est terriblement éloquent, des photos comme celle-là ! reprenait Maigret. On se demande comment les parents, les professeurs qui les ont vus n'ont pas deviné d'un seul coup d'œil la destinée des personnages.

» Regardez bien le père… Il a été tué un soir d'émeute, alors qu'on se battait dans les rues, nationalistes contre communistes… Il n'était ni des uns, ni des autres… Il était sorti de chez lui pour aller chercher du pain… Je tiens le renseignement, par le plus grand des hasards, du tenancier du Roi-de-Sicile, qui est originaire de Pskov…

» La mère vit toujours, continue à habiter la maison. Le dimanche, elle revêt le costume national, avec le haut bonnet qui retombe des deux côtés du visage…

» Les gosses…

Il s'interrompit.

— Mortimer, fit-il d'une autre voix, est né dans une ferme de l'Ohio et a débuté en vendant des lacets à San Francisco. Anna Gorskine, originaire d'Odessa, a passé sa jeunesse à Vilna. Mrs Mortimer, enfin, est une Ecossaise émigrée en Floride dès son enfance.

» Tout cela se retrouve à l'ombre de Notre-Dame de Paris, et mon père, à moi, était garde-chasse d'un des plus vieux domaines de la Loire.

Il regarda l'heure, une fois de plus, désigna sur le portrait celui des gamins qui fixait son frère avec admiration.

— Il s'agit maintenant que j'aille mettre la main sur ce gosse-là !

Il secoua la pipe dans la charbonnière, faillit, d'un geste machinal, recharger le poêle.

Quelques instants plus tard, le juge Coméliau disait à son greffier, en essuyant ses lunettes cerclées d'or :

— Vous ne trouvez pas que Maigret change ? Il m'a paru… comment m'exprimer… un peu nerveux… un peu… Il chercha en vain le mot, trancha :

— Que diable tous ces étrangers viennent-ils faire chez nous ?

Après quoi, ayant repris d'un geste brusque le dossier Mortimer, il dicta :

— Prenez note : L'an mil neuf cent…

Si l'inspecteur Dufour était dans l'encoignure même où Maigret avait attendu la sortie de l'homme en trench-coat, un matin de tempête, c'est qu'il n'y avait que ce recoin dans la ruelle en pente qui, après avoir desservi les quelques villas plantées à flanc de falaise, devenait sentier et finissait par s'effacer dans l'herbe rase.

Dufour portait des guêtres noires, un petit pardessus à martingale et une casquette de marin, comme tout le monde en arbore à Fécamp, et qu'il devait avoir achetée dès son arrivée.

— Alors ?… questionna Maigret en s'approchant de lui dans l'obscurité.

— Tout va bien, patron.

Cela effraya un peu le commissaire.

— Qu'est-ce qui va bien ?

— L'homme n'est ni entré, ni sorti… S'il est arrivé avant moi à Fécamp et s'il a pénétré dans la villa, il y est toujours…

— Raconte par le détail ce qui s'est passé.

— Hier matin, rien ! La bonne est allée au marché. Le soir, je me

suis fait relayer par l'agent Bornier. Entré ni sorti personne pendant la nuit. A dix heures, les lumières se sont éteintes…

— Ensuite ?

— Ce matin, j'ai repris ma faction, pendant que Bornier allait se coucher… Il va venir me remplacer… Vers neuf heures, comme la veille, la bonne s'est rendue au marché… Il y a une demi-heure, la jeune dame est sortie… Elle ne tardera pas à rentrer… Je suppose qu'elle est en visite…

Maigret ne dit rien. Il sentait ce que cette filature avait d'imparfait. Mais combien d'hommes seraient nécessaires à une surveillance vraiment rigoureuse ?

Rien que pour garder la villa, trois guetteurs ne seraient pas de trop. Et il faudrait un policier sur les pas de la bonne, un autre derrière la « jeune dame », comme disait Dufour !

— Il y a une demi-heure qu'elle est partie ?

— Oui… Tenez !… Voici Bornier… C'est mon tour de manger… Depuis ce matin, je n'ai avalé qu'un sandwich et mes pieds sont gelés…

— Va…

L'agent Bornier, qui était tout jeune, faisait ses débuts à la Brigade mobile.

— J'ai rencontré Mme Swaan… dit-il.

— Où ? Quand ?

— Sur le quai… A l'instant… Elle se dirigeait vers la jetée d'aval…

— Toute seule ?

— Toute seule… J'ai failli la suivre… Puis j'ai pensé que Dufour m'attendait… La jetée ne conduisant nulle part, elle ne peut aller bien loin…

— Comment était-elle habillée ?

— Un manteau sombre… Je n'y ai pas pris garde…

— Je file ? Questionna Dufour.

— Je te l'ai déjà dit…

— S'il y a quelque chose, vous me préviendrez, hein ?… Il suffit de faire marcher trois fois coup sur coup la sonnerie de la porte de l'hôtel.

C'était idiot ! Maigret entendit à peine. Il commanda à Bornier :

— Reste là…

Et soudain, il se dirigea vers la villa Swaan, arracha presque la sonnette de la grille. Il vit de la lumière au rez-de-chaussée, dans la pièce qu'il savait être la salle à manger.

Après cinq minutes, personne n'avait paru et il franchit le mur, qui était bas, arriva à la porte, frappa du poing.

Une voix effrayée gémit à l'intérieur :

— Qui est là ?

Et en même temps arrivaient des cris d'enfants.

— Police !… Ouvrez…

Une hésitation. Des piétinements.

— Ouvrez vite !…

Le corridor était obscur. En entrant, Maigret distingua la tache que faisait, dans l'ombre, le tablier de la bonne.

— Mme Swaan ?

A ce moment, une porte s'ouvrit et il vit la fillette qu'il avait aperçue lors de sa première visite.

La domestique ne bougeait pas. Le dos collé au mur, on la sentait raidie par la peur.

— Qui as-tu rencontré ce matin ?

— Je vous jure, monsieur l'agent…

Elle fondait en larmes.

— Je vous jure… je…

— M. Swaan ?

— Non !… Je… C'était… le… beau-frère de Madame… Il m'a demandé de remettre une lettre à ma patronne…

— Où était-il ?

— En face de la boucherie… Il m'attendait…

— Il t'avait déjà chargé de commissions de ce genre ?

— Non… Jamais… Je ne le voyais pas en dehors d'ici.

— Et tu sais où il a donné rendez-vous à Mme Swaan ?…

— Je ne sais rien !… Madame a été agitée toute la journée… Elle m'a posé des questions, elle aussi… Elle voulait savoir comment il était… J'ai dit la vérité, qu'il avait l'air d'un homme qui va faire un malheur… Même que, quand il s'est approché de moi, j'ai eu peur.

Maigret sortit soudain, sans refermer la porte.

XVI
L'homme sur le rocher

L'agent Bornier, frais émoulu dans le service, fut très ému en voyant son chef passer devant lui en courant, le frôler sans rien lui dire, tandis que la porte de la villa restait ouverte.

A deux reprises, il appela :

— Commissaire !… Commissaire !…

Maigret ne se retourna pas. Quelques instants plus tard, seulement, il ralentit le pas en arrivant dans la rue d'Etretat, où circulaient quelques passants, tourna à droite, pataugea dans la boue des quais et fonça en reprenant le pas de course vers la jetée d'aval.

Il n'avait pas fait cent mètres dans cette direction qu'il apercevait une silhouette féminine. Il obliqua pour passer plus près d'elle. Un chalutier était en déchargement, une lampe à carbure accrochée dans les haubans.

Il s'arrêta, afin de permettre à la femme d'atteindre le cercle lumineux, vit le visage convulsé de Mme Swaan. Elle avait les yeux égarés et sa démarche était rapide, maladroite, comme si elle eût erré à travers des fondrières, et ne les évitant que par miracle.

Le commissaire fut sur le point de l'accoster, fit même quelques pas dans ce but. Mais il apercevait devant lui la jetée déserte, longue ligne noire dans l'ombre, avec, des deux côtés, l'écume des vagues.

C'est dans cette direction qu'il se précipita. Passé le chalutier, il n'y avait plus une âme. La nuit était trouée par le feu vert et le feu rouge de la passe. Le phare, planté sur les rochers, éclairait de quinze en quinze secondes un grand pan de mer, jetait ses rayons, l'espace d'un éclair, sur la falaise d'aval qui naissait et mourait, fantomatique.

Maigret heurta des bittes d'amarrage, s'engagea sur la passerelle montée sur pilotis où il fut enveloppé par le vacarme des flots.

Ses yeux scrutaient l'obscurité. Il entendait la sirène d'un bateau qui demandait à sortir du sas.

En face de lui, la mer, indistincte et bruyante. Derrière, la ville, ses boutiques, son pavé gras.

Il marchait vite, s'arrêtait de temps en temps, regardait autour de lui avec une angoisse croissante.

Il ne connaissait pas le terrain, fit un détour en voulant couper au court. La passerelle sur pilotis le conduisit jusqu'au pied d'un sémaphore, où il y avait trois boules noires qu'il compta sans s'en rendre compte.

Plus loin, il se pencha sur le parapet, au-dessus de larges flaques d'écume blanche qui s'étiraient entre des têtes de roches.

Son chapeau s'envola. Il le poursuivit, mais ne put l'empêcher de tomber à la mer.

Des mouettes poussaient des cris perçants, et parfois une aile blanche se profilait sur le ciel.

Est-ce que Mme Swaan n'avait trouvé personne au rendez-vous ? Est-ce que son compagnon avait eu le temps de s'éloigner. Est-ce qu'il était mort ?

Maigret ne tenait pas en place, persuadé que c'était une affaire de secondes.

Il atteignit le feu vert, fit le tour des poutrelles de fer qui le supportaient.

Personne ! Et les vagues, une à une, s'attaquaient à la digue, debout, trébuchant, fuyant en un large creux blanchâtre pour revenir avec un nouvel élan.

Un bruit intermittent de galets broyés les uns contre les autres. L'édifice indistinct du Casino vide.

Maigret cherchait un homme !

Il fit demi-tour, déambula sur la plage, parmi les pierres pareilles, dans le noir, à de monstrueuses pommes de terre.

Il était à la même hauteur que les vagues. Il recevait des embruns au visage.

C'est alors qu'il remarqua que la marée était basse et que la jetée était entourée d'une ceinture de roches noires entre lesquelles l'eau venait bouillonner.

Ce fut un miracle s'il aperçut l'homme. Au premier abord, il lui apparut comme une chose inanimée, comme une ombre indistincte parmi les ombres.

Il regarda avec attention. C'était sur la dernière roche, là où la lame dressait sa crête la plus orgueilleuse avant de retomber en poussière d'eau.

Il y avait quelque chose de vivant…

Maigret, pour y arriver, dut se glisser entre les pilotis soutenant la passerelle qu'il parcourait quelques minutes plus tôt.

Des algues recouvraient la pierre. Les semelles glissaient. On entendait un bruissement multiple, comme la fuite de centaines de crabes, l'éclatement de bulles d'air ou de baies marines et le frémissement imperceptible des moules incrustées jusqu'à mi-hauteur des madriers.

Une fois, Maigret manqua le pied et sa jambe s'engagea jusqu'au genou dans une flaque d'eau.

Il ne voyait plus l'homme, mais il était dans la bonne direction.

L'autre avait dû gagner cet endroit alors que la marée était plus

basse, car le commissaire fut soudain arrêté par une mare large de deux mètres. Il en tâta le fond de son pied droit, faillit vaciller en avant.

En fin de compte, il se suspendit aux arc-boutants des pilotis.

Ce sont de ces moments où il vaut mieux ne pas être vu.

On esquisse des gestes auxquels on n'est pas préparé. On rate à tout coup, comme un mauvais acrobate. Mais on avance pour ainsi dire de par la force acquise. On tombe et on se ramasse. On barbote, sans prestige, sans beauté.

Maigret s'entailla la joue et, par la suite, il n'eût jamais pu dire si c'était en tombant à plat ventre sur les roches ou en se frottant à un clou planté dans les madriers.

Il revit l'homme, douta de ses sens tant il était immobile, tant il avait l'air d'une de ces pierres qui, de loin, prennent forme humaine.

Arrivé à une certaine distance, l'eau lui clapota entre les jambes. Il n'était pas marin.

Il s'avança avec une précipitation involontaire.

Et il atteignit enfin les roches mêmes où l'homme était installé. Il le dominait d'un mètre. Il se trouvait à dix ou quinze pas de lui.

Sans songer à sortir son revolver, il marcha sur la pointe des pieds, autant que le terrain le permettait, fit dégringoler des pierres dont le bruit se confondit avec celui du jusant.

Puis, soudain, sans transition, il bondit sur la silhouette figée, lui saisit le cou dans son bras replié et la renversa en arrière.

Les deux hommes faillirent glisser, être happés par la vague plus forte que les autres qui déferlait à cet endroit. Si cela n'arriva pas, ce fut simple hasard.

Dix fois on eût tenté le même exercice et dix fois il eût tourné mal.

L'homme qui n'avait pas vu son agresseur, se débattait comme une anguille. La tête coincée, il agitait tout son corps avec une souplesse qui, dans cette ambiance, prenait des proportions inhumaines.

Maigret ne voulait pas l'étouffer. Il essayait de l'immobiliser, sans plus, et la pointe d'un de ses pieds se raccrochait au dernier pilotis. Ce pied-là les maintenait tous les deux.

La résistance de l'adversaire fut de courte durée. Ce ne fut qu'une réaction spontanée, animale.

Dès qu'il eut pris le temps de réfléchir, dès qu'il vit Maigret, en tout cas, dont la tête frôlait son visage, il s'immobilisa.

Par des battements de paupières, il fit comprendre qu'il se rendait et, quand sa gorge fut libérée, il montra vaguement la masse mouvante de la mer, balbutia d'une voix qui n'était pas encore ferme :

— Attention…

— Vous voulez que nous causions, Hans Johannson ? Dit Maigret, dont les ongles étaient enfoncés dans les algues visqueuses.

Il devait avouer par la suite qu'à cet instant précis son compagnon eût pu, d'un simple coup de pied, l'envoyer rouler dans les eaux.

Ce ne fut qu'une seconde, mais dont Johannson, accroupie près du premier pilotis, ne profita pas.

Plus tard, Maigret avoua aussi, très franchement, qu'il dut tenir un moment le pied de son prisonnier pour remonter la pente.

Puis, tous deux, sans mot dire, firent le chemin en sens Inverse. La marée avait encore monté. A deux pas du rivage, ils furent bloqués par la même mare qui avait arrêté le commissaire et qui était devenue plus profonde.

Le Letton s'engagea dans l'eau le premier, perdit pied après avoir parcouru trois mètres, barbota, cracha et émergea enfin jusqu'à la ceinture.

Maigret se jeta en avant. Il y eut un moment où il ferma les yeux, parce qu'il avait l'impression qu'il était impuissant à maintenir à la surface un corps trop lourd.

Les deux hommes se retrouvèrent, détrempés, ruisselants, sur les galets de la plage.

— Elle a parlé ? Questionna le Letton d'une voix morte, où il n'y avait plus rien, rien en tout cas de ce qui peut retenir un homme à la vie.

Maigret avait le droit de mentir.

Il préféra déclarer :

— Elle n'a rien dit… Mais je sais…

Il leur était impossible de rester là. A cause du vent, leurs vêtements mouillés devenaient comme une compresse de glace. Le Letton, le premier, claqua des dents. A la vague lueur de la lune, Maigret constata que ses lèvres étaient bleues.

Il n'avait pas de moustaches. C'était la tête inquiète de Fédor Yourovitch, la tête du petit garçon de Pskov qui dévorait son frère des yeux. Mais les prunelles, encore que du même gris trouble, avaient une fixité cruelle.

En se tournant de trois quarts vers la droite, les deux hommes voyaient la falaise piquetée de deux ou trois points lumineux : les villas, dont celle de Mme Swaan.

Et quand le pinceau du phare passait, on devinait le toit qui l'abritait, avec les deux enfants, la bonne effrayée.

— Venez… dit Maigret.

— Au commissariat ?

La voix était résignée, ou plutôt indifférente.

— Non…

Il connaissait un des hôtels du port, Chez Léon, et il avait remarqué une entrée qui ne servait que l'été, aux quelques baigneurs qui passent la saison à Fécamp. Cette porte s'ouvrait sur une pièce transformée pendant la belle saison en salle à manger de demi-luxe.

L'hiver, les pêcheurs se contentaient de boire, de manger des huîtres et des harengs dans la salle du café.

Ce fut cette porte que Maigret poussa. Il traversa la salle obscure avec son compagnon, échoua dans la cuisine où une petite bonne poussa un cri de stupeur.

— Appelle ton patron…

Elle cria, sans bouger :

— M. Léon !… M. Léon !…

— Une chambre… dit le policier quand M. Léon parut.

— M. Maigret !… Mais vous êtes mouillé… Est-ce que vous… ?

— Une chambre, vite !…

— Il n'y a pas de feu dans les chambres !… Et une bouillotte ne suffira jamais à…

— Vous avez bien deux robes de chambre ?

— Naturellement… Les miennes… mais…

Il avait, lui, trois têtes de moins que le commissaire !

— Apportez-les !

Ils grimpèrent un escalier raide, aux coudes fantaisistes. La chambre était propre. M. Léon en ferma lui-même les volets, proposa :

— Un grog, hein ?… Et tassé !…

— C'est cela… Avant tout, les robes de chambre… Car Maigret se sentait redevenir malade, de froid. Le côté blessé de sa poitrine était comme gelé.

Entre son compagnon et lui régna pendant quelques minutes une familiarité de chambrée. Ils se dévêtirent l'un devant l'autre. M. Léon passa son bras muni de deux robes de chambre par la porte entrebâillée.

— Donnez-moi la plus grande ! dit le policier.

Et le Letton les compara.

Au moment où il tendait le vêtement à son compagnon, Il aperçut le pansement détrempé et son visage fut agité d'un tic nerveux.

— C'est grave ?

— Deux ou trois côtes à enlever un de ces jours… Ces mots furent suivis d'un silence. M. Léon, derrière la porte, le rompit en criant :

— Ça va ?…

— Entrez !

La robe de chambre de Maigret ne descendait que jusqu'aux genoux, découvrait de forts mollets velus.

Le Letton, lui, mince et pâle, avec ses cheveux blonds, ses

chevilles de femme, avait, dans ce costume, une élégance de clown.

— Les grogs arrivent tout de suite ! Je fais sécher vos vêtements, pas vrai ?

Et M. Léon, ramassant les deux tas mous et suintants, cria, du haut de l'escalier :

— Alors ?… Et ces grogs, Henriette ?…

Puis il revint sur ses pas pour recommander :

— Ne parlez pas trop haut… Il y a un voyageur de commerce du Havre dans la chambre d'à-côté… Il doit prendre le train à cinq heures du matin…

XVII
La bouteille de rhum

Il serait peut-être exagéré de prétendre que, dans beaucoup d'enquêtes, des relations cordiales naissent entre la police et celui qu'elle est chargée d'acculer aux aveux.

Presque toujours, pourtant, à moins qu'il s'agisse d'une sombre brute, une sorte d'intimité s'établit. Cela tient sans doute à ce que, pendant des semaines, parfois des mois, policier et malfaiteur ne sont préoccupés que l'un de l'autre.

L'enquêteur s'acharne à pénétrer plus avant dans la vie passée du coupable, tente de reconstituer ses pensées, de prévoir ses moindres réflexes.

L'un et l'autre jouent leur peau dans cette partie. Et lorsqu'ils se rencontrent, c'est dans des circonstances assez dramatiques pour faire fondre l'indifférence polie qui, dans la vie de tous les jours, préside aux relations entre hommes.

On a vu des inspecteurs, après avoir arrêté à grand-peine un malfaiteur, se prendre pour lui d'affection, lui rendre visite en prison, le soutenir moralement jusqu'à l'échafaud.

Cela explique en partie l'attitude des deux hommes, lorsqu'ils furent seuls dans la chambre. L'hôtelier avait apporté un réchaud à charbon de bois et de l'eau chantait dans une bouilloire. A côté, entre deux verres et un sucrier, se dressait une haute bouteille de rhum.

Ils avaient froid l'un et l'autre. Serrés dans leurs robes de chambre d'emprunt, ils se penchaient sur ce réchaud trop petit qui n'arrivait pas à les réchauffer.

Il y avait dans leur pose un abandon de corps de garde, de caserne, ce laisser-aller qui n'existe guère qu'entre hommes pour qui les contingences sociales ne comptent momentanément plus.

Peut-être, tout simplement, parce qu'ils avaient froid ? Plus probablement par le fait de la lassitude qui les assaillait en même temps.

C'était fini ! Ils n'avaient pas besoin d'en parler pour le sentir !

Alors, ils se laissaient tomber chacun sur une chaise, ils allongeaient leurs mains vers la bouilloire, regardaient vaguement ce réchaud d'émail bleu qui leur servait de trait d'union.

Ce fut le Letton qui saisit la bouteille de rhum et qui, avec des gestes précis, prépara les grogs.

Quand il eut bu quelques gorgées, Maigret questionna :

— Vous vouliez la tuer ?

La réponse vint aussitôt, prononcée avec la même simplicité :

— Je n'ai pas pu.

Mais tout le visage de l'homme grimaça, agité par des tics qui ne devaient pas lui laisser de répit.

Tantôt les paupières retombaient vivement à plusieurs reprises, tantôt c'étaient les lèvres qui s'étiraient dans un sens ou dans l'autre, tantôt les narines qui se pinçaient.

La physionomie volontaire et intelligente de Pietr s'estompait.

C'était le Russe qui l'emportait, le vagabond aux nerfs hypertendus dont Maigret négligea d'observer les gestes.

C'est ainsi qu'il ne remarqua pas que la main de son compagnon saisissait la bouteille de rhum. Le verre fut rempli, vidé d'un trait, tandis que les yeux commençaient à briller.

— Pietr était son mari ?… Il ne faisait qu'un avec Olaf Swaan, n'est-ce pas ?…

Le Letton se leva, incapable de tenir en place, chercha des cigarettes autour de lui, n'en trouva pas et parut en souffrir. En passant près de la table qui supportait le réchaud, il se versa encore du rhum.

— Ce n'est pas par là qu'il faut commencer ! dit-il. Puis, regardant en face son compagnon :

— En somme, vous savez tout, ou presque tout ?

— Les deux frères de Pskov… Deux jumeaux, je suppose ? Vous êtes Hans, celui qui contemplait l'autre avec admiration et docilité…

— Quand nous étions tout petits, déjà, il s'amusait à me traiter en domestique… Et pas seulement lorsque nous étions seuls, mais devant nos camarades… Il ne disait pas domestique : il disait esclave… Il avait remarqué que cela me faisait plaisir… Car cela me faisait plaisir, je ne sais pas encore aujourd'hui pourquoi… Je ne voyais que par lui… Je me serais fait tuer pour lui… Quand, plus tard…

— Quand plus tard… ?

Crispations. Battements de cils. Gorgée de rhum. Haussement d'épaules, comme pour dire :

— Après tout…

Et, d'une voix contenue :

— Quand plus tard j'ai aimé une femme, je crois que je n'ai pas été capable de plus de dévouement… Sans doute moins !… J'aimais Pietr comme je ne sais pas !… Je me battais avec les camarades qui ne voulaient pas admettre sa supériorité et, comme j'étais le plus faible, je recevais des coups avec une sorte de jubilation.

— Cette domination est fréquente chez les jumeaux, remarqua Maigret en se préparant un second grog. Vous permettez un instant ?

Il alla jusqu'à la porte, cria à Léon de lui monter sa pipe restée

dans ses vêtements, ainsi que du tabac. Le Letton intervint :

— Des cigarettes pour moi, voulez-vous ?

— Et des cigarettes, patron… Des « bleues » !

Il reprit sa place. Tous deux attendirent en silence que la bonne eût apporté ces objets et se fût retirée.

— Vous étiez ensemble à l'Université de Tartu… reprit Maigret.

L'autre ne pouvait ni s'asseoir, ni rester en place. Il fumait en mordillant sa cigarette, crachait des brins de tabac, marchait à pas heurtés, saisissait un vase sur la cheminée, le déplaçait, parlait avec une fièvre croissante.

— C'est là que ça a commencé, oui ! Mon frère était le meilleur étudiant. Tous les professeurs s'en occupaient. Les élèves subissaient son prestige. Au point que, bien qu'un des plus jeunes, il a été élu président de l'Ugala.

» On buvait beaucoup de bière, dans les tavernes. Moi surtout ! Je ne sais pas pourquoi je me suis mis si tôt à boire. Je n'avais pas de raison. En somme, j'ai toujours bu.

» Je crois que c'est surtout parce que, après quelques verres, j'imaginais un monde à mon idée, où je jouais un rôle magnifique…

» Pietr était très dur envers moi. Il me traitait de « sale Russe ». Vous ne pouvez pas comprendre. Notre grand-mère maternelle était Russe. Et, chez nous, les Russes, surtout après la guerre, passaient pour des paresseux, des ivrognes, des rêveurs.

» Il y eut à cette époque des émeutes fomentées par les communistes. Mon frère s'est mis à la tête de la corporation Ugala. Ils sont allés chercher des armes dans une caserne et ils ont engagé le combat en pleine ville.

» Moi, j'ai eu peur… Ce n'était pas ma faute… J'avais peur… Je ne pouvais pas marcher… Je suis resté dans une taverne dont on avait baissé les volets et j'ai bu tout le temps que cela a duré…

» Je croyais que ma destinée était de devenir un grand dramaturge, comme Tchékhov, dont je connaissais les œuvres par cœur. Pietr riait.

» — Toi… Tu ne seras jamais qu'un raté ! prétendait-il.

» Il y eut toute une année de troubles, d'émeutes, de vie désaxée. L'armée ne suffisant pas à maintenir l'ordre, les habitants formaient des espèces de légions pour défendre la ville.

» Mon frère, chef des Ugala, devenait un personnage que les gens les plus graves prenaient au sérieux. Il n'avait pas encore de moustaches qu'on parlait de lui comme d'un futur homme d'Etat de l'Estonie libérée.

» Mais l'ordre a été rétabli et on a découvert un scandale, qu'il fallut étouffer. En faisant des comptes, on s'aperçut que Pietr s'était surtout servi de l'Ugala pour sa fortune personnelle.

» Membre de plusieurs comités, il avait tripoté toutes les écritures.

» Il a dû quitter le pays. Il est allé à Berlin, d'où il m'a écrit de venir le rejoindre.

» C'est là que nous avons débuté tous les deux.

Maigret observait le visage trop animé du Letton.

— Qui faisait les faux ?

— Pietr m'a appris à imiter n'importe quelle écriture, m'a fait suivre un cours de chimie… J'habitais une petite chambre et il me donnait deux cents marks par mois… Quelques semaines plus tard, il achetait, lui, une auto pour promener ses maîtresses…

» Nous lavions surtout des chèques… Avec un chèque de dix marks, je fabriquais un effet de dix mille marks que Pietr écoulait en Suisse, en Hollande et même, une fois, en Espagne…

» Je buvais beaucoup. Il me méprisait, me traitait avec méchanceté. Un jour, j'ai failli le faire prendre sans le vouloir, à cause d'un faux moins réussi que les autres.

» Il m'a frappé à coups de canne…

» Et je n'ai rien dit ! Je l'admirais toujours… Je ne sais pas pourquoi… D'ailleurs, il en imposait à tout le monde… Un moment, il eût pu, s'il l'eût voulu, épouser la fille d'un ministre du Reich…

» A la suite du chèque raté, il nous a fallu gagner la France, où j'ai d'abord habité rue de l'Ecole-de-Médecine…

» Pietr ne travaillait plus seul. Il s'était affilié à plusieurs bandes internationales… Il voyageait beaucoup à l'étranger, et il se servait de moins en moins de moi… Quelquefois, seulement, pour des faux, car j'étais devenu très habile à ce travail…

» Il me donnait un peu d'argent.

» — Tu ne seras jamais bon qu'à boire, sale Russe !… répétait-il.

» Un jour, il m'a annoncé qu'il partait en Amérique, pour faire une affaire colossale, qui en ferait l'égal d'un milliardaire. Il m'a ordonné de m'installer en province parce que, à Paris, la police des étrangers m'avait déjà interpellé à plusieurs reprises.

» — Tout ce que je te demande, c'est de rester tranquille !… Ce n'est pas trop, hein !…

» En même temps, il me commandait toute une série de faux passeports, que j'ai fournis.

» J'ai gagné le Havre…

— Vous y avez rencontré celle qui est devenue Mme Swaan…

— Elle s'appelait Berthe…

Un silence. La pomme d'Adam du Letton se gonflait. Enfin, il éclata :

— Ce que j'ai pu avoir envie de devenir quelque chose, alors !…

Elle était caissière de l'hôtel où j'habitais… Elle me voyait rentrer ivre chaque jour… Et elle me grondait…

» Elle était toute jeune, mais grave. Pour moi, elle évoquait une maison, des enfants…

» Un soir qu'elle me faisait de la morale et que je n'étais pas trop soûl, j'ai pleuré dans ses bras et j'ai juré, je crois, de devenir un autre homme.

» Je pense que j'aurais tenu parole. Tout me dégoûtait ! J'en avais assez de traîner !…

» Cela a duré près d'un mois… Tenez ! C'est bête !… Le dimanche, nous assistions aux concerts publics, tous les deux… C'était l'automne… Nous revenions par le port, où nous regardions les bateaux…

» Nous ne parlions pas d'amour… Elle disait qu'elle était mon amie… Mais je savais bien qu'un jour…

» Ah ! Oui… Un jour, mon frère est revenu… Il avait besoin de moi tout de suite… Il apportait une mallette pleine de chèques à truquer… A se demander où il les avait récoltés !… Il y en avait sur toutes les grandes banques du monde…

» Pour la circonstance, il était devenu officier de marine et se faisait appeler Olaf Swaan…

» Il descend à mon hôtel… Pendant que, des semaines durant – car c'est un travail délicat ! — je falsifie les chèques, il court les ports de la côte afin d'acheter des bateaux…

» Car sa nouvelle affaire marchait. Il m'avait expliqué qu'il s'était entendu avec un des plus importants financiers américains qui ne devait évidemment jouer qu'un rôle occulte dans la combinaison.

» Il s'agissait de réunir toutes les grandes bandes internationales dans une seule main.

» Déjà l'accord des bootleggers était réalisé… Il fallait des bateaux de petit tonnage pour la contrebande de l'alcool…

» Est-ce la peine de vous apprendre le reste ? Pietr m'avait coupé la boisson, pour m'obliger à travailler… Je vivais enfermé dans ma chambre, avec des loupes d'horloger, des acides, des plumes, des encres de toutes sortes et même une imprimerie portative…

» Un jour, j'entre brusquement chez mon frère.

» Berthe était dans ses bras…

Il saisit nerveusement la bouteille, qui ne contenait plus qu'un fond de liquide, et l'avala d'une lampée.

— Je suis parti ! conclut-il d'une drôle de voix. Je n'ai rien pu faire d'autre. Je suis parti… J'ai pris un train. J'ai traîné des jours et des jours dans tous les bistrots de Paris… J'ai échoué rue du Roi-de-Sicile, ivre mort, malade à crever !

XVIII
Le ménage de Hans

— Il faut croire que je ne suis capable d'inspirer aux femmes que de la pitié. Quand je me suis réveillé, il y avait une juive qui me soignait…

» Et elle s'est mise en tête de m'empêcher de boire, elle aussi !… Elle m'a traité en enfant, comme l'autre !…

Il rit. Il avait les yeux embués. C'était fatigant de suivre tous ses déplacements, ses jeux de physionomie.

— Seulement, celle-ci a tenu bon. Quant à Pietr… Sans doute, n'est-ce pas pour rien que nous sommes des jumeaux et y a-t-il quand même en nous des choses communes…

» Je vous ai dit qu'il aurait pu épouser une Allemande de la haute société… Eh bien ! Non… Il a épousé Berthe, un peu plus tard, alors qu'elle avait changé de place et qu'elle travaillait à Fécamp… Il ne lui a pas dit la vérité…

» Je comprends cela !… Le besoin, voyez-vous, d'un petit coin propre, tranquille…

» Il a eu des enfants !…

On eût dit que ça, c'était de trop ! La voix se cassa. Il y eut de vraies larmes dans les yeux, mais qui séchèrent aussitôt, comme si les paupières eussent été trop brûlantes.

— Elle croyait, ce matin encore, qu'elle avait épousé un vrai capitaine au long cours…

» Il venait de temps en temps passer deux jours ou un mois près d'elle, près des gosses…

» Moi, pendant ce temps-là, je ne pouvais pas me débarrasser de l'autre… Anna…

» Bien malin qui dira pourquoi elle m'aimait… Mais elle m'aimait, c'est certain…

» Et je la traitais comme j'avais été traité toute ma vie par mon frère… Je l'injuriais… Je la rabaissais sans cesse…

» Quand je m'enivrais, elle pleurait… Et je buvais exprès !…

» J'ai même pris de l'opium et des tas de saletés… Exprès !…

» Puis j'étais malade et elle me soignait pendant des semaines… Car ça finissait par casser…

Il montrait son corps avec dégoût. Il supplia :

— Vous ne voulez pas faire monter à boire ?

Maigret n'hésita qu'un instant, cria du palier :

— Du rhum !

Le Letton ne le remercia pas.

— De temps en temps, je m'enfuyais, j'allais à Fécamp, je rôdais autour de la villa où Berthe était installée… Je la revois poussant la voiture de son premier bébé…

» Pietr avait bien été forcé de lui dire que j'étais son frère, à cause de notre ressemblance…

» Une fois, il m'est venu une autre idée… Déjà, quand nous étions des gamins, je m'ingéniais à imiter les allures de Pietr, à force de l'admirer…

» Bref, j'étais rongé par tant de pensées troubles qu'un jour je me suis habillé comme lui, je suis allé là-bas…

» La bonne n'y a vu que du feu… Mais, au moment où j'allais entrer, le gosse est arrivé, a crié :

» — Papa…

» Je ne suis qu'un imbécile ! Je me suis sauvé ! N'empêche que cela m'est resté dans la tête…

» De loin en loin, Pietr me donnait un rendez-vous… Il lui fallait des faux…

» Je les faisais ! Pourquoi ?

» Je le haïssais, et pourtant je subissais son autorité…

» Il remuait des millions, fréquentait les palaces, les salons…

» Deux fois, il a été pris, et les deux fois il s'en est tiré…

» Jamais je ne me suis occupé de son organisation, mais vous devez la deviner comme moi. Tant qu'il avait été seul, ou avec une poignée de complices, il n'avait tenté que des affaires d'envergure moyenne…

» Mais Mortimer, que je n'ai connu que tout récemment, l'a remarqué… Mon frère avait l'habileté, le culot, on peut dire le génie. L'autre possédait la surface et une réputation solide dans le monde entier…

» Pietr travaillait à réunir les grands escrocs sous son autorité, organisait les coups.

» Mortimer était le banquier de l'affaire…

» Tout cela m'était égal… Comme mon frère me l'annonçait quand je n'étais qu'étudiant à Tartu, j'étais un raté… Et, comme tous les ratés, je buvais, passant d'une période d'abattement à une période d'exaltation…

» Une seule bouée qui surnageât, j'en suis encore à me demander pourquoi, parmi tous ces remous, sans doute parce que c'est la seule fois que j'aie entrevu un bonheur possible : Berthe…

» J'ai eu le malheur d'aller là-bas le mois dernier… Berthe m'a donné des conseils… Et elle a ajouté :

» — Pourquoi ne pas suivre l'exemple de votre frère ?…

» Alors, une idée m'est venue brusquement. Je n'ai pas compris

pourquoi je n'y avais pas pensé plus tôt…

» Je pouvais être Pietr lui-même quand cela me plairait !

» Quelques jours après, il m'écrivait qu'il arrivait en France et qu'il aurait besoin de moi.

» Je suis allé l'attendre à Bruxelles. Je suis monté dans le train à contre-voie et je me suis caché derrière des valises jusqu'au moment où je l'ai vu se lever pour se rendre au lavabo. J'y étais avant lui.

» Je l'ai tué ! Je venais d'avaler un litre de genièvre belge. Le plus dur a été de le déshabiller, de lui passer mes vêtements…

Il but goulûment, avec une avidité que Maigret n'avait jamais imaginée.

— Lors de votre première entrevue, au Majestic, Mortimer s'est-il douté de quelque chose ?

— Je crois que oui. Mais c'était un soupçon vague. A ce moment, je n'avais qu'une seule idée : revoir Berthe…

» Je voulais lui avouer la vérité… Je n'avais pas de remords à proprement parler, et pourtant j'étais incapable de profiter de mon crime… Dans la malle de Pietr, il y avait des vêtements de toute sorte… Je me suis habillé en vagabond, comme j'en ai l'habitude… Je suis sorti de l'hôtel par-derrière… J'ai senti que Mortimer me suivait et, deux heures durant, j'ai travaillé à le dépister…

» Puis j'ai pris une auto et je me suis fait conduire à Fécamp…

» Berthe n'a rien compris à mon arrivée… Et moi, une fois devant elle, qui me questionnait, je n'avais plus le courage de m'accuser !

» Vous êtes survenu… Je vous ai vu par la fenêtre… J'ai raconté à Berthe que j'étais poursuivi pour vol et je lui ai demandé de me sauver.

» Vous parti, elle m'a dit :

» — Allez, maintenant ! Vous déshonorez la maison de votre frère…

» Parfaitement ! Elle a dit cela ! Et je me suis éloigné ! Et nous sommes revenus à Paris, vous et moi…

» J'ai retrouvé Anna… Une scène, bien entendu !… Des larmes !… A minuit, Mortimer arrivait, ayant, cette fois, tout compris, me menaçant de mort si je ne prenais pas définitivement la place de Pietr…

» C'était pour lui une question capitale… Pietr était son seul point de contact avec les bandes… Sans lui, il était sans pouvoir sur elles…

» Majestic, à nouveau… Et vous derrière moi !… J'entendais parler d'un inspecteur mort… Je vous voyais tout raide sous votre veston…

» Vous n'imaginerez jamais quel dégoût j'avais de la vie…

» A l'idée que j'étais condamné à jouer éternellement le rôle de mon frère…

» Vous vous souvenez du petit bar ? Et de la photo que vous avez laissé tomber ?…

» Lors de la visite de Mortimer au Roi-de-Sicile, Anna avait protesté… Elle se sentait lésée dans la combinaison… Elle comprenait que mon nouveau rôle m'éloignerait d'elle…

» Dans ma chambre du Majestic, le soir, j'ai trouvé un paquet et une lettre…

— Un complet de confection gris et un billet d'Anna annonçant qu'elle allait tuer Mortimer et vous donnant rendez-vous quelque part…

La fumée avait épaissi l'atmosphère, qui était plus chaude. Les contours des objets s'estompaient.

— Vous êtes venu ici pour tuer Berthe… articula Maigret.

Son compagnon buvait. Il vida son verre avant de répondre, en se retenant à la cheminée :

— Pour en finir avec tout le monde ! Et avec moi !… J'en avait assez, de tout !… Et il me restait une idée dans le genre de celles que mon frère appelait des idées de Russe… Mourir avec Berthe, dans les bras l'un de l'autre…

Il interrompit d'une voix changée :

— C'est idiot ! Il faut un litre d'alcool pour vous donner ces idées-là… Il y avait un policier à la porte… J'étais dégrisé… J'ai rôdé… Ce matin, j'ai remis à la bonne un billet donnant à ma belle-sœur un rendez-vous sur la jetée d'aval et spécifiant que, si elle ne m'apportait pas elle-même un peu d'argent, je serais pris…

» Ignoble, n'est-ce pas ?…

» Elle est venue…

Alors, soudain, les deux coudes sur le marbre de la cheminée, il éclata en sanglots, non comme un homme, mais comme un enfant. Il raconta, d'une voix entrecoupée de hoquets :

— Je n'ai pas eu le courage !… Nous étions dans l'ombre… La mer qui grondait… Et son visage où naissait l'inquiétude… J'ai tout dit… Tout !… Et le crime !… Oui, avec le changement de vêtements dans l'étroit espace du lavabo… Puis, comme elle avait l'air d'une folle, j'ai juré que ce n'était pas vrai… Attendez !… Pas le crime !… Mais que Pietr fût une canaille… Je lui ai crié que j'avais inventé cela pour me venger… Elle a dû le croire… On croit toujours ces choses-là… Elle a laissé tomber par terre le sac à main avec l'argent qu'elle avait apporté. Et elle m'a dit… Non ! Elle n'a rien pu dire…

Il redressa la tête, tourna vers Maigret un visage convulsé, essaya de marcher, mais chancela et dut se cramponner à la cheminée.

— Passez-moi la bouteille, vous !…

Et dans ce « vous », il y avait une affection bourrue.

— Dites !… Donnez-moi un instant cette photo… Vous savez…

Maigret tira le portrait de Berthe de sa poche. Ce fut la seule erreur qu'il commît dans cette affaire : celle de croire que la jeune femme, à cet instant, dominait les pensées de Hans.

— Non… L'autre…

Celle des deux gamins en col marin brodé !…

Le Letton la regarda comme un halluciné. Le commissaire la voyait à l'envers, mais il percevait l'admiration du plus blond des gamins pour son frère.

— Ils ont emporté mon revolver avec mon costume ! dit soudain Hans d'une voix neutre, sans accent, en regardant autour de lui.

Maigret était pourpre. Il désigna gauchement le lit, où le sien était posé.

Alors le Letton lâcha la cheminée. Il ne chancela plus. Il devait faire appel à toute son énergie.

Il passa à moins d'un mètre du commissaire. Ils étaient en robe de chambre, tous les deux. Ils avaient partagé les bouteilles de rhum.

On voyait encore les deux chaises face à face, chacune d'un côté du réchaud à charbon de bois.

Leurs regards se croisèrent. Maigret n'avait pas le courage de détourner la tête. Il s'attendait à un temps d'arrêt.

Mais Hans passa tout raide, s'assit au bord du lit dont les ressorts grincèrent.

Il restait un peu d'alcool dans la seconde bouteille. Le commissaire la saisit. Le goulot cliqueta sur le verre.

Il but lentement. Ne faisait-il pas plutôt semblant de boire ? Sa respiration était suspendue.

Enfin une détonation. Il avala d'un trait le contenu du verre.

Cela se traduisit, en langage administratif, par :

Le … novembre 19…, à dix heures de relevée, le nommé Flans Johannson, né à Pskov, Russie, sujet estonien, sans profession, domicilié à Paris, rue du Roi-de-Sicile, après s'être reconnu coupable du meurtre de son frère Pietr Johannson, commis dans le train dit « Etoile-du-Nord », le … novembre de la même année, s'est suicidé d'une balle dans la bouche peu après son arrestation, à Fécamp, par le commissaire Maigret, de la première Brigade mobile.

Le projectile, de calibre 6 mm, traversant la voûte palatine, s'est logé dans le cerveau. La mort a été instantanée.

Le corps a été dirigé à toutes fins utiles sur l'Institut médico-légal qui en a délivré décharge.

XIX
Le blessé

Les infirmiers partirent, non sans que Mme Maigret les eût régalés d'un verre de prunelle qu'elle préparait elle-même lorsque, l'été, elle passait les vacances dans le village d'Alsace dont elle était originaire.

La porte refermée et tandis que les pas s'éteignaient dans l'escalier, elle pénétra dans la chambre à coucher, tapissée de papier à bouquets de roses.

Maigret, un peu las, un cerne mince autour des yeux, était étendu dans le grand lit que dominait un édredon de soie rouge.

— Ils t'ont fait mal ? Questionna sa femme, tout en mettant de l'ordre dans la pièce.

— Pas trop…

— Tu peux manger ?

— Un peu…

— Dire que tu as été opéré par le même chirurgien que les rois, que des gens comme Clemenceau, comme Courteline…

Elle ouvrit la fenêtre pour secouer une carpette où un infirmier avait laissé des traces de pas. Puis elle passa dans la cuisine, changea une casserole de place, retira le couvercle pour le poser en travers.

— Dis donc, Maigret… fit-elle en revenant.

— Quoi ? Questionna-t-il.

— Tu crois à cette histoire de crime passionnel, toi ?

— De qui parles-tu ?

— De la juive, Anna Gorskine, qui passe ce matin aux Assises. Une femme de la rue du Roi-de-Sicile, qui prétend qu'elle aimait Mortimer et qu'elle l'a tué par jalousie…

— Ah ! C'est aujourd'hui ?

— Cela ne tient pas debout…

— Bah ! La vie est si compliquée, vois-tu… Tu devrais remonter mon oreiller…

— Elle ne sera pas acquittée ?

— On en acquitte bien d'autres !

— C'est justement ce que je dis… Est-ce qu'elle n'était pas mêlée à ton affaire ?

— Vaguement… soupira-t-il.

Mme Maigret haussa les épaules.

— C'est vraiment la peine d'être la femme d'un officier de la police judiciaire !

Mais elle disait cela en souriant.

— Quand il se passe quelque chose, ajouta-t-elle, c'est par la concierge que je suis au courant… Elle a un neveu journaliste, elle !…

Maigret sourit aussi.

Avant son opération, il était allé voir deux fois Anna à Saint-Lazare.

La première fois, elle l'avait griffé au visage.

La seconde, elle lui avait donné des indications permettant d'arrêter, le lendemain, Pepito Moretto, l'assassin de Torrence et de José Latourie, dans un meublé de Bagnolet.

Des jours et des jours sans nouvelles ! De temps en temps, un coup de téléphone à peine rassurant, du diable vauvert, puis un beau matin, Maigret s'amenant comme un homme qui n'en peut plus, se laissant tomber dans le fauteuil et bégayant :

— Va me chercher le docteur…

Elle trottait à travers l'appartement, contente, feignant de bougonner pour la forme, remuait le frichti crépitant dans sa casserole, agitait des seaux d'eau, ouvrait et refermait les fenêtres, s'informait de temps en temps :

— Une pipe ?…

La dernière fois, il n'y eut pas de réponse.

Maigret dormait, la moitié du corps écrasée par l'édredon rouge, la tête enfoncée dans le gros oreiller de plumes, tandis que voletaient autour de son visage au repos tous ces bruits familiers.

Au Palais de justice, Anna Gorskine défendait sa tête.

A la Santé, dans une cellule de la grande surveillance, Pepito Moretto savait quel sort était réservé à la sienne, et tournait en rond dans sa cellule, sous le regard morne du gardien, dont le visage était quadrillé par la grille du guichet.

A Pskov, une vieille femme au bonnet national rabattu sur les joues devait se diriger vers l'église, dans son traîneau qui glissait sur la neige et dont le cocher ivre fouettait le poney articulé comme un jouet.

Delfzijl (Hollande), à bord de l'Ostrogoth, septembre 1929.